SOUVENIRS D'ENFANCE ET D'ADOLESCENCE

(Mémoires sans mémoire)

écrits en 1970 et 1975

par Jean HARTEMANN

La vie d'un jeune garçon du début du siècle.

PREFACE

quand et pourquoi

Il y a de nombreuses années que j'avais eu l'idée, lorsque je serais en retraite, d'écrire mes "Mémoires".

Un an et demi après ma retraite hospitalo-universitaire qui eut lieu. fin 1968, au cours des vacances d'été dans notre "Petit Château" de Sorcy, je commençai d'évoquer mes plus anciens souvenirs, ceux de la petite enfance. Comme je ne voulais écrire que pour mon plaisir, je m'étais engagé à ne me donner la peine de rechercher aucun document. Je m'aperçus alors – ce dont je ne doutais un peu – que ma mémoire était fort défaillante, d'où le premier titre. de mon écrit qui allait devenir plus tard le sous-titre, lorsque je ne rendis compte que, pour bien des taisons, il faudrait limiter l'expression de mes souvenirs à la période de l'enfance et de l'adolescence.

Lorsque je revins de mes vacances meusiennes, en septembre 70, je retrouvai ma clientèle de consultant (dans mon cabinet). Je m'étais toujours promis, si Dieu et la santé me le permettaient, de poursuivre pendant trois ans, après ma retraite officielle (ce qui faisait toujours rire et sourire mes collègues) ma carrière de praticien.

Repris par ma clientèle., puis par des travaux paramédicaux et leur publication, j'abandonnai mes "Mémoires" à la quinzième page dactylographiée. Ce n'est que cinq ans plus tard, c'est à dire cette année (1975) *que je me remis à mon petit travail. Raison de plus pour borner mes "Mémoires" aux souvenirs de l'enfance et de l'adolescence. D'autant plus que, même en me limitant à cette période, je mettais en cause des personnes encore vivantes ou, ce qui est aussi délicat, la mémoire, d'autres, disparues depuis souvent peu de temps. C'est pourquoi je dissimulerai de temps en temps le nom de certaines personnes. Mais dans l'essentiel je dirai tout, et s'il y a des erreurs ou des omissions, elles seront involontaires.*

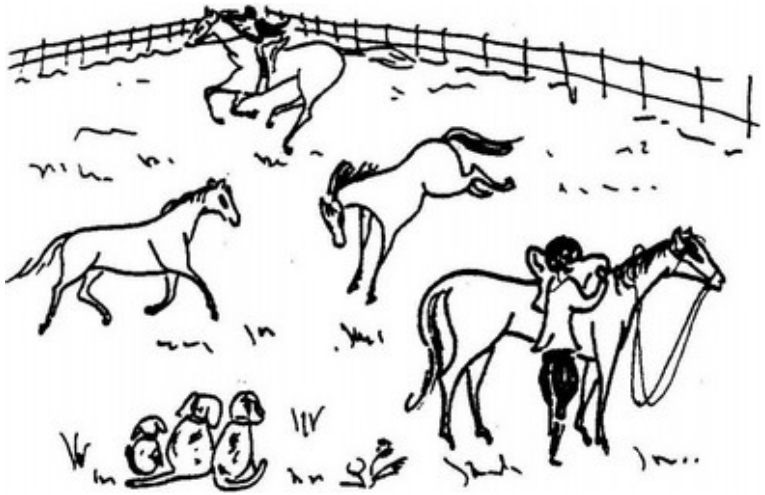
pour qui ?

Je ne pense pas que ces souvenirs puissent intéresser le public. Tout au plus peut-être un jour ou l'autre quelque psychanalyste ou moraliste tombera-t-il sur cet écrit et pourra-t-il en conclure ce que je n'ose moi-même.

Mais sans doute les pages qui vont suivre ne seront-elles jamais publiées – ou alors seulement ronéotypées. Cela n'a aucune importance. J'écris d'abord pour moi-même et pour une personne qui. m'est chère et qui ne m'a connu que tard. Elle s'intéressera sûrement à l'enfant et à l'adolescent qui la devancèrent dans la. Vie. La fin de mon récit coïncide avec l'époque ou elle apprenait à lire ! Pourra-t-elle à son tour retrouver dans ce récit l'homme qui vient, près d'elle, d'aborder ce qu'on appelle aujourd'hui le troisième âge. Je le pense car elle est aussi fine que jolie.

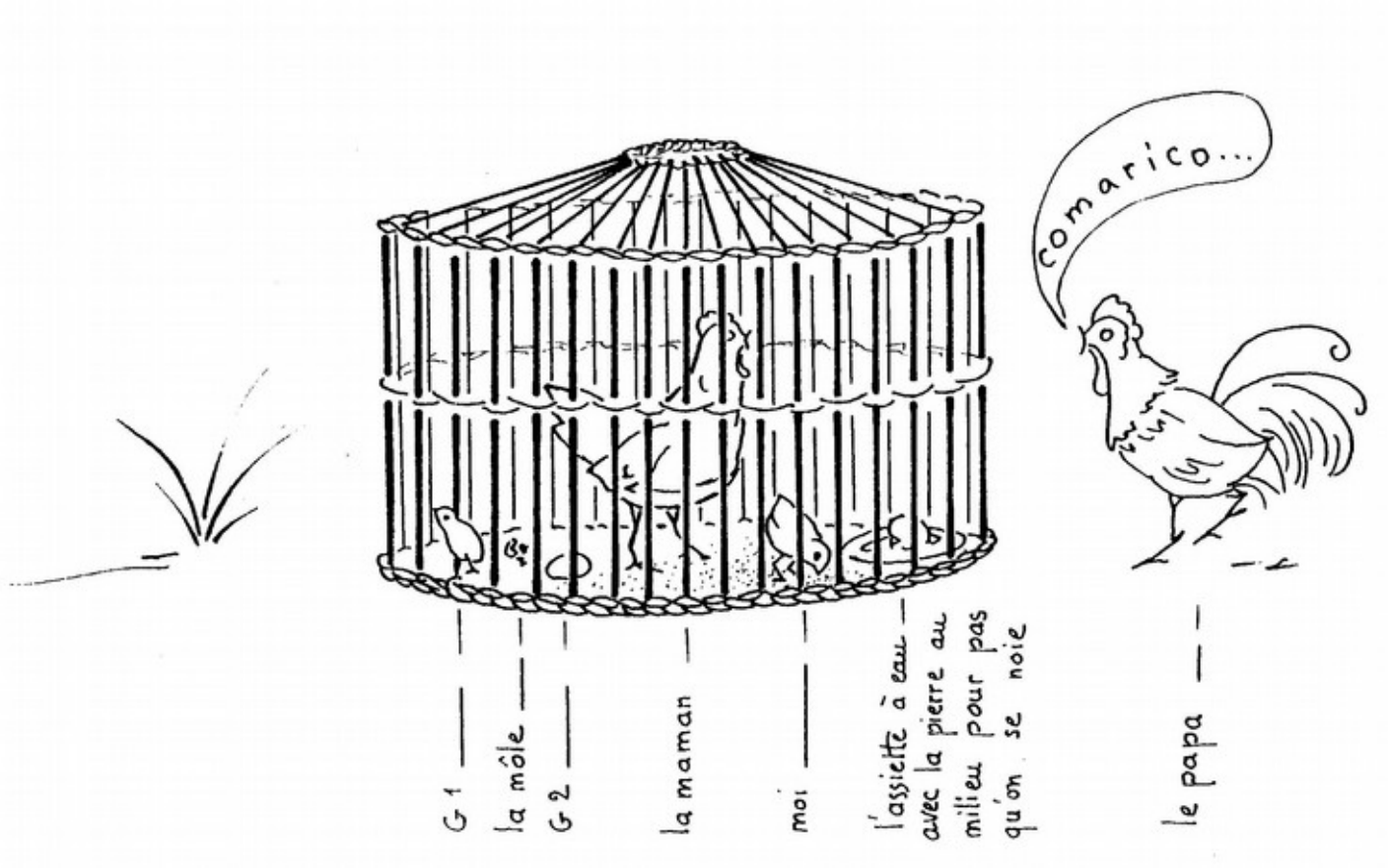
Le seul fils qui me reste daignera-t-il jeter un coup d'œil sur ces pages. Peut-être. Sa femme aussi ? Mais sans doute la curiosité pourra-t-elle pousser un jour notre – pour le moment encore petite – Karine à se représenter ce vieux Papy qui n'a pas toujours été ce qu'il est aujourd'hui. Cela m'aurait fait plaisir, à moi, de lire le récit de l'enfance de mes grands-parents, et notamment de celui dont je porte, comme deuxième prénom, le prénom usuel...

Allons, tout n'est peut-être pas pendu !



PREMIERE PARTIE

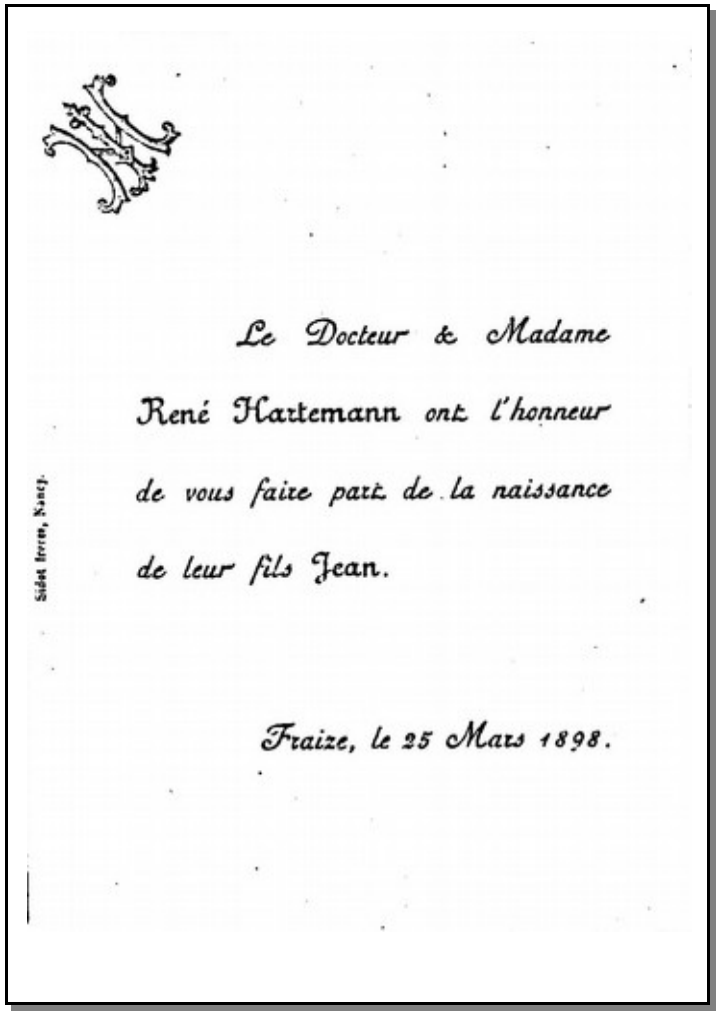
SOUS LA MUE



LA MAISON NATALE

ma naissance

Je ne débuterai pas par un souvenir proprement dit, mais, j'ai si souvent écrit que j'étais "né le 25 mars 1898 à Fraize-Vosges", et ceci pour la moindre pièce administrative, que c'est là une des choses me concernant parmi les plus sures. Il est certain aussi que mon père, qui était médecin à Fraize, m'a réanimé à la naissance par un bouche-à-bouche. Je venais de "venir par le siège" et j'étais en état de "mort apparente". Pour que cette mort apparente ne se transforme pas en mort réelle, mon père pratiqua cette méthode ancienne de respiration artificielle que l'on a réinventée il y a quelques années. Je lui en suis reconnaissant.



Le Docteur & Madame

René Hartemann ont l'honneur

de vous faire part de la naissance

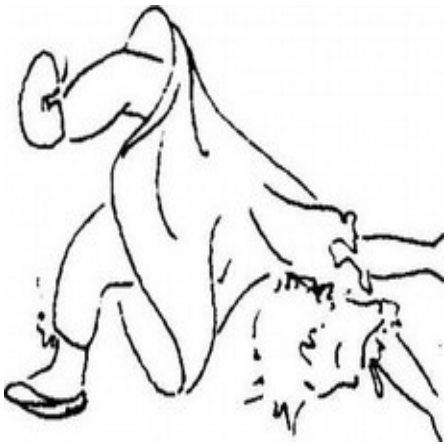
de leur fils Jean.

Fraize, le 25 Mars 1898.

Sidot frères, Nancy.

J'ai toujours cru que ma naissance avait eu lieu en fin de matinée et que mon père, faisant sa consultation, avait été appelé au secours de la sage-femme. Or Anny (ma femme) vient de retrouver une pièce de la mairie de Fraize dans laquelle il est précisé que je suis né à deux heures du matin. Donc mon père a pratiqué ma réanimation, non pas en quittant sa consultation, mais au cours d'une nuit d'insomnie totale qu'il partagea avec maman. Ce qui sans doute ne l'a pas empêché, quelques heures plus tard, de "faire sa consultation" matinale.

À partir de maintenant, je ne rapporterai plus que des faits dont j'ai eu personnellement connaissance. Je m'efforcerai de les rapporter tous – grâce à quoi je pourrai éviter, je l'espère, tout trouble de valeur – sentiments contraires de vanité et de honte qui s'annihileront les uns les autres, si je n'ai pu éviter l'ébauche de leur apparition. Bien entendu, je ne réponds pas des faits ou des sentiments autrefois refoulés (nous en avons tous – et moi peut-être plus que bien d'autres). Toutefois chaque fois que je pourrai en débusquer un, je ne manquerai pas de le faire, mais est-ce vraiment possible sans le secours du psychanalyste.



première chute grave

Mon plus ancien souvenir, que je ne saurais dater, remonte peut-être à ma deuxième année, car le décor de fond en est une chaise haute d'enfant

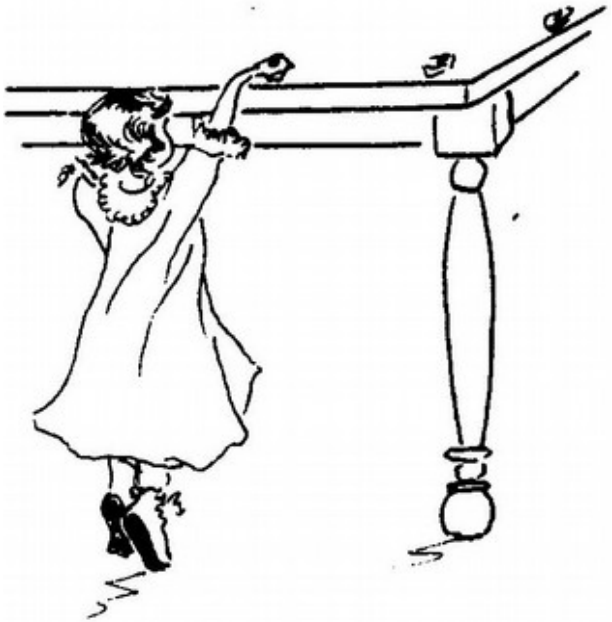
(chaise transformable) que l'on n'utilise guère que dans le premier âge. Je suis un jour tombé de cette chaise, sur la tête (région occipitale droite). Le sang a coulé, et l'impression que cela m'a fait est sans doute à l'origine de la fixation de ce souvenir. Mon père est accouru, a examiné la petite plaie, et, à mon grand soulagement, a déclaré qu'un pansement compressif suffirait et que des points de suture n'étaient pas nécessaires (*).

Peut-être suis-je un peu imprudent d'avancer que la plaie siégeait dans la région occipitale droite, car à ce niveau j'ai une petite cicatrice, mais que l'on voit mal, celle-ci se cachant dans une région indéfiniment chevelue, même chez les hommes les plus dépourvus de cheveux...

le chocolat-pain

Vers la même époque un peu imprécise a dû se placer la ronde des petits morceaux de chocolat-pain. Je me vois fort bien tournant autour de la table (de la salle à manger je pense) et ramassant au passage, en me haussant, et les mangeant au fur et à mesure, de petits morceaux de pain sur lesquels ma mère (sans doute) avait disposé de minuscules morceaux de chocolat. Mes parents m'ont dit plus tard que ce fut, à un moment donné, le seul moyen de me faire manger du pain. J'ai du reste, très précis dans ma mémoire, le fait que je n'avais guère d'appétit étant petit. L'idée des bouillies d'antan me donne encore es hauts-le-cœur. Je ne parle pas de la "Phosphatine Fallières" qui contenait du chocolat, et que j'aimais bien.

Si ces tout premiers souvenirs ne peuvent être exactement situés, deux autres, enregistrés ultérieurement, sont très repérables.



la naissance de Gaby

Je dirai un mot tout d'abord de celui qu'il m'est le plus facile de dater : c'est celui de la naissance de mon deuxième frère.

J'étais l'aîné, J, et nous fûmes ce jour-là trois frères : J, Gl, G2. Nous le sommes restés jusqu'en l'été 1972 où Gl est mort d'un infarctus du myocarde. Le diagnostic n'a été fait qu'après sa mort, le médecin du village où il s'était retiré – dans l'Yonne – ayant attribué les troubles dont il souffrait à de l'aérophagie !

---

* J'ai eu le même soulagement, bien des années plus tard, quand le professeur Haushalter, appelé en consultation par mon père pour un de ses malades, jeta un coup d'œil sur mes amygdales et estima qu'il n'y avait pas lieu de me les enlever.

la maison natale

Dans le petit parc
au fond du jardin

Je ne parle pas bien entendu d'une môle[1] que je n'ai jamais connue et qui ne peut compter ni comme frère ni comme sœur – bien qu'elle soit du féminin ! Dans quel intervalle s'est – elle glissée cette môle, je ne saurais le préciser. Ou je ne m'en souviens plus, ou ma mère n'a pas poussé la confidence jusque là.

J'ai donc un souvenir très net de la naissance de G2 en juin 1902 - là je ne pourrais préciser le jour, n'ayant jamais rempli d'acte administratif pour G2 ce que lui, par contre, a fait quelques fois pour moi. Je lui ai bien entendu souvent, dans notre enfance, souhaité un bon anniversaire – mais bien que nous nous voyons souvent, habitant la même ville, nous ne souhaitons plus nos anniversaires par oubli ou qui sait, par discrétion...

Nous habitions Fraize, dans la rue de l'église, du côté que j'appelle gauche, car nous avions plus l'habitude de venir de l'église que de la mairie et par ailleurs la religion intéressait bien d'avantage ma mère que la politique.

En tout cas, je me revois dans une pièce où j'attendais Je tournais le dos à la fenêtre. Et il y avait sur ma droite un petit escalier de quelques marches (trois ou quatre). En haut de ces marches une porte tout à coup s'est ouverte, et une femme en descendit, portant G2 emmailloté je crois. C'était sans doute la sage-femme qui venait me présenter mon petit frère... Mais le souvenir s'évanouit au bas des marches. Je crois que j'étais seul pour cette présentation, G1 était trop petit pour comprendre les naissances, même issues d'un chou. Moi, j'avais quatre ans.

ma première Saint-Nicolas

L'autre souvenir date sans doute de la même époque, mais sûrement pas du même mois, car il est survenu un 5 ou 6 décembre. Je crois plutôt qu'il a dû s'inscrire dans le mois de décembre de l'année précédant la naissance de mon frère, car je me sens bien petit lorsque je l'ai enregistré, alors que la naissance de mon second frère m'avait donné un sentiment d'aînesse que je n'avais pas encore ce 6 décembre 1901 dans la maison d'en face de celle que nous occupions, une grande bâtisse qui devait, quelques années plus tard, jouer un rôle important dans notre vie.

1 NDLC : Anomalie rare de la grossesse, définie par une dégénérescence kystique. Il n'y a, en général, pas d'embryon, et donc pas de grossesse vraie.

Pour l'instant il s'agissait d'une sorte d'école maternelle, mais tenue par des Sœurs. Je n'arrive plus à me souvenir de mon arrivée à l'école, ni des allées et venues de l'école à la maison, une quinzaine de pas que je ne franchissais certainement pas seul – accompagné peut- être par cette "bonne" allemande qui nous servait à cette époque - que l'on appelait "Mina" et que ma mère, alsacienne, avait choisie un peu dans l'espoir de m'apprendre l'allemand. De ces leçons ancillaires, il ne m'est pas resté grand-chose, sinon peut-être une certaine facilité pour l'"accent tonique". Mais encore une fois je ne me vois pas me rendre à l'école maternelle (ou garderie) et peut-être n'y ai-je été que ce fameux 5 ou 6 décembre.

Par contre, je me vois nettement au milieu des autres enfants, pas dans les tout premiers rangs, un peu sur la droite, avec les trois fenêtres à gauche, et devant moi Saint-Nicolas et Père Fouettard qui devaient être près de la chaire où – plus exactement – devait trois ans plus tard, se trouver le fourneau de notre nouvelle salle à manger. C'est sans doute le plus ancien de mes souvenirs dont la date soit précisée.

dans la maison de la rive gauche

Il est possible que, parmi mes autres souvenirs de petit enfant, il y en ait d'aussi anciens – mais là je n'ai aucun repère pour les dater. De toutes façons, il nous faut repasser de l'autre côté de la rue – du côté gauche en venant de l'église.

Nous y demeurâmes en effet jusqu'en 1904, au début de l'année dans laquelle Émile Combes fit voter la loi interdisant à tous les Congréganistes d'enseigner. L'école d'en face dût fermer ses portes et mon père demanda à la propriétaire de la maison, Mademoiselle Deloisy, de lui louer celle-ci. Ce fut le départ d'une nouvelle vie qui coïncida du reste avec mon entrée à l'école communale de Fraize.

Mais pour l'instant nous sommes encore toujours dans la période avant-combienne et du côté gauche de la rue. Il y avait sur l'arrière de la maison que nous occupions, une cour, au-delà de laquelle se trouvait un jardin potager assez étendu, avec de multiples carreaux cernés par une bordure de buis. À ce jardin se rattachent quelques-uns de mes tout premiers souvenirs.

les "mada-cuyés"

Je me vois fort bien, grappillant des grains de cassis que j'appelais des "Mada-Cuyé". Je n'ai aucun souvenir datant de cette époque, de notre brave curé. Nous le retrouverons quelques années plus tard. Mais il faut croire que je l'avais vu, et même bien observé, car le nom que j'avais donné aux fruits du cassis venait de ce que la teinte noire de

ces fruits rappelait la teinte noire de la soutane du prêtre, et que cette soutane me faisait ranger notre vénérable curé parmi les dames. "Madame Curé" en somme. Sans doute cette expression m'a-t-elle été répétée plus tard. Mais le souvenir de la cueillette du fruit de ce jardin m'est resté bien présent, et je vois fort bien l'allée correspondant au carré où se trouvaient le (ou les) petit arbuste entre les feuilles duquel j'apercevais les petits grains, noirs comme "Madame Curé".

l'arbre du bien et du mal

À l'entrée de ce jardin, à droite en venant de la cour, devait se trouver un arbre, peut-être simple arbuste, mais dont je me suis toujours souvenu puisque c'est là que, dès qu'un peu plus tard, j'ai appris l"Histoire Sainte", je situais l'arbre du bien et du mal et que se déroulait pour moi l'épisode de la "tentation de l'homme par la femme avec l'aide du serpent". Dans tous les cas, il n'y avait pas de pommes sur cet arbre, et pour tout dire je n'ai jamais cru à la pomme...

le loup et l'agneau

Au-delà du potager du jardin se trouvait une partie recouverte d'herbe avec,me semble-t-il, quelques arbres fruitiers et, au fond, une palissade en bois marquant la limite de la propriété. Jamais je n'avais franchi cette limite, mais j'avais aperçu un ruisseau qui courait tout le long d'un sentier bordant ce petit bosquet.

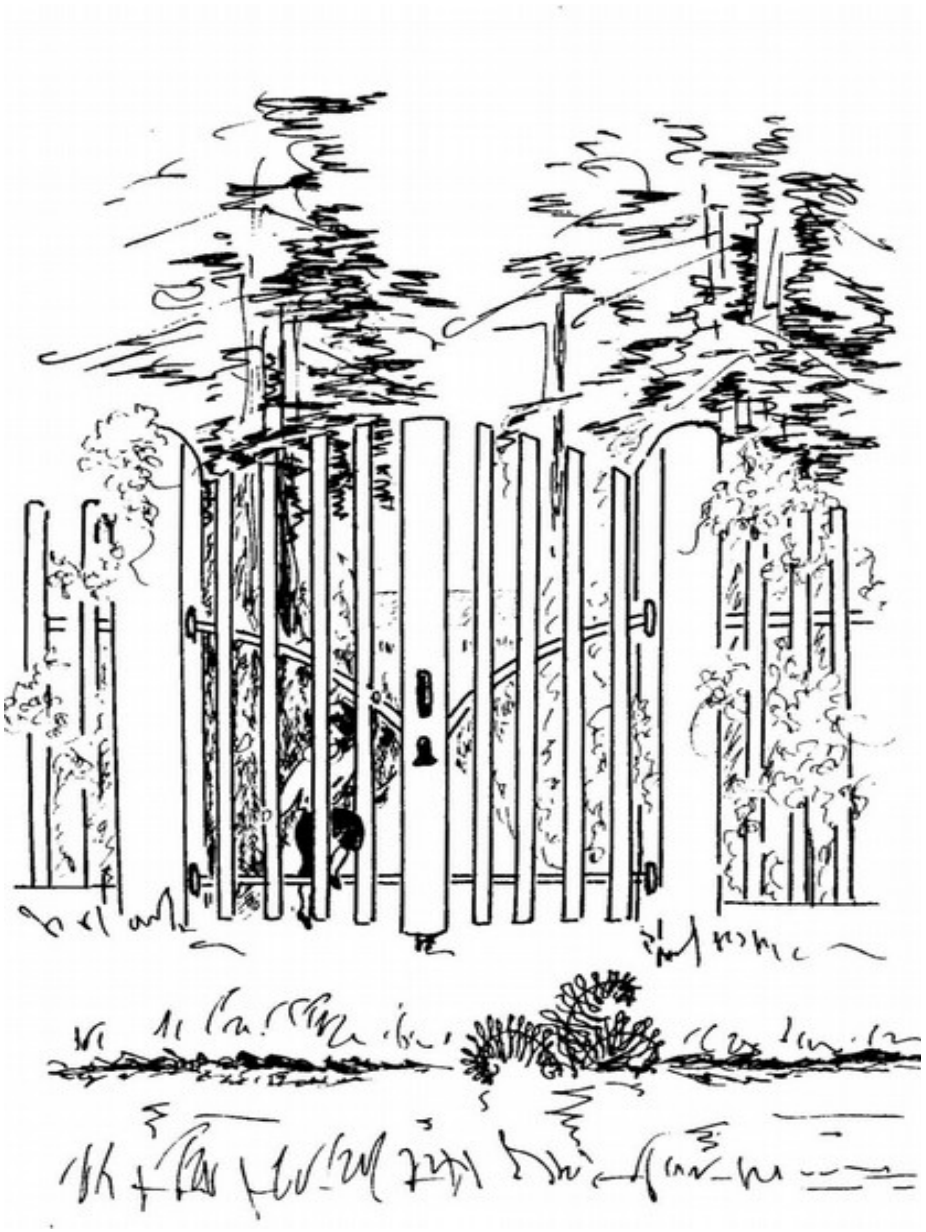
Un peu plus tard, j'appris la fable de La Fontaine : "Le loup et l'agneau". Je n'ai jamais pu imaginer le dialogue entre l'agneau et le loup qu'au bord de ce ruisseau – et il en sera ainsi jusqu'à ma mort.

Il y a quelques années, quand nous cherchions, Anny et moi, une maison de campagne, nous avions tout d'abord poussé nos premières recherches à Fraize et dans ses environs. J'ai eu l'occasion de repasser derrière le jardin de mon enfance, et j'ai revu le petit ruisseau, bien plus petit que je ne le croyais, soit qu'il ait diminué d'importance avec le temps, soit que, plutôt, mon imagination enfantine ne l'ait grandi à la mesure de l'agneau et plus encore à celle du méchant loup.

le lièvre de Pâques

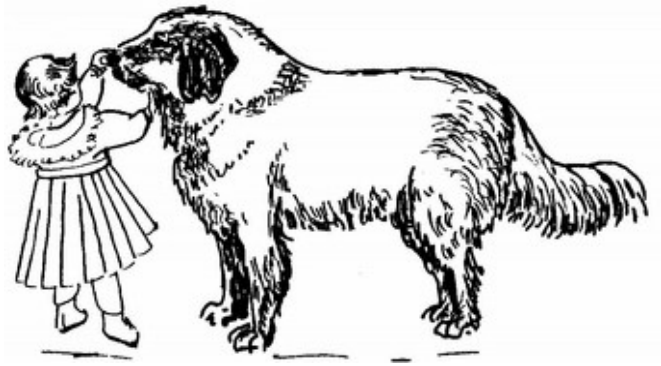
À ce jardin se rattache un autre souvenir : suivant la coutume alsacienne, les œufs de Pâques étaient déposés le jour de Pâques, non pas par les cloches revenant de leur voyage à Rome, mais par un lièvre : "le lièvre de Pâques". Je ne me revois pas cherchant les œufs colorés dans ce jardin, alors que ce souvenir est marqué de teintes très vives quelques années plus tard dans la maison de droite – mais ce dont je me souviens

le loup et l'agneau



le le lièvre de Pâques

fort bien, c'est du lièvre qui les apportait. Il est vrai que ce lièvre, que je n'avais pas pu repérer lors de sa ou de ses livraisons antérieures, j'en ai fait la connaissance dans des conditions tragiques. Ne voilà-t-il pas qu'un jour on m'appelle dans la cuisine, au rez-de-chaussée – cuisine qui donnait sur la cour et dont je vois à la fois la porte ouverte sur cette cour et un meuble d'angle près de la porte, au flanc duquel était suspendu... le lièvre de Pâques – mort ! Incontestablement, la grosse émotion, la peine immense que j'ai ressentie à cette vue, sont la cause de ce que ce souvenir a pu se fixer, alors que de la découverte des œufs de Pâques de cette période, il ne m'est rien resté.



le St-Bernard tout blanc

Enfin, dans ce jardin ou dans cette cour, je vois un gros chien blanc que je caresse, et dont la tête est à la fois plus grosse et plus élevée que la mienne. Je l'aime bien ce bon gros chien, qui devait être vieux, car je ne le retrouve pas au cours des années ultérieures, dans la maison d'en face. J'ai cru plus tard que c'était un Saint-Bernard, mais l'on m'a affirmé récemment que les Saint-Bernard sont en partie bruns, notamment au niveau de la tête. C'est pourquoi, sans doute, le chien de ma petite enfance devait être le gros montagnard pyrénéen, tout blanc, lui.

toilette intime

Avant de quitter notre domicile du côté gauche de la rue et les souvenirs que j'en ai gardés, je cherche s'il ne me reste rien d'autre à évoquer. Quelques images me reviennent. La première peut dater de cette époque, et en date probablement quoique je ne pense pas que ce pénible souvenir se rapporte à un âge postérieur à la 6° année, bien que je sois troublé par le fait qu'il semble qu'il se déroule au bord de la grande table de toilette qui ornementait notre cabinet de toilette du côté droit de la rue – mais je peux confondre, car, comme je l'ai depuis relevé, il ne me reste rien comme souvenir des pièces et du mobilier de la maison de la rive gauche et que vraisemblablement la table de toilette avait déménagé plus tard avec nous.

Mes parents sont en vacances. Comme chaque année, ils font un voyage. Ce n'est pas à Mulhouse où ma mère seule doit emmener ses enfants chaque été. Mais où ? Jamais je ne l'ai su, ni ne m'en suis inquiété (*).

* Était-ce à Aix-les-Bains où mon père soignait ses rhumatismes ? Ou bien en Suisse, retrouvant les cousins Burrhus, à l'hôtel où ma mère, jeune fille, avait perfectionné ses talents culinaires avant son mariage ? (à Baden)

Ce sont alors les sœurs de ma mère, plus jeunes qu'elle et du reste non encore mariées, venues tout exprès pour nous garder, qui se chargent de faire notre toilette. Je ne vois pas mes frères, mais je me vois ou plutôt je me sens, couché, le dos sur les genoux d'une de mes tantes (l'aînée, du moins je l'espère), et consciencieusement nettoyé, avec les cuisses relevées. J'en ai gardé un sentiment de honte qui est cause sans doute de la vivacité de ce souvenir, car je suppose qu'une telle façon de nettoyer un enfant ne pouvait guère s'appliquer qu'à un bébé – et pourtant je ne me sentais pas un bébé ! À ce sentiment de honte se mêlait je crois une petite rancune, bien oubliée certes depuis, et qui n'est plus à présent qu'un souvenir abstrait, contre ma chère maman qui me livrait ainsi à ses jeunes sœurs.

la manifestation rouge

Un autre souvenir, fort différent et certainement acquis à une date nettement plus avancée de mon existence, est celui d'une manifestation de grévistes. Si je m'arrête uniquement à la vigueur du coloris, aux réflexions qu'il me semble que j'échangeais avec les personnes qui m'entouraient dans cette circonstance, je situerais l'événement après ma sixième année. Mais le fait est là que je contemplais ce défilé – qui m'impressionnait beaucoup, et qui semblait aussi impressionner mes voisins – je le contemplais depuis la porte cochère largement ouverte de notre maison de la rive gauche. À moins que je n'aie traversé la rue pour mieux voir cette manifestation – mais cela ne cadre guère avec ma timidité – il faut croire que le souvenir de cette révolte sociale date de ma période pré-scolaire. En tout cas, je savais distinguer "les rouges" des "jaunes" et je dois avouer que nous étions, dans la famille, tous pour les jaunes, opinion dont la principale raison devait être que mon père était le médecin de la Maison Geliot (filatures et tissages) et ma mère l'amie de Madame Géliot. Je devais, quelques années plus tard, bien modifier mon optique, et, comme tout adolescent d'autrefois (et d'aujourd'hui), passer par une période de contestation.

Pour en revenir à mon souvenir de 5 ou 6 ans, il était si fort en couleurs, vraisemblablement à cause du drapeau rouge que je voyais pour la première fois !

la qualité des souvenirs

On peut se demander comment il se fait que, dans les premières années de la vie, les souvenirs sont si rares, alors que certainement la mémoire enregistre des quantités de choses, et pour la vie, ne serait-ce que l'acquisition de l'essentiel du langage – sans doute est ce en raison de l'insuffisance de la réflexion qui plus tard vient aider à la fixation du souvenir. En tous cas, tous les souvenirs que je retrouve dans les toutes premières années de l'existence ont trait à des émotions plus ou moins intenses, ce qui du reste demeure valable pour l'existence tout entière, mais est vraiment le seul facteur tant que la réflexion qui suit l'émotion n'aide pas encore à sa fixation.

Je pense qu'actuellement les enfants, même doués quant à leur mémoire, doivent conserver des souvenirs infiniment plus abondants en raison du fait qu'ils ont des repères visuels de tous ordres et notamment photographiques. Cela ne veut pas dire que la photographie tient lieu de souvenir – le souvenir existe bien sans elle, mais celle-ci vient périodiquement les renforcer, et finalement ce qui a été enregistré primitivement dans le cerveau se confond plus ou moins avec ce qui a été enregistré sur la pellicule. Ce qui n'est pas forcément une meilleure acquisition et peut nuire à la qualité aussi bien émotive que représentative du souvenir.

PASSAGE SUR LA RIVE DROITE

la maison de la rive droite

Je vais essayer à présent de retrouver ce que j'ai enregistré sur la rive droite de la rue de l'église. Là non plus aucun document ne viendra renforcer mes souvenirs. J'essayerai d'écrire tout, volontairement sans notes, sans photos de famille sous les yeux, sans aide aucune. Je verrai si, sans grande mémoire, on peut tout de même écrire des "mémoires" et trouver quelque plaisir à le faire et surtout à se relire...

Mademoiselle Deloisy

La maison[2] dont je vais maintenant parler est la vraie maison de mon enfance, celle dont les moindres détails sont présents dans mon esprit, celle d'où je partis pour l'école tous les jours, pour le collège à chaque rentrée, où j'ai passé toutes mes vacances d'enfant... C'était, comme je l'ai dit, une maison d'école dans la période pré-combienne.

Mon père, qui la louait à une demoiselle Deloisy, n'y apporta aucune modification - et la propriétaire pas davantage. Cette vieille demoiselle vivait seule retirée dans une immense maison, seule en dehors de sa domestique et de ses chats. Ceux-ci étaient d'une taille exceptionnelle, du moins d'après ce que m'en ont dit mes frères, car moi-même je n'ai jamais osé aller la trouver pour y voir ces bêtes rares. Et pourtant je suis allé chez elle, puisque j'ai retrouvé une vieille photographie que j'ai prise d'elle dans son jardin, il est vrai beaucoup plus tard. Les bêtes étaient peut-être mortes !

l'échafaudage

La grande amélioration que mon père apporta à la maison elle-même fut de faire garnir la façade ouest, du haut en bas, de plaques de zinc en raison de l'humidité déterminée sur ce mur par les pluies si fréquentes dans cette région et que le vent d'ouest plaquait sur cette façade. Mais si j'ai gardé un souvenir si précis de cette réparation, c'est parce que, une fois de plus, le fait est lié à une grosse émotion que je ressentis alors.

À l'assaut de cette façade, un échafaudage montait qui m'apparaissait monstrueux. Or, une après-midi, regardant cet échafaudage, j'eus l'effroi d'y déceler, tout en haut, mon jeune frère G2. Il ne criait ni ne bougeait, mais je fut, quant à moi, pris d'une véritable panique et, me cachant de lui, courus chercher

2 Une grande et haute maison, mais aussi une partie de la petite maison attenante (dont le reste était occupé par une religieuse), contenant notre montée d'escalier, la salle de bain, les cabinets, notre grenier à bois, et notre entrée habituelle.

mes parents. Je ne me souviens plus du tout du sauvetage, mais je verrai toujours ce petit frère, suspendu près du toit d'une maison qui n'avait sans doute qu'un sous-sol, un rez-de-chaussée et un premier étage mais quels étages ! Ceux d'une école d'autrefois. Je me demande si la peur qu'eut plus tard – et qu'a encore – mon "petit frère" de traverser les places et de se trouver dans les chœurs d'églises ne vient pas de cette frayeur dont il ne semble plus se souvenir mais qu'il a dû "refouler", alors qu'il se souvient parfaitement de l'échafaudage lui-même...

la marchette

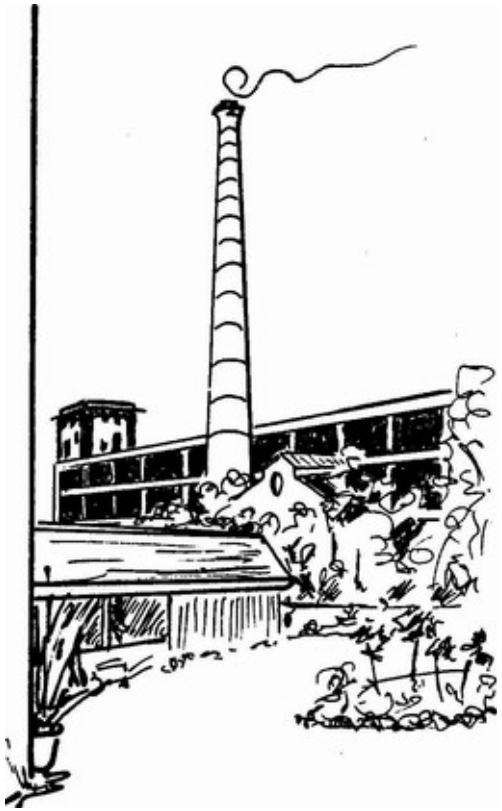
Les autres changements que mes parents apportèrent à cet édifice furent des modifications de détails. Je me souviens par exemple d'une longue marchette (mais au fait n'existait-elle pas auparavant ?) qui longeait les trois fenêtres de la salle à manger et qui nous permettaient de regarder, par la fenêtre, passer les gens de la rue, surtout lors de la grand-messe du dimanche, vers 10 heures ½, lorsque nous étions allés (parents et enfants) à la messe de 8 heures.

le Sacré-cœur

En semaine, les gens isolés tournaient volontiers la tête du côté de la façade sur rue, les uns soulevant leurs chapeaux ou casquettes, d'autres faisant le signe de la croix, notamment un tout jeune homme qui s'appelait "Grand'homme", ou d'autres encore – beaucoup plus rares – lançant quelques plaisanteries. La raison en était qu'un immense "Sacré-cœur" se trouvait dans une niche entre deux fenêtres du premier étage. Lorsque je fus plus grand, j'étais un peu gêné de l'existence de cette statue que cependant nous révérions tous dans la famille, et à laquelle nous n'aurions pas osé toucher mais qui était tout de même un peu insolite dans une demeure particulière. Je rougis aujourd'hui de ce "respect humain".

l'électricité

Cette maison sans âge et d'un confort très moyen, comme du reste à cette époque la plupart des maisons bourgeoises dans les bourgs vosgiens, avait tout de même une supériorité sur la totalité des maisons de Fraize, du moins quand nous y fûmes logés depuis quelque temps. C'est que l'électricité put y être installée. Et ceci grâce à la com- plaisance de la Maison Geliot qui possédait une filature au centre de Fraize. Cette filature – qui peut-être est entrain de mourir – se trouvait derrière notre maison, à quelque 300 mètres. C'est grâce à une turbine qui fonctionnait dans cette usine que nous pouvions avoir le courant électrique dans toute notre maison. À onze heures du soir, le courant était interrompu. Nous en étions prévenus par une baisse passagère, dix minutes avant l'arrêt définitif. Cet arrêt était reporté à minuit quand nos parents avaient leurs réunions de bridge à la maison.

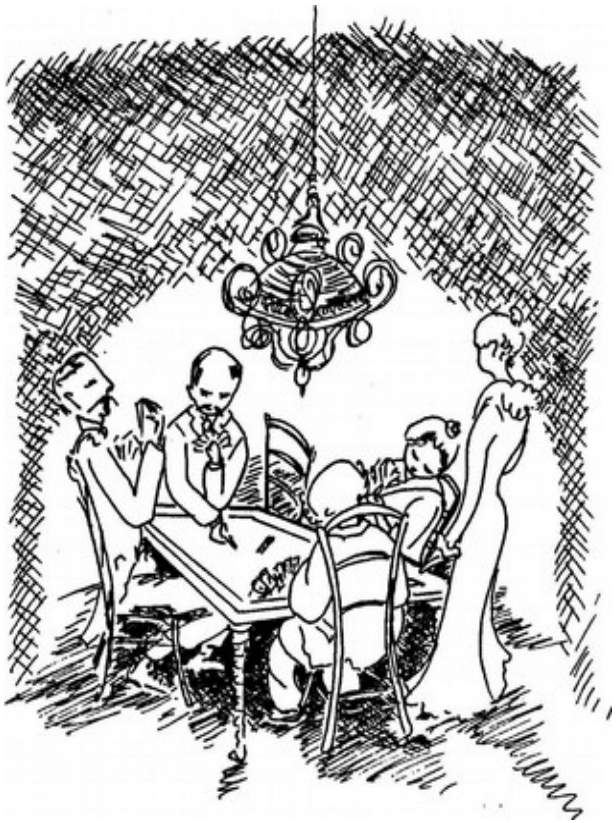


le bridge

Ces réunions se faisaient hors de notre présence, car elles ne commençaient qu'après notre disparition au lit... Plus tard, quand je fus plus grand, nous bénéficiâmes tous les trois ensemble de la première heure de ces réunions, car bien entendu il n'était pas question pour mes frères d'accepter le moindre favoritisme à l'égard de l'aîné !

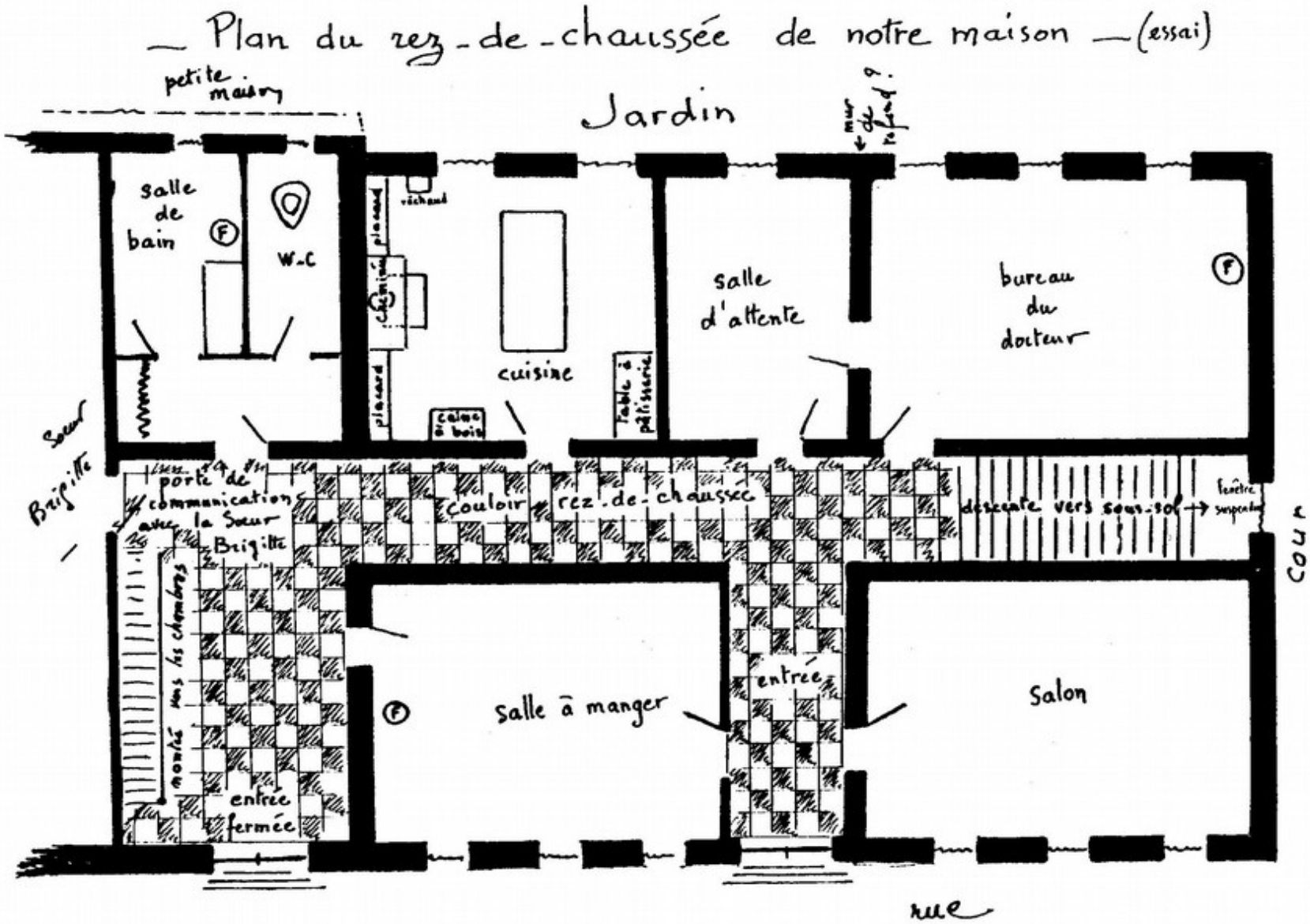
Le spectacle de ce jeu nous passionnait, et nous retenions des phrases telle que celle-ci : "C'est ici que les Athéniens s'atteignirent " (Loeffel).

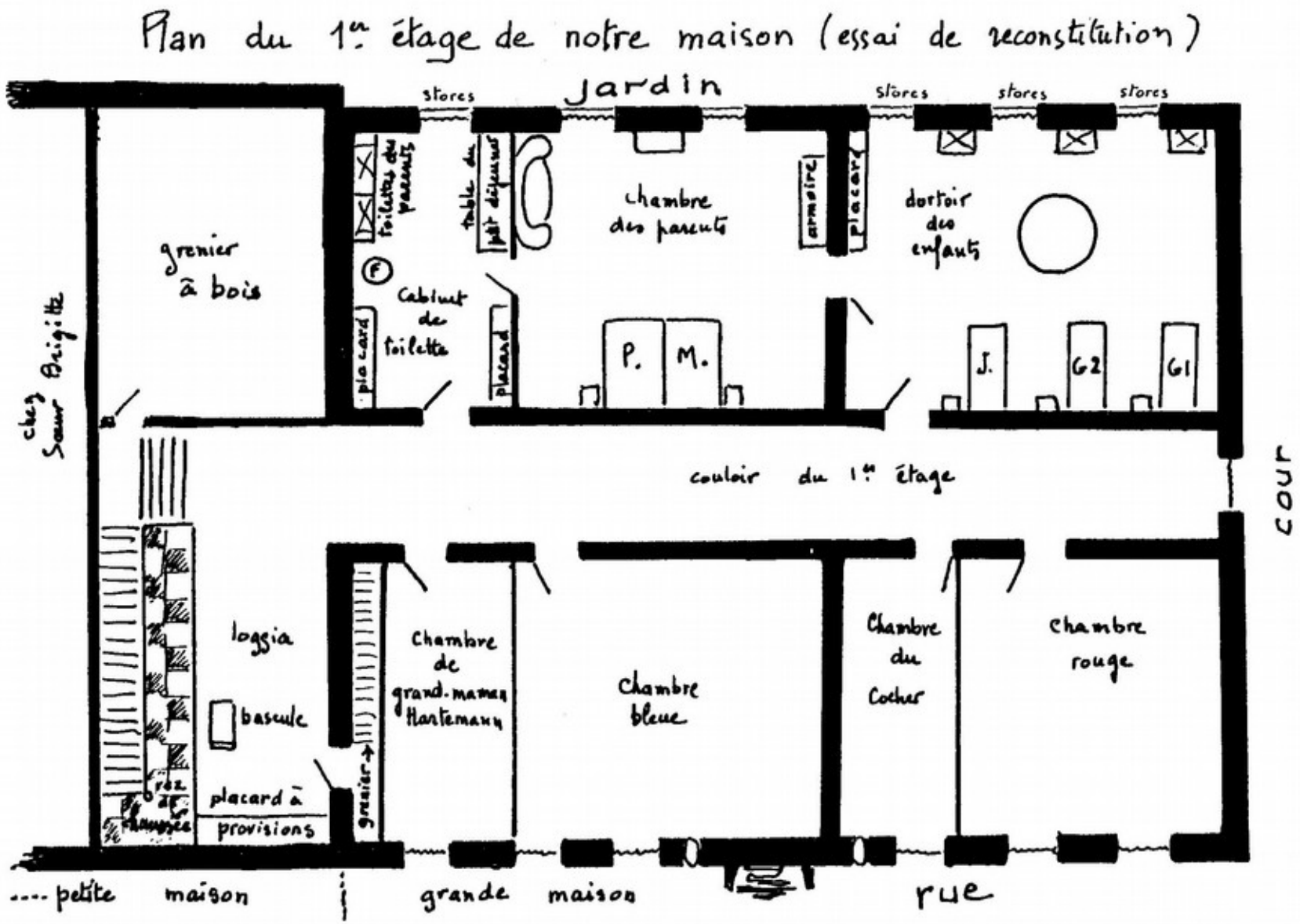
De loin en loin le bridge était remplacé par une séance de danse... (après l'apparition du phonographe) et je verrai toujours le petit père Stemm (pharmacien) tourner allègrement en entraînant ma bonne grande et toujours si belle maman.... (ce pauvre Stemm devait avoir une triste fin pendant la guerre de 14). Je me souviens que le jour de son départ pour l'armée, après ses adieux à mes parents, il rencontra sur la porte ma Tante Jeanne si jeune et pimpante, et lui dit dans le creux de l'oreille qu'il avait grandi de deux centimètres. Ce fut le premier symptôme de la paralysie générale qui devait le tuer.

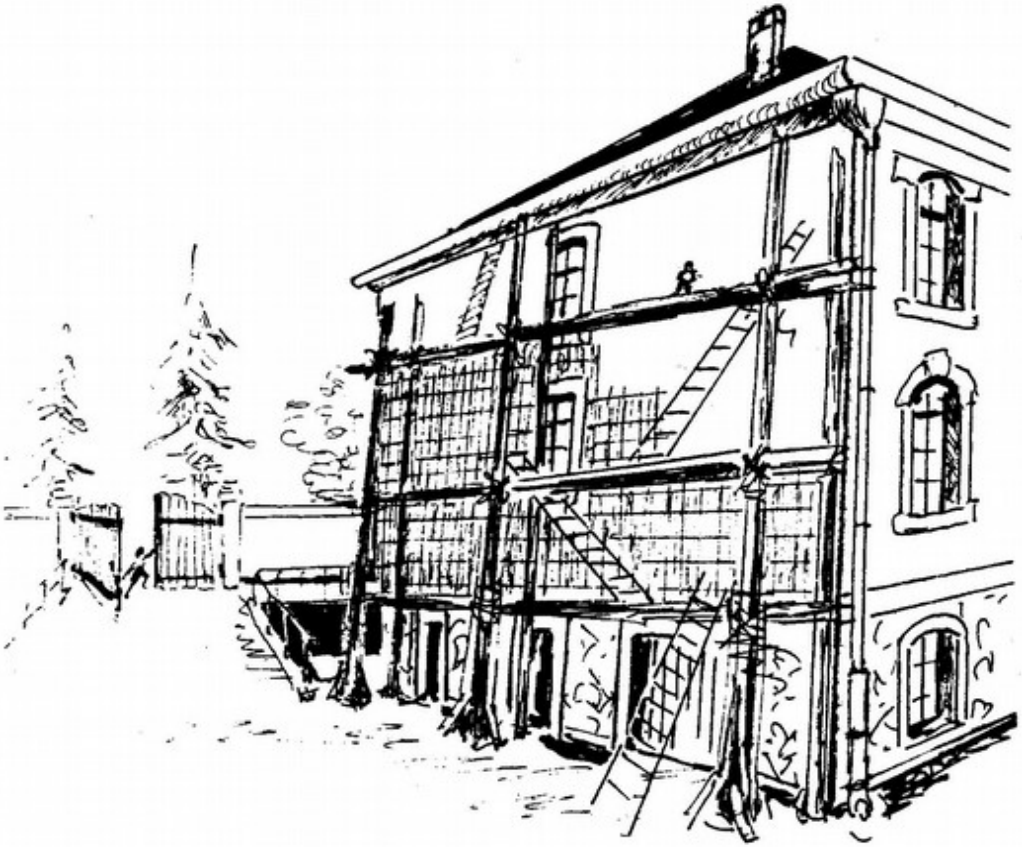


le signal

Le besoin de prolongation du courant des jours fastes était signalé à l'usine par le maintien d'une lampe allumée dans notre cabinet de toilette, au 1° étage. Le courant reprenait le matin très tôt et nous en bénéficiions toute la journée. Des "tulipes" avaient été installées un peu partout. À la cuisine, il y avait une lampe mobile avec un contre-poids. Quant à la salle à manger, le principal éclairage était dû à une grosse lampe, qui se trouvait remplacer la lampe à pétrole, et fixée dans la "suspension" au centre de la table. Nous retrouverons cette suspension un peu plus loin.


Plan du rez-de-chaussée de notre maison (essai)
petite maison
Jardin
mur de refend ?
salle de bain
W.C
placard
cheminée
placard
cuisine
table à pâtisserie
salle d'attente
bureau du docteur
Sœur Brigitte
porte de communication avec la Sœur Brigitte
couloir rez-de-chaussée
descente vers sous-sol
fenêtre supprimée
COUR
montée vers les chambres
entrée fermée
salle à manger
entrée
Salon
rue


Plan du 1er étage de notre maison (essai de reconstitution)
jardin
stores
stores
stores
stores
grenier à bois
chez Sœur Brigitte
toilettes des parents
table du petit déjeuner
chambre des parents
armoire
placard
dortoir des enfants
F
Cabinet de toilette
placard
placard
P.
M.
J.
G2
G1
couloir du 1er étage
cour
loggia
basculé
placard à provisions
rez de chaussée
grenier
Chambre de grand-maman Hartemann
chambre bleue
Chambre du Cocher
chambre rouge
petite maison
grande maison
rue



L'ECOLE COMMUNALE ET LES LECONS

mon entrée à l'école

Pour moi, ce qui marque surtout notre transfert dans la maison de la rive droite, c'est mon entrée à l'École Communale. L'établissement était situé tout près de l'église et il fallait longer le mur de celle-ci pour y parvenir. Je pense que, malgré la proximité de chez nous, mon père, puis ma mère, devaient m'y conduire plus d'une fois. Je ne m'en souviens pas.

Par contre je me souviens bien d'une aventure qui m'advint, sinon lors de la première classe, du moins dans mes tout débuts de scolarité. Nous étions tous sortis de nos bancs et réunis devant la chaire de l'instituteur (M.Colin). Pourquoi, je n'en sais rien. Mais ce que je sais, c'est que tout à coup je sentis un besoin impérieux. Je n'osai prévenir le maître et brusquement ce fut, après quelques gouttes humides, non pas un soulagement, mais le débit d'une véritable cataracte qui me remplit de honte. Ce qui se passa ensuite, je ne le sais plus.

pipi d'un imbécile

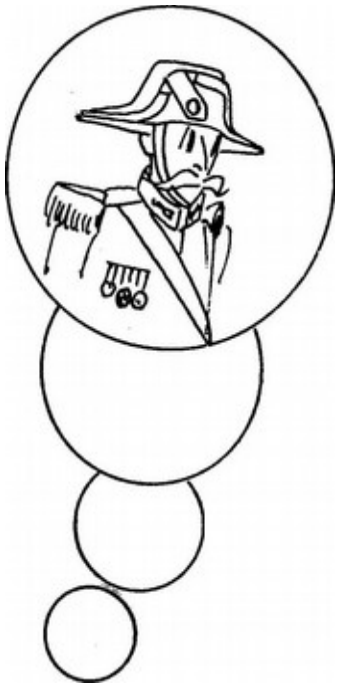
À ce souvenir se rattache celui d'un camarade plus âgé et manifestement "en retard", le nommé Cour... qui, s'il résolvait péniblement les problèmes posés par le maître, avait résolu le sien propre, posé par la nature : il avait un petit flacon dans sa poche ou dans son sac dont il se servait suivant "ses besoins", à l'insu du maître bien sûr, mais au vu et au su de ses camarades dont il ne manquait pas d'attirer l'attention. Il est devenu plus tard un excellent apprenti boucher, et je l'ai perdu de vue.

la "randie"

À l'école, j'étais certainement un enfant sage – peut-être même trop sage. Je n'aimais pas notamment, à la récréation, les jeux plus ou moins brutaux comme "la randie" qui consistait à tourner, toute la classe réunie (ou même plusieurs classes), autour du bâtiment central, et lorsque je pouvais m'arranger pour y échapper – ce qui n'était pas facile – je ne manquais pas de le faire.

les fessées

C'est à l'école que j'ai deviné certaines perversions sexuelles, alors que je ne savais encore rien de la sexualité elle-même. Il ne s'agissait plus d'une classe enfantine, mais d'élèves de 8 à 9 ans environ. Le maître, un nommé Jer... avait l'habitude de fesser à peau nue et devant tous ses



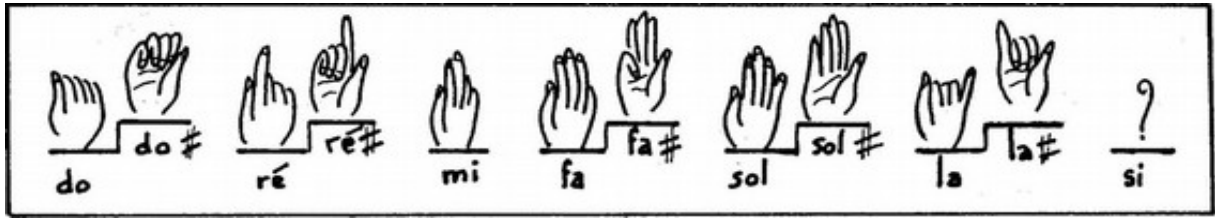
camarades, l'un ou l'autre d'entre nous, sous des prétextes divers. Mais, chose curieuse, ce n'était pas en général les cancres et les mauvais élèves qui étaient les victimes de ce sadique, mais des garçons intelligents, de bonne éducation, et ceci sous des prétextes dont nous sentions l'inanité. Ce jeu continua pendant quelque temps jusqu'au jour où Jer... voulut fesser le fils du brigadier de la gendarmerie. C'était peut-être le meilleur élève de la classe. Il devait en tous cas, trois ans plus tard, emporter un des deux prix du certificat d'études du canton. Je vois encore notre camarade, rouge jusqu'aux oreilles, et déclarant : "si je suis fessé, les gendarmes seront cet après-midi ici". Je suppose maintenant que c'est sur le conseil d'un père prévoyant qu'il avait proféré cette menace. De ce jour, les fessées sadiques disparurent de la classe, et je n'eus pas d'autres souvenirs de ce méchant maître. Toutefois j'ai eu, quelque vingt-cinq ans plus tard, l'occasion de voir à ma consultation de gynécologue la fille de ce sadique. C'est sans plaisir que je sus qu'il était en bonne santé, mais avec satisfaction par contre que j'appris qu'il était en retraite et par conséquent moins dangereux.

le solfège du père Jacquot

Si j'ai gardé un bien mauvais souvenir de mon maître Jer.. j'en ai gardé un excellent de Monsieur Jacquot. C'était un homme élégant, aux cheveux frisés, sachant fort bien instruire les enfants qu'il préparait au certificat d'études. Il nous enseignait, bien entendu, toutes les matières, mais il y ajoutait le chant. Il usait, pour faire chanter sa classe, du procédé de J-J. Rousseau, procédé dont j'ai oublié le nom, et qui se servait de ses mains pour signifier les notes naturelles, mais également – grâce à un retournement des mains – les dièses et les bémols. Il dirigeait ainsi souvent des chants à deux voix (en se servant de ses deux mains).

les concours de solfège

Une fois dans l'année – il nous gardait deux ans – il nous emmenait, du moins ceux qui le méritaient, en un chef-lieu de canton où nous passions, la 1° fois le prix du cours élémentaire de chant, la 2° fois le prix du cours moyen. C'est à l'occasion de ce concours que les élèves, accompagnés de leur maître durent, un matin, venant de l'école où ils s'étaient rassemblés, me recueillir en passant pour aller à la gare. Je les guettai longtemps, par une fenêtre du premier étage (façade zinc) qui donnait vue sur l'église et l'école. Je les ai vus s'avancer en groupe, un peu débandés, comme pour une fête, le maître avec eux, bien visible, et j'ai attendu, anxieux, ému,



qu'ils aient atteint l'église, pour descendre de mon poste d'observation et gagner la rue. J'étais le seul qu'on ramassait ainsi, étant sur le chemin. Je n'avais pour ainsi dire pas fermé l'œil de la nuit. Combien de fois cela devait-il se reproduire au cours de ma vie !... à l'occasion surtout des examens et des concours.

"Jean le Traînard"

La seule chose que je puisse reprocher à mon cher Monsieur Jacquot, c'est qu'il avait une curieuse façon de nous classer. Les places étaient données, non pas seulement d'après les notes de "compositions", mais aussi d'après les notes de conduite. Comme j'étais un peu lambin, tout en sachant m'activer lorsque la nécessité me pressait, il m'appelait souvent "Jean le Traînard", et mes "bonnes notes" s'en ressentaient, et par conséquent aussi ma place. Je devais heureusement, devant les interrogateurs du Certificat d'Études, qui, eux, ne connaissaient des élèves que leurs copies et leurs réponses, connaître le petit succès de l'autre prix du canton.... (juin 1909)

visite du vieux maître

Ce bon maître nous faisait part souvent, en classe, de lettres qu'il recevait de ses anciens élèves ayant particulièrement réussi, et je me souviens que cela nous encourageait beaucoup à travailler. Et cependant je ne crois pas avoir jamais écrit à Monsieur Jacquot après mon départ de Fraize. C'est lui qui, trente ans plus tard, devait venir me faire une petite visite à Nancy. Il était âgé, mais avait toujours sa vivacité d'autrefois. Il paraissait ému, j'eus cependant le déplaisir de voir qu'il me confondait avec G1 (qui avait du reste bien réussi puisqu'il était sorti de l'École Centrale des Arts et Manufactures). Mais enfin, j'avais toujours sur le cœur les "bonnes notes"...

J'en arrive maintenant à proximité de mon départ de Fraize pour le collège. L'année qui a précédé ce départ, mes parents, hésitant à se séparer de moi à l'âge de dix ans et demi m'avaient fait faire ma sixième à Fraize, grâce à l'aide de Monsieur Jacquot et de l'Abbé Klein.

l'histoire ancienne

Monsieur Jacquot s'était chargé notamment de m'enseigner l'Histoire Ancienne que, à l'époque, on étudiait en 6°, en même temps que l'on apprenait les premiers éléments du latin.

Je me rendais une fois par semaine à l'école de filles, voisine de celle des garçons, mais où nous n'avions jamais l'autorisation de pénétrer, sauf moi pour ces leçons d'Histoire Ancienne. Il est

vrai que le jour où j'y allais, il n'y avait jamais de filles. Ce devait être, et c'était forcément le jeudi. Pourquoi Monsieur Jacquot me donnait-il ma leçon, non pas dans sa classe habituelle, mais dans une salle de l'école de filles ? Tout simplement parce qu'il habitait dans cette école avec sa femme qui en était la directrice. Elle était un peu plus âgée que lui et cela se voyait et s'accentuait d'autant plus qu'elle était aussi peu séduisante que lui était beau et élégant. Je m'asseyais en face de mon maître, à une petite table, et il avait entre les mains le livre de Malet, le mien... Il m'interrogeait sur le chapitre que j'avais étudié les jours précédents. Avait-il lui-même un autre spécimen de cet ouvrage ? J'en doutais fort, ou alors il ne le compulsait pas beaucoup avant la "leçon", car je percevais ses hésitations et j'en ressentais une certaine gêne. Je ne crois pas que ces leçons m'aient beaucoup instruit sur l"Histoire Ancienne". Mais cela n'avait pas d'importance pour ma prochaine entrée en 5° car cette matière n'était pas poursuivie cette année-là.

le latin

Par contre, pour le latin, c'était une autre affaire. Il est évident que je n'aurais pas pu entrer en cinquième si je n'avais pas possédé les premiers éléments du latin qui me furent enseignés par l'Abbé Klein. Il me donnait ses leçons dans sa chambre du presbytère et je pense qu'elles furent bonnes car, lorsque j'entrai au bout de l'année au Collège d'Épinal, je ne fus pas emprunté, même au début; et à la fin de l'année, un accessit en version latine vint démontrer que mes parents avaient été bien inspirés de me confier à l'Abbé Klein.

LES CHOSES RELIGIEUSES

ma mère Dame d'Œuvres

Je quitte ici l'enseignement laïque et obligatoire de l'enfance pour dire un mot de mon éducation religieuse.

Ma mère était extrêmement pieuse. Mon père pratiquait, surtout semble-t-il pour lui être agréable. Mais de toute façon, la religion a toujours joué dans notre famille un rôle de premier ordre.Ma mère était forcément Dame d'Œuvres. Parmi ses "Œuvres", il y en avait deux qui me paraissaient dominantes. Elles étaient symbolisées par deux colliers en ruban, au bout desquels pendait une médaille, et dont l'un était rouge et l'autre violet. Le violet correspondait je crois à la Congrégation de Ste Anne, réservé aux femmes mariées. Ce ruban était très répandu et ne pas l'avoir représentait pour moi la franc-maçonnerie … Par contre, le ruban de moire rouge qui était celui de la Confrérie des Dames de Charité[3], était beaucoup plus rare. Ma mère, jeune femme, en fut présidente et le resta jusqu'à son départ de Fraize qui coïncida avec la retraite de mon père malade.

Je me souviens bien de ces "bons" de viande, de pain, de sucre, etc... d'autant qu'ils finissaient par devenir crasseux et que, lorsque ma mère, ayant reconnu par la fenêtre le "solliciteur", m'envoyait lui porter le bon que souvent je tenais par le bout des doigts. J'étais heureux de le remettre, et le touchant "merci" que je recevais me rappelait le souhait "du paradis à la fin de vos jours" que me valaient les défilés du Nouvel An.

ma première confession

J'avais été élevé très pieusement, mais je pense que ma mère exagérait un peu ses exigences de ce côté. Est-ce pour cela qu'un scepticisme est né en moi, ou suis-je d'un naturel sceptique - comme d'autres sont croyants par nature - J'ai toujours, semble-t-il, douté de tout, y compris de moi-même. Quoiqu'il en soit, quand j'eus atteint "l'âge de raison" situé à l'époque à sept ans, il me fallut aller me confesser. Je me débrouillai moi-même avec ma liste de péchés, mais celui que je pensais le plus important, je m'en débarrassai tout de suite auprès du Curé Paradis : "Mon Père, je m'accuse d'avoir des doutes sur la foi". Il fut suffoqué, mais paternel, et lorsque je quittai le confessionnal ou plutôt lorsque je fus sur la route du retour, en descendant la petite pente menant hors du cimetière qui lui-même entourait l'église, je me sentais soulagé. Si j'avais des doutes, je n'avais évidemment pas perdu la foi.

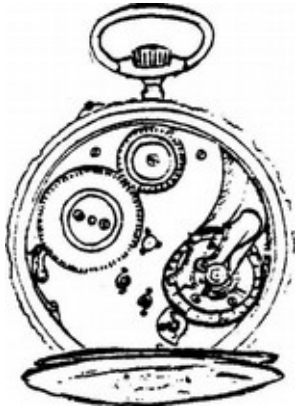
le mot "cul"

Je ne sais si ce jour-là je confessai également un péché, mais lui, bien mignon. Il est cependant probable qu'il eut lieu un peu plus tard. En tout cas je savais lire et même les toutes petites lettres – ce que je ne peux plus faire aujourd'hui sans le secours d'une loupe. Mon père laissait

3 Mme René Fleurant, imprimeur à Fraize, nous écrit début 81 que la Congrégation des Dames du Rosaire - ruban rouge - fut fondée par un Dominicain, et que la Congrégation des Dames de Charité - ruban violet - fut fondée par MMes L.Géliot et Bluche. Les Congréganistes défuntes étaient enterrées avec leurs médailles. Il n'en reste donc rien.

quelquefois traîner un agenda de poche qui portait le nom d'"Agenda Gonnon". Je me saisis un jour de cet agenda (sans doute périmé) et feuilletai les pages qui le clôturaient. J'y vis le mot "cul". Mais je n'eus pas le temps d'en lire davantage. Quelqu'un vint. Je fut ensuite poursuivi par l'idée de retrouver ce mot afin de comprendre à quel propos il était prononcé. J'étais aussi un peu troublé. Je fus longtemps avant de retrouver le mot (des mois !), malgré les occasions, mais toujours fugitives, que j'eus de feuilleter le Gonnon. Enfin, un beau jour, je le retrouvai. Il s'agissait tout simplement des flagellations infligées au nouveau-né au moment de sa naissance quand il ne trouvait pas de suite sa respiration.

l'horloger du monde



Je me demande quel âge je pouvais avoir lorsque, dans une leçon de catéchisme, l'Abbé Klein nous fit part de ses preuves de l'existence de Dieu. J'écoutais avec une grande émotion, espérant pouvoir chasser mes doutes. Le clou, ce fut lorsqu'il tira sa grosse montre de curé, l'ouvrit pour nous en montrer le mécanisme, l'étala sur la table et nous invita à la disloquer en esprit. Après quoi, il nous demanda comment les morceaux pouvaient se rassembler d'eux-mêmes, et surtout comment ces morceaux pouvaient s'animer. Il y faudrait un rude et fin horloger, nous disait-il.

Eh bien ! Dieu était l'horloger du monde.

Je fus quelques minutes aux anges, mais retombai bientôt dans mes perplexités.

ma mère aux genoux de l'évêque

Et je rapprochai ces doutes des scrupules que j'eus plusieurs années après, quand je fis ma Première Communion : j'avais douze ans, car ma mère n'avais pu obtenir de l'évêque de Saint-Dié, tout en se jetant à ses genoux, que je puisse faire ma Première Communion à onze ans avant de partir au collège, alors que 2 ou 3 ans plus tard les communions privées se faisaient dès l'âge de sept ans...

le petit chien impudique

J'avais donc douze ans pour faire ma Première Communion. Le jour venu je me vois attendre, dans le cabinet de toilette de mes parents, l'heure de me rendre à l'église. Dans cette pièce, comme une âme en peine, le petit chien de ma Tante Jeanne promenait son sexe de long en large devant moi, et je m'efforçais de ne pas le voir, de crainte de perdre l'état de grâce dans lequel m'avait mis ma confession de la veille.

mes doutes

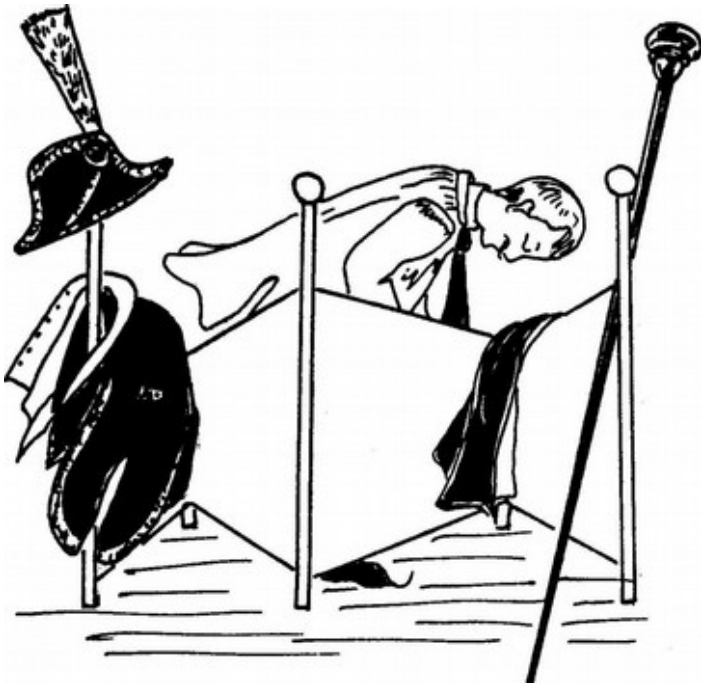
Je crois que les doutes de sept ans sont à rapprocher des scrupules de mes douze

ans et que tout cela témoigne d'une certaine faiblesse du moi. J'ai cru longtemps que mes doutes de sept ans provenaient d'un certain pouvoir de réflexion et par conséquent d'un certain degré d'intelligence précoce. Plus tard, me rendant compte que des gens de haute culture et de grande intelligence avaient, les uns accepté de bon cœur "la foi du charbonnier", les autres maintenu leur croyance après de sérieuses et profondes réflexions, je finis par me convaincre que la foi n'était pas le privilège des médiocres. Dieu m'est témoin que j'ai cherché à la retrouver – en vain. Mais j'ai toujours conservé une certaine pratique religieuse, essayé de donner aux miens, sans y réussir du reste, ce que je pensais être de bons principes. Et je continue encore à mon âge à dire très régulièrement des prières, à me rendre à la messe du dimanche et, même après mon remariage (ma première femme étant morte), à entraîner la seconde, divorcée, et qui ne pratiquait plus, à m'accompagner à la messe du dimanche, comme le faisaient mes parents et comme Anny le faisait du reste aussi, lorsqu'elle était enfant et jeune fille.

Encore quelques mots sur les choses de l'église.

je suis servant de messe

Lorsque je servis la messe pour la première fois, vers l'âge de huit ans, je commis une erreur assez plaisante. On m'avait bien expliqué qu'à l'Offertoire, je devais verser de l'eau bénite sur les doigts du prêtre pour les purifier. Puis qu'ensuite je devais verser l'eau dans un récipient situé sur une marche de l'autel. Mais tout ceci sans manipulation exemplaire.



Le jour venu de ma première messe d'enfant de chœur, rempli d'angoisse, j'arrive sans encombre jusqu'à l'Offertoire : m'avançant alors vers le prêtre, tenant de la main gauche une petite cuvette, de la droite la burette contenant l'eau bénite, un linge blanc plié sur le bras gauche, plein de gaucherie je pense, j'opère la toilette des doigts qui vont toucher Dieu : la cuvette sous les doigts du prêtre, la burette par-dessus, un simulacre au fond, que le prêtre interromps en prenant de dessus mon bras la serviette blanche. Pendant qu'il s'essuie onctueusement les mains, j'en profite, tout heureux que cela se soit si bien passé, pour me débarrasser de mes impedimenta et verse dans le vidoir, et l'eau de la petite cuvette, et celle qui reste dans la burette... "Arrêtez ! Arrêtez !" glapit le prêtre qui me laissa pantois et continua sa messe. On m'avait pourtant bien dit de "vider l'eau" !...

Colson le suisse

Colson : c'était le "suisse" de l'église de notre enfance. Nous le connaissions bien, car nous étions tous les trois enfants de chœur, mais pas sans malice. C'était un fort bel homme, et aussi un joli garçon.

Il revêtait son habit de "suisse" dans la petite sacristie-annexe où nous-mêmes revêtions nos costumes rouges d'enfants de chœur, avec l'aide et sous la surveillance de deux demoiselles plus ou moins prolongées.

Colson, pour enfiler son lourd habit noir ou rouge – suivant les circonstances : dimanches ordinaires, grandes fêtes, enterrements (brodé d'or ou d'argent), était obligé de se déshabiller complètement. Il n'était qu'incomplètement protégé (!) par un petit paravent très bas, grâce à quoi j'apercevais Colson en chemise, pané au vent... Nous prêtions à ces demoiselles des coups d'œil qu'elles n'eurent certainement pas !...

l'abbé "mouton"

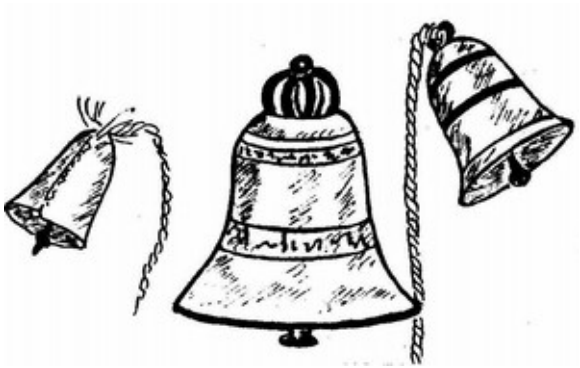
Il était sans âge. Nous le voyions souvent à Fraize dans notre enfance. Il avait une tête blanche toute frisée, et nous l'appelions "l'Abbé Mouton". Il devait, quand St-Joseph d'Épinal reprit l'enseignement, devenir professeur, mais nous n'y étions plus....C'était un homme très fin, qui écrivit des fables délicieuses, imprimées dans une plaquette. Le titre : "En marge du bon La Fontaine". Le nom de l'auteur : Tourlac.

les cloches

Nous étions donc, mes frères et moi, très familiers du train-train journalier de notre église paroissiale. Si familiers que nous ne connaissions pas le respect que d'autres avaient pour les sonneries de cloches.

Il est vrai que nous avions toujours nié le rôle des cloches pascales dans la distribution des oeufs... Aussi imitions-nous irrespectueusement le son des cloches - aimant particulièrement entonner à toute "gueulée" le "bim, bam, ya, mou..." de la sonnerie "en mort". Aucune pensée pour celui qui venait de disparaître !

*



CHEZ L'ABBE KLEIN

(prononcer Klei - nn)

l'abbé Klein

Cet abbé, dont j'ai déjà parlé, a joué, au cours de mon enfance, un rôle important. C'était le jeune vicaire du curé Paradis. Il était aussi bouillant et vif (un peu gaffeur parfois) que son supérieur était calme et plein de sagesse. Je l'admirais beaucoup, trouvant ses prêches du dimanche absolument formidables, et je partageais là l'opinion de la plupart des fidèles et même des infidèles. Plus tard, j'ai eu l'occasion d'entendre de la part de gens compétents, comme l'avocat parisien Bourgoin qui l'avait entendu prêcher, le réel éloge de la véritable éloquence de ce prêtre dynamique.

Ce fut là mon premier maître de la langue latine.

Peut-être mes parents auraient-ils été moins confiants s'ils avaient su, ce que bien entendu je ne leur ai jamais répété, que l'Abbé Klein avait des tendresses pour son jeune élève. Il me prenait souvent sur ses genoux, et puis ses mains se promenaient entre mes cuisses, mais très haut. J'en étais bien un peu surpris, mais si innocent alors, que cela ne me choquait pas. J'ai appris plus tard, par mon plus jeune frère, que je n'étais pas le seul objet de ses affections, car il s'était livré sur lui à ces mêmes caresses.

C'est une des raisons pour lesquelles, tout de même, j'ai toujours été, et continue à être, pour le mariage des prêtres. J'aurai l'occasion de revenir sur de pareils faits. Enfin, pour le moment, je prends des leçons de latin et goûte l'enseignement du jeune maître que je trouvais à l'époque déjà bien mûr, car il se déplumait, mais avec élégance. Je ne garde pas d'autres souvenirs de la chambre de l'Abbé Klein sinon deux faits, l'un bien léger, l'autre plus grave.

le coquillage

Le premier concerne un énorme coquillage qui se trouvait sur une commode.

Lorsqu'on le portait à l'oreille, on entendait un bruit que l'on m'avait affirmé être celui de la mer. Je ne crois pas que ce soit l'Abbé qui m'ait raconté cette sottise, car il instruisait ses élèves, mais ne les trompait pas. Je fus longtemps troublé par cette bizarrerie, car on m'avait affirmé que le bruit de la mer, dans laquelle avait longtemps séjourné ce coquillage, s'était "enregistré" et se répercutait indéfiniment dans cet antre. Ma raison en était bouleversée et j'ai été bien soulagé quand j'ai appris qu'il n'en était rien.

"Gogi"

L'autre souvenir date d'une époque où j'étais nettement moins jeune, où certainement je ne recevais plus de leçons de latin de l'Abbé Klein, mais où je lui rendais de temps à autre une petite visite. Or ce jour dont je garde un vif souvenir, l'Abbé

Klein m'avait laissé dans sa chambre en compagnie d'un garçon plus âgé que moi et que j'avais, plusieurs années auparavant, vu jouer sur la scène du "Cercle catholique" dans une pièce où il était question de soldats prussiens en garnison dans un village alsacien. Les alsaciennes, qui ne pouvaient pas sentir les "mangeurs de choucroute", étaient représentées par des garçons, parmi lesquels s'en trouvait un fort joli ("Gogi", pour moi), dont j'étais tombé instantanément éperdument amoureux.

On sait bien que l'homosexualité de rêve est un passage fréquent et normal de l'évolution amoureuse du jeune adolescent, mais dans le cas particulier, outre que je n'étais pas encore un adolescent, il s'agissait tout de même de la représentation d'une "fille" et ma foi fort jolie avec sa coiffe alsacienne si seyante... J'y pensais tout le temps – avec un certain trouble, mais sûrement pas identifié – jusqu'au jour où je me trouvai, dans la chambre de l'Abbé Klein, seul avec ma pseudo-alsacienne, cette fois en pantalon long, et sans perruque à nattes !

Surmontant ma timidité, je montai sur ses genoux et l'embrassai à plusieurs reprises, mais... sur les joues... Il faut croire que tout ceci ne se passa pas sans bruit car le curé

doyen Paradis, qui habitait la chambre en face, apparut tout à coup dans l'encadrement de la porte de l'Abbé Klein, et fit cesser nos jeux semi-innocents.

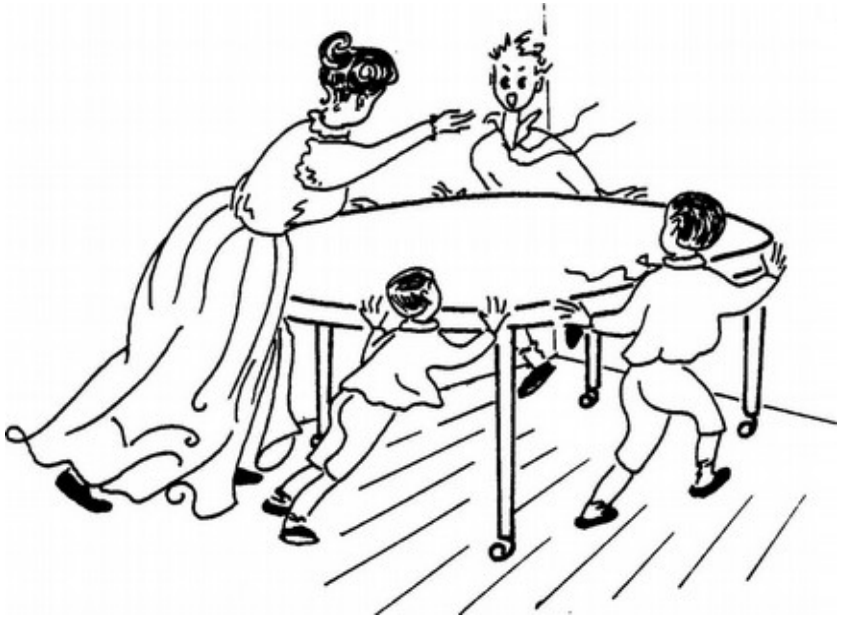
Quelques années plus tard, la petite Alsacienne devait mourir sous son nom de Henri Claude, dit "Bambino", au cours de la Grande Guerre, à Neuville-St-Wast, le 9 mai 1915.

*

MES FRERES ET MOI

Comme dans toutes les familles, si nous nous aimions bien entre frères, il y avait tout de même de temps en temps des petites rivalités. C'est ainsi que le petit se mettait tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre de ses grands frères.

En fait, je n'ai gardé de nos contacts avec eux que des bons souvenirs, sauf pour deux choses que, pour l'une je n'arrive pas complètement à leur pardonner, et pour l'autre, c'est à moi-même que je ne la pardonne pas.



la manœuvre tabulaire

Si j'étais sage à l'école, à la maison je "piquai" parfois des colères que ma mère n'arrivait à juguler qu'en me faisant coincer dans un angle de la pièce par mes deux frères réunis, bourreaux complaisants, qui se servaient de la table pour m'acculer.

Que se passait-il alors ? Ma mère me donnait-elle des gifles ? Je n'en ai gardé aucun souvenir. De même je ne me souviens pas si elle contribuait à la manœuvre tabulaire. Il est possible que j'ai refoulé de tels souvenirs concernant ma mère. Seuls les sévices de mes frères me sont restés douloureusement présents et je n'ai jamais pu oublier cette lâcheté.

(G2 consulté affirme que ma mère poussait la première la table ronde à roulettes de notre "dortoir", en appelant mes frères à l'aide...).

les calottes fraternelles

Je dois du reste reconnaître que, si mes frères s'entendaient pour me contrer dans mes accès de colère, quelques années plus tard, Georges et moi nous nous entendions pour accabler Gaby de nos sarcasmes, au sujet de son insuffisance scolaire. Les parents nous avaient du reste chargés de lui donner des sortes de leçon élémentaires – en ce qui concerne les mathématiques c'était Georges qui s'occupait de lui, et pour le latin , j'avais la lourde charge d'essayer de rassembler les bribes qu'il avait retenues. Et, de temps en temps, Georges et moi lui distribuions des "calottes". Cela n'a pas empêché, qu'au moins en latin, il dût abandonner.

Mais au fond, on pourrait partager la responsabilité de ces deux sortes de manifestations fraternelles. Dans le premier cas, c'est tout de même ma mère qui commandait le feu. Dans le second, notre impatience était le résultat d'une tâche incompatible avec notre jeunesse, et qui nous avait été commandée par nos parents...

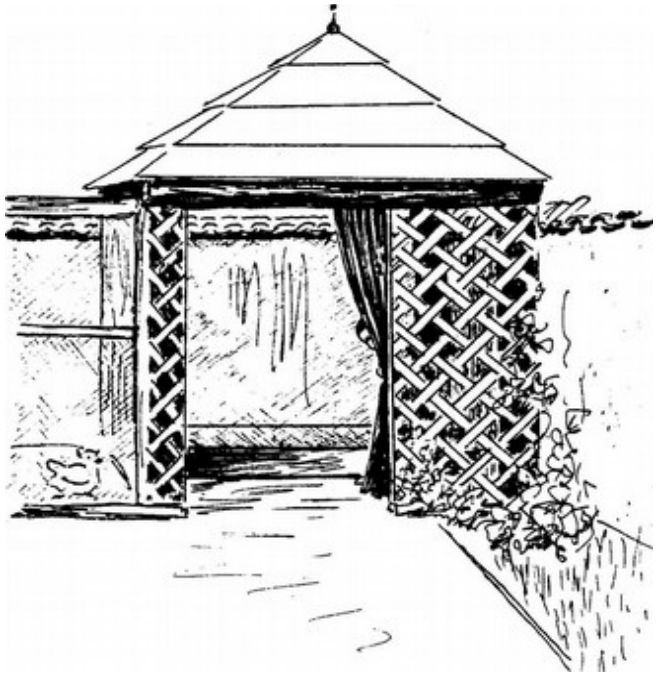
Par ailleurs, nous étions bons camarades et jouions le plus souvent ensemble dans notre vaste cour.l

les Didierjean

Ce n'est que pendant la période des grandes vacances que nous allions chez les fils Didierjean, jeunes enfants de la propriétaire de la maison d'en face. Je ne me souviens plus du comportement que nous avions, eu égard à ces sympathiques garçons si bien élevés (dont l'un avait de très graves difficultés d'élocution, bien que comprenant tout – il devait plus tard faire des études de chimie) mais dont le second, André, était un garçon très séduisant à tous points de vue.

jeu de la voiture

En ce qui concerne nos propres jeux, je me souviens que, régulièrement alors que j'étais l'aîné, mon frère Georges voulait commander, et notamment lorsque l'on jouait à "la voiture". Il était toujours le cocher, moi le cheval et Gabriel (le plus jeune) le passager....



jeu du théâtre

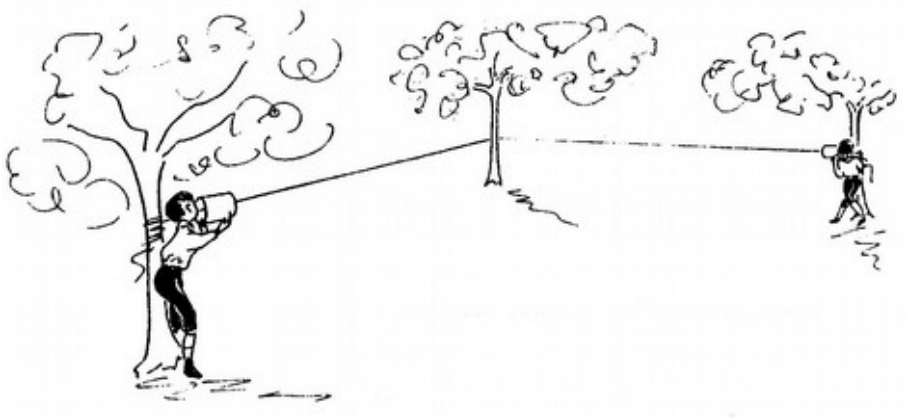
C'est seulement lorsqu'un peu plus tard, il nous est venu l'idée d'essayer d'imiter ce que nous voyions jouer au "Cercle catholique" ou au patronage, en construisant une petite scène dans la gloriette pour y dire des textes écrits par moi que je reprenais un peu de mon droit d'aînesse. Comme spectateur, nous le plus souvent la brave Sœur Brigitte. (Elle assistait aussi à nos projections de lanterne magique que nous faisions périodiquement.). Quelle était la nature des textes que je créais ou dont j'avais la réminiscence? Un seul alexandrin terminant une pièce a surnagé dans ma mémoire :

"Les vrais cœurs de lion sont les vrais cœurs de pères ! "

Nos jeux de vacances prolongeaient nos jeux de l'enfance. Du reste nous ne fûmes pas tous les trois en même temps des adolescents, et une moyenne s'établissait dans notre petit groupe.

jeu du téléphone

Un jeu qui nous reprenait périodiquement était celui du téléphone. Mon père n'avait pas le téléphone, du reste je crois que peu de gens l'avaient à Fraize, et de ce fait à quoi aurait-il servi à mon père ?



Mais j'avais inventé un petit téléphone- jouet en fixant, sur nos arbres fruitiers de la cour, des boites de conserves vides que nous avions perforées à une extrémité pour y passer une ficelle très mince et très dure, très tendue de l'une à l'autre. Et nous arrivions ainsi à nous appeler : "allo-allo !" et à nous communiquer des soi-disant secrets d'une voix éteinte. Ce jeu ne nous intéressait pas bien longtemps. Mais nous le reprenions tout de même par intervalles, avant mon départ au collège.

jeu de la bicyclette

Mais un autre jeu retint beaucoup plus notre intérêt : c'était le jeu de la bicyclette. Je crois qu'il ne commença réellement qu'assez tard, quand nous eûmes tous les trois la nôtre. Ce jeu consistait essentiellement à faire le tour de la cour, les arbres servant de limite intérieure à notre piste.

Il y avait un poursuivant (A), et deux poursuivis (B et C). Bien entendu il était exceptionnel que A puisse rattraper B ou C, car nous ne connaissions pas de bornes à nos vélocités. Pour empêcher que nous risquions de "nous casser la figure", il y avait dans le jeu une condition essentielle : c'est que B et C ne devaient jamais dépasser l'opposé du diamètre correspondant à la situation de A, si bien que la grande astuce du poursuivant consistait à freiner brusquement, au besoin à faire du "sur-place", pour que les poursuivis aient perdu la partie en allant au-delà du diamètre. Et nous avons joué à cela pendant des années...

compétitions en vélo

À ce sujet, mon frère G2 vient de me rappeler que, dès que nous eûmes nos premières bicyclettes (G1 et moi), nous faisions des petites courses sur route. Le petit qui n'avait encore pas de vélo donnait le signal – devant la maison – et nous allions jusqu'à Clefcy (3 km), touchions une barrière, en général presque ensemble (question de surveillance sans doute) ensuite nous revenions, G1 – qui toujours proposait le jeu – se détachant vite du "peloton" et sa victoire étant enregistrée par le petit G2 qui attendait.

Il faut croire que cette victoire lui était sensible, puisque, à plus de 70 ans, il racontait encore en famille (hors de ma présence) ces succès enfantins sur son aîné...

Quant à l'aîné, il ne se souvient que très vaguement de ces compétitions qui au fond ne l'avaient jamais passionné.

Je préférais, et de loin, aller "bouquiner" dans les arbres, parce que là, au moins, on me fichait la paix !

premières lectures

Car j'ai toujours aimé la lecture et plus encore les livres. Je me souviens avec quel plaisir je plongeais, dès que je sus lire, dans la lecture du "Saint-Nicolas". Il s'agissait là d'une revue hebdomadaire illustrée destinée aux enfants, mais j'ai bien l'impression que mes parents avaient fait relier l'une ou l'autre année de cette revue. C'était donc devenu un livre, dans lequel je retrouvais périodiquement deux histoires qui me passionnaient : l'une qui remontait au 16° siècle et dans laquelle il était question du Maréchal d'Ancre... (Concini), l'autre toute récente qui était la guerre du Transval, guerre dans laquelle j'avais pris nettement parti pour les Boers dont j'admirais les multiples cartouches, en ceinture et en bandoulière, qui constituaient l'uniforme de ces vaillants soldats-paysans.

J'ai essayé de retrouver ce St-Nicolas de 1905 ou 1906, mais en vain chez des bouquinistes parisiens. Le seul volume que j'ai pu avoir date de 1902. Il m'a déçu, car je n'y ai pas reconnu la facture un peu tardive où je commençais à lire.

la luge

Quand nous étions très jeunes, un autre jeu, plus commun, et qui n'était valable que l'hiver, consistait à descendre avec une petite luge la pente qui précédait la sortie de la cour. Nous ne songions pas aux difficultés que nous allions créer au pauvre "Chariot", notre cheval, qui devait remonter tous les jours cette pente que nous rendions glissante. Il est vrai que ce jeu marqua surtout notre enfance et que, dès l'instant où je revins du collège et où nous eûmes précisément un cheval, ce n'était pas souvent la petite pente qui nous intéressait pour faire de la luge, mais plutôt celles des collines entourant Fraize.

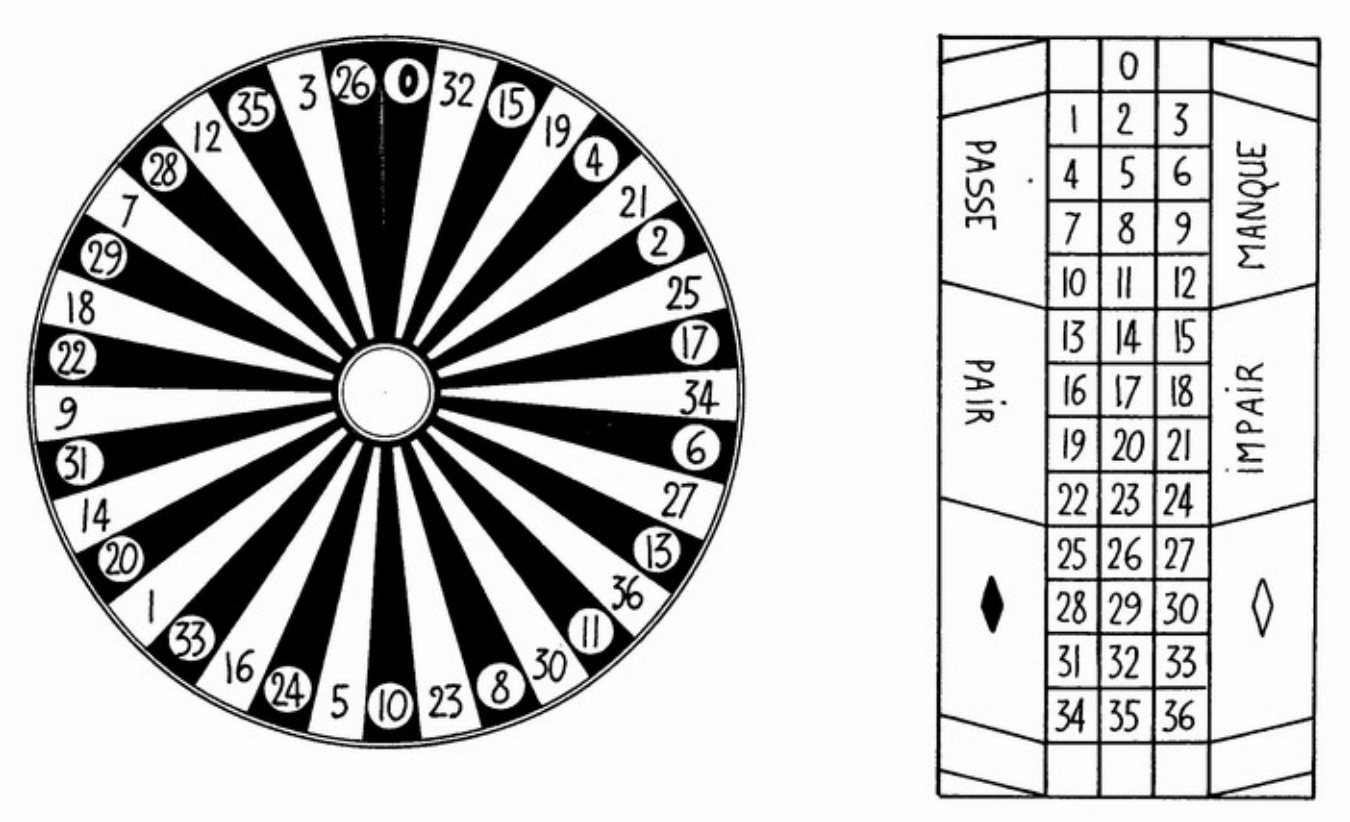
la malle de jeux de société

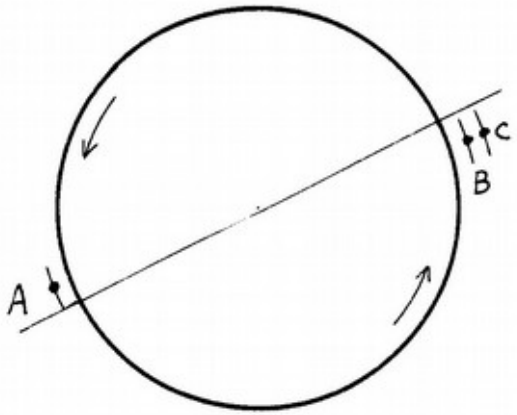
Quand le temps était mauvais – ce qui n'était pas rare même en été dans le climat vosgien – nous avions la ressource des jeux dits "de société". Outre la lanterne magique dont j'ai déjà parlé, nous possédions une immense malle – que nous avait offert un généreux donateur (ne serait-ce pas Madame Géliot ? O mémoire infidèle des bienfaits que l'on a reçus !).

Dans cette malle se trouvaient rangés une infinité de jeux magnifiques (nain jaune, jeu de l'oie, domino, loto, jacquet, voire échec, etc...) Cette malle se trouvait en bas de l'escalier du grenier et nous venions y puiser l'un après l'autre, le jeu préféré du moment.

Qu'est devenue cette malle ? Est-ce que ma mère ne l'aurait pas donnée aux enfants de nos cousins plus jeunes que nous ? J'en rêve tout éveillé à ces jeux, encore aujourd'hui, et combien les retrouver, tels qu'ils étaient ! Ma chère Anny va essayer d'évoquer celui que je préférais parmi de cette malle magique : la roulette !

*





le jeu de la bicyclette

MES PARENTS ET NOUS

Je ne puis pas quitter le récit de mon enfance (première décade de ma vie), sans évoquer brièvement et compléter un peu mes rapports avec mes proches.

mes parents

Et tout d'abord mes parents. Je les aimais profondément, et une de mes pensées d'enfant les plus fréquentes était de ne pouvoir supporter l'image de leur disparition, et cela du reste encore bien longtemps après. Je crois que ce sentiment est habituel chez presque tous les enfants normaux.

le paquet de verges

S'il me fallait dire lequel des deux je préférais, alors, je serais fort embarrassé. Dans le tout premier âge ce devait être ma mère. On le répète partout et cela doit être vrai, mais je n'en ai aucun souvenir bien entendu. Plus tard il me semble que la relative sévérité de ma mère me la faisait plus redouter que le contact de mon père. Et cependant c'est lui qui, de temps à autre, me corrigeait et notamment au moyen d'un petit paquet de verges, mais il le faisait le plus souvent sur les instigations de ma mère. D'autre part, ce n'était pas grave et cela se limitait aux mollets. Je ne sais plus du reste jusqu'à quel âge les verges ont été utilisées mais je ne crois pas qu'elles aient subsisté après ma 7° ou 8° année, et mes frères ont dû bénéficier bien avant moi de leur disparition.

la canne de mon père

Je dois dire cependant que plus tard, lorsque les rhumatismes de mon père (il en avait déjà souffert à l'âge de treize ans) l'ont obligé à se servir d'une canne, même dans l'appartement, cette canne ne le quittait plus même à table où elle prenait souvent appui sur la fameuse "suspension". Cette canne était une menace symbolique, car je ne me souviens pas qu'il s'en soit jamais servi sur l'un ou l'autre d'entre nous.

ses chants

Mon père au fond était très bon et ne comprenait pas la méchanceté ("Qui jett' un' pierr' souvent la r'çoit"). Il était du reste d'un naturel très gai et ceci malgré ses souffrances. Il chantait, le matin surtout, des chansons qui reviennent encore souvent dans ma pauvre mémoire ("les chaussettes du facteur rural" et "Durandal qui a conquis l'Espagne"...)

Or un homme qui chante à jeun, ne peut pas être un homme dur, et je garde de mon père, que j'ai perdu alors que je n'avais que 26 ans, le souvenir d'un homme extrêmement bon, doux, gai, aimant, et étant aimé des siens et des autres.

DOCTEUR R. HARTEMANN
ANCIEN INTERNE DE* HOPITAUX
FRAIZE

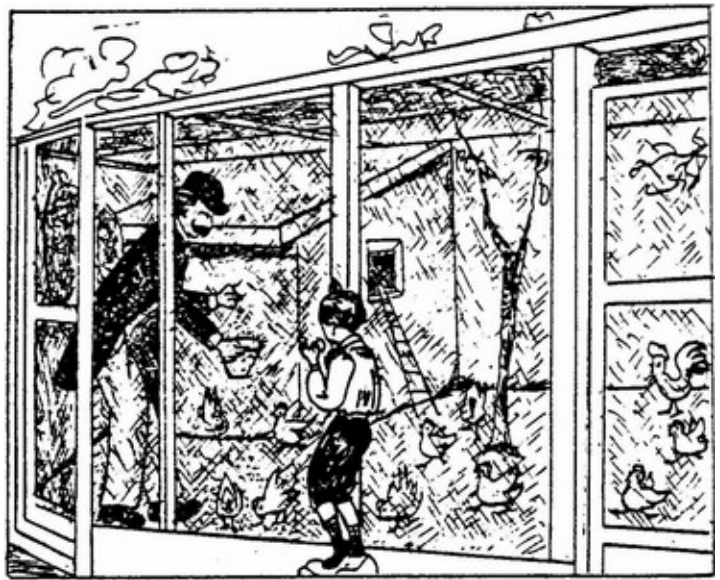
le meilleur

Il eut une vie très dure, que son courage tranquille lui permit de surmonter. Jamais il ne se plaignait, ni de ses maux ni de ses fatigues. Quand il rentrait le soir de ses courses qu'il faisait toujours l'après-midi et qui souvent ne le ramenaient à la maison qu'aux alentours de huit heures, il était, malgré la fatigue, toujours de bonne humeur et criait en franchissant la porte de la salle à manger : "Quel est le meilleur de ces enfants ?" – et tout de suite G2 se précipitait vers lui en hurlant de sa petite voix : "Moa-â-â!" Les deux aînés lui laissaient ce privilège, se sentant déjà trop grands pour lui faire concurrence.

le baromètre

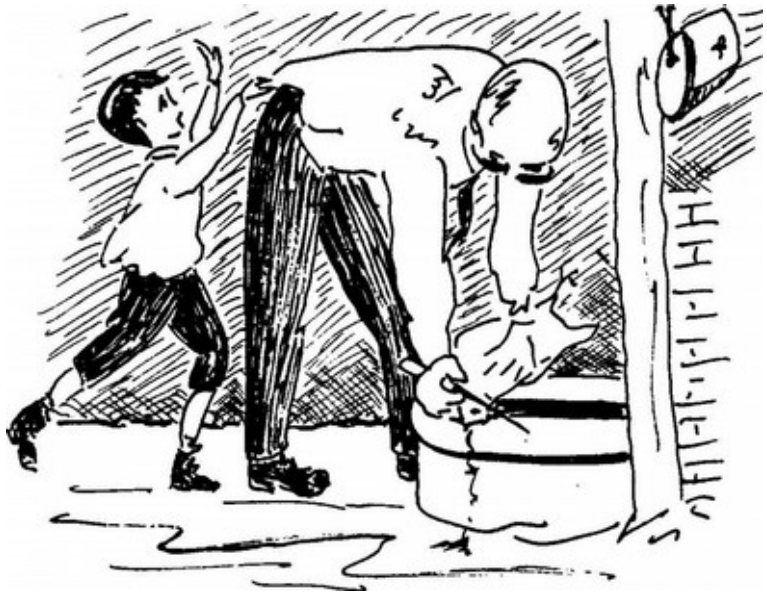
Puis mon père se dirigeait vers le petit bureau de ma mère, au-dessus duquel était accroché le baromètre qu'il frappait d'un petit coup sec. C'était à l'époque le seul moyen d'avoir une prévision sur le temps du lendemain, ce qui était si important pour lui...

Sans doute le baromètre se trompait-il parfois, mais pas plus souvent qu'aujourd'hui les météorologistes de la radio !



la décapitation des poulets

Toute mon enfance s'est passée dans l'admiration de mon père et dans l'approbation muette de tous ses conseils et de toutes ses actions. Une seule chose, une seule, me choquait dans son comportement : c'est lorsqu'il exécutait un des



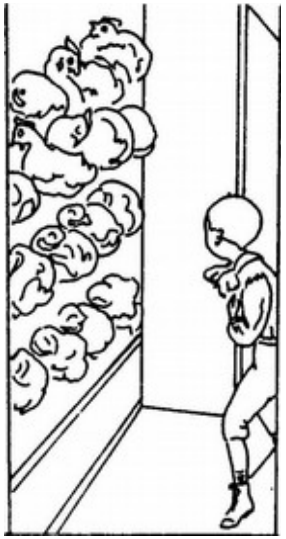
poulets de notre basse-cour. Il procédait par décapitation et cela me révoltait, et je n'hésitai pas, vers ma 7° année, lorsque je le surprenais dans cette besogne, à sauter sur lui pour défendre le poulet. Tout petit je trépignais et pleurais, plus tard j'étais triste et lui "faisais la tête". Une fois ou deux, mon père, sans doute impressionné par mes réactions, lâcha l'animal en cours de décapitation, lequel – O horreur! se sauvait dans la cour... Et pourtant mon père se tenait à l'écart pour faire cette besogne, comme un chirurgien, qu'il était un peu, travaille dans une salle d'opération interdite : c'était dans un coin de la cour, au-dessus d'un petit cuveau de pierre qui se trouvait au pied de la fontaine habituellement aux mains d'Adèle (la femme de ménage) et de Marie (la femme de lessive). Il mettait alors le cou du pauvre animal sur le bord du cuveau de pierre pour l'exécuter. J'en garde un souvenir qui m'épouvante encore...

la nourriture aux poules

J'étais d'autant plus indigné que ces victimes, nous les connaissions. C'est mon père du reste qui avait fait installer la volière et le poulailler sur un des côtés de la grande cour et avait même, pendant un certain temps, porté lui-même, en jaquette et chapeau melon, la nourriture de ses futures victimes, nourriture qu'il prépara longtemps lui-même.

Ce qui m'étonne, c'est que de telles réactions de ma part ne l'ait pas détourné de l'idée de faire de moi, plus tard, un médecin. J'en reparlerai plus loin au cours de la période d'adolescence, à propos du fait qu'il m'appelait de temps en temps dans son cabinet sous le prétexte de l'aider dans une de ses interventions du matin, mais je pense qu'en réalité il essayait de m'aguerrir.

Pour en revenir aux volatiles, si mon père les nourrissait si bien pour les finir si mal, c'était pour procurer à sa chère épouse, si bonne cuisinière comme tant d'Alsaciennes (elle avait fait un stage dans un hôtel de Suisse pendant ses fiançailles) un plat savoureux que toute la famille – même moi – dégustait une fois le drame oublié.



sur les perchoirs

Entre temps je me contentais d'aller voir les bêtes le soir quand elles étaient toutes blotties les unes contre les autres sur leurs 4 ou 5 rangées de perchoirs et j'étais heureux de les voir silencieuses ne courant plus ici et là, et je trouvais cela très doux surtout. Je les aimais bien, leur donnant quelquefois des vers de terre prélevés sur la provision destinée à la pêche aux "bawards". Je n'aurais pas fait de mal à une mouche ni à un hanneton, à plus forte raison à des bêtes que j'aimais et qui nous connaissaient.

le culte du père

Mais, à part cette histoire d'exécution capitale, j'aimais tout autant mon père que ma mère et surtout je voulais les aimer également. Il me semble toutefois qu'avec le temps mon affection pour mon père croissait davantage en sentant combien il se sacrifiait pour notre éducation. Ce fut évidemment surtout plus net quand je passai de l'adolescence à l'âge d'homme. Mon père mourut relativement jeune. Ma mère vécut beaucoup plus longtemps. Cette impression qu'il s'était sacrifié devait augmenter mon culte pour lui.

la pudeur de ma mère

Ma mère était très prude et nous enseignait, avant tout, la pudeur. C'est ainsi que, lorsque nous allions nous coucher dans nos trois petits lits parallèles, elle nous mettait dans l'obligation de sortir nos mains hors du lit et de les tenir posées sur le drap. Je crois que cette position ne devait pas durer bien longtemps et que le sommeil venant nous surprendre nous rentrait les doigts sous la couverture, bien au chaud dans ce dortoir sans feu, et engloutissait nos corps dans des positions très relâchées, les jambes dans un sac de flanelle... Mais nous étions marqués. Quoi d'étonnant à l'anecdote que voici !

le petit Tonkinois

À l'occasion d'une fête de la "Sainte-Enfance", consacrée aux Missions d'Extrême-Orient, G2 – qui pouvait avoir à l'époque 4 ou 5 ans – fut déguisé en petit Tonkinois, (d'après G2, il s'agissait de Gl... ce qui ne change rien à mon émotion).

Je ne me souviens pas du tout du déroulement de cette fête, mais je sais que je fus traumatisé à l'idée que mon petit frère avait dû se rendre à l'asile (sorte d'école maternelle à proximité des Aulnes) et que là, on l'avait dépouillé de tout vêtement et revêtu d'une tunique et d'un pantalon d'emprunt. Sur sa tête, le large cône des tonkinois achevait son déguisement et il était, ainsi habillé, un charmant petit frère. Mais je ne pouvais oublier que là-dessous, il était nu... Le drame, pour son aîné, si pudiquement élevé, était surtout le scandale des deux déshabillages en public.

les baisers de ma mère

Pour en revenir à ma mère, c'était une excellente femme, mais elle n'avait pas de véritable tendresse. Elle nous aimait certes, mais elle était sévère.

Jamais elle ne nous embrassait sans ajouter un signe de croix sur le front, sans aucun doute pour nous protéger, mais cela ne me "confortait" pas particulièrement (pour employer un verbe d'aujourd'hui), et. Surtout – mais bien plus tard, lorsque mon père était devenu presque impotent – elle recevait trop de lettres de ses connaissances (qu'elle me montrait) qui pensaient la consoler en lui disant que sa croix aurait une fin. Pour moi, celui qui portait sa croix, c'était mon père. Et ce sentiment a laissé dans mon conscient comme dans mon subconscient une trace ineffaçable.

l'empereur romain

L'Oncle Georges était le puîné de ma mère. À-t-il subi sa tutelle pendant qu'il était enfant?

Dans tous les cas, je l'ai entendu dire un jour, à propos de l'autorité que ma mère avait dans notre famille (les René-Hartemann) " Oh ! ta mère, ne le sais-tu pas ? c'est un empereur romain !..."

la bougie bénite

Et cependant, "l'empereur romain" était parfois soumis :

mère avait une véritable terreur des orages. Aux prières qu'elle ne manquait pas de faire, s'ajoutait régulièrement et dès que l'orage menaçait, l'allumage de la bougie bénite.

Celle-ci formait une sorte de tortillon d'une fine bougie de plusieurs mètres, lovée comme un serpent, et dont l'extrémité supérieure se dressait toujours, grâce au déroulement qu'assurait ma mère, au fur et à mesure des besoins, de la fréquence et de la longueur des orages.

la sensibilité de ma mère

À vrai dire, ma mère était extrêmement sensible et si elle savait commander à ses enfants et diriger toute sa maisonnée, elle se laissait impressionner par la virile "Tante-Jeanne-de-l'Oncle-Paul ".

Je me souviens à ce sujet d'un déjeuner auquel j'assistais à Saulxures, chez l'Oncle- Léon (médecin aussi et le plus jeune frère de mon père) et sa femme, la Tante-Anne-Marie. Les "Paul" y étaient également invités, et pendant une grande partie du déjeuner, la "Tante-Jeanne-de-l'Oncle-Paul" ne fit que brocarder non seulement ma mère, mais également mon père. Celui-ci, qui ne manquait pas d'esprit de répartie, eut l'occasion de lui répondre à plusieurs reprises. Je me souviens notamment du récit qu'il nous fit d'une affaire médicale qu'il avait observée peu de temps auparavant : un homme étant tombé d'un toit élevé, avait vu sa chute amortie par un fil (téléphonique ?) et il n'eut en arrivant au sol que des blessures légères. La Tante-Jeanne a pouffé. Alors mon père de dire : "Certainement que si tu avais fait cette chute, tu serais, grâce à ton gros c.. remontée sur le toit"(car elle était très forte). Beaucoup rirent et je fus très fier de mon père. Mais ma mère, qui ne savait pas se défendre, continua à être triste et même pleura une bonne partie de l'après-midi. Je la vois encore inconsolable dans les bras de sa jeune belle-sœur, la belle Anne-Marie.

Avait-on, ce jour-là parlé du "Saint des Vosges" ? À la suite d'un compliment fait par une bonne sœur de l'hôpital de Fraize qui avait dit à quelqu'un que le Docteur René Hartemann était un véritable saint, une partie de la famille l'avait surnommé "le saint des Vosges", ce qui affectait beaucoup ma mère parce qu'elle y voyait une ironie, et peut-être parce qu'elle craignait que cela ne rende mon père moins pratiquant.

Le petit déjeuner

Par ailleurs, ce que je puis affirmer, c'est l'amour réciproque de mes deux parents. En ce qui concerne mon père, il suffit que je pense, pour m'en ressouvenir à la désignation qu'il donnait si souvent à ma mère dans son euphorie matinale. Lui qui, malgré son nom et sa naissance en Alsace (mais dans la partie de l'Alsace qui resta française en 70 – Territoire de Belfort), ne put jamais

prononcer l'allemand correctement, appelait si doucement son Alsacienne d'épouse: "Mariekele" (*), charmant diminutif que nous entendions tous les matins au moment du petit déjeuner, dans le cabinet de toilette chauffé, au point que nous avions donné à notre mère le surnom de "Mariekele-café-au-lait".

Quand mon père venait à s'inquiéter du peu de sucre qui restait à l'étage du petit déjeuner, ma mère répondait : "Rassure-toi, nous aurons 'du-Sermaize-d-ici-peu ' ". Mot historique de notre enfance...

la pesée de ma mère

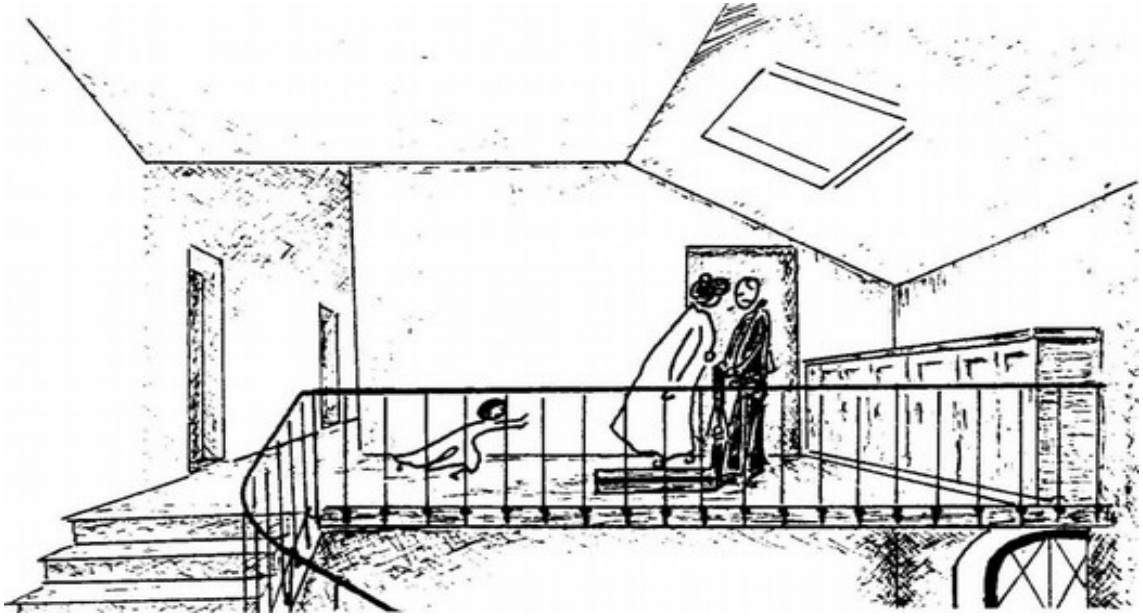
C'est sur ce premier étage, cet étage du petit déjeuner, mais aussi de la chambre de mes parents, de notre dortoir et des chambres d'amis (ou "à donner") que se pratiquait, tous les huit jours je crois, la pesée de notre maman habillée d'une longue chemise de nuit. Elle était de bonne taille moyenne, bien en chair certes, mais avait une peur panique de grossir, et cette affaire de la pesée donnait lieu très souvent à de véritables petits drames que nous pouvions entendre depuis notre chambre, et auxquels nous assistâmes une fois ou l'autre. Lorsque la balance marquait une augmentation nette, il arrivait à mon père de tricher un peu sur le calcul final des poids – mais il lui arrivait aussi de ne plus se souvenir exactement du poids qu'il avait annoncé, d'où, à la pesée suivante, des désespoirs retentissants de maman qui, du haut de la bascule, pouvait surveiller la disposition et la valeur des poids facilement additionnés. Pauvre chère Maman et courageux Papa... Il se fit aider, par la suite, paraît-il, par le plus curieux d'entre nous, G2 !

le placard du palier

Cette pesée se faisait sur le palier précédant les chambres. Sur le fond du palier se trouvaient des placards bas dans les profondeurs desquels s'entassaient les victuailles de conserve et notamment "le-Sermaize-d-ici-peu".

Le plus gros des provisions était expédié par "Félix-Potin". Nous ne nous procurions à Fraize que les denrées périssables.

Nous avions plus confiance dans ce qui nous venait de Paris ! Et je ne crois pas que nous arrêtions souvent la petite voiture poussée à bras du "Caïfa".



* Prononcer les 2° et 3° e bien distinctement, le 1° prolongeant l'accent tonique du i.

les automobiles

D'automobiles, pour ainsi dire point, à part celle du fils Gilotin (de la Maison Géliot) qui faisait une poussière diabolique... et celle de Madame Bluche dont je parlerai dans un instant.

Mais des chevaux et du crottin qui traçaient les rues ! Deux images de chevaux ont marqué mon enfance : celle d'un cheval qui tirait une langue énorme et toujours trop bien pendue – celle d'un autre vieux cheval qui semblait en demi-érection permanente.

indiscrétion

Enfin je voudrais, avant de passer aux souvenirs de collège, rapporter un épisode où l'ensemble de là petite famille René-Hartemann était intéressée et qui, tout en étant sans conséquence grave, n'est pas à l'honneur des trois frères... Je ne saurais dater exactement cette affaire. Était-ce avant mon départ au collège ? Était-ce un peu plus tard au cours des vacances ? En tout cas nous étions tous les trois rassemblés dans la cour, sous l'une des fenêtres du bureau paternel, à nous demander ce que faisaient père et mère, enfermés dans ce bureau.

Notre curiosité imbécile était telle que l'un de nous trois (Georges-le-sportif, bien entendu) proposa d'aller repérer ce qui s'y passait. Il monta alors sur le toit d'un petit appentis attenant à la maison d'où il pouvait saisir la scène par la fenêtre ainsi accessible : il vit mon père et ma mère en conversation et c'est tout ! Sans doute mes parents aperçurent-ils la figure de G1 dans l'encadrement de la fenêtre. Toujours est-il que nous eûmes peu après, sans remontrances, mais non sans une certaine tristesse, l'explication de cet "à parte" de nos parents : mon père avait un dentier – ce que nous ignorions – et ce dentier s'était brisé...

Notre punition fut le remords de notre stupide et indiscrète curiosité.

*

GRAND'MAMAN HARTEMANN

En coïncidence avec mon départ au Collège, va se situer l'arrivée à Fraize de ma grand'maman Hartemann qui vécut de ce moment, longtemps chez nous.

Elle était douce, bonne. L'un ou l'autre d'entre nous se trouvait toujours sur son fauteuil, en grande décontraction, une jambe passée par-dessus un bras du fauteuil.

Grand'maman n'élevait jamais de protestation pour l'usurpation de son siège réservé. Par contre, elle ne pouvait dissimuler que nos cuisses écartées (mais elle ne prononçait évidemment jamais ces mots-là) la choquaient. Sa pruderie s'offusquait facilement et notamment lorsque je tapotais sur le piano des petits airs à la mode – sans les chanter pourtant – (Frou-Frou, La Tonkinoise, etc.) Elle me disait alors, un peu sévèrement :"Ne joue pas ça !"

Mon père la vouvoyait. Nous aussi, mais assez tard, après que notre mère, un beau jour de ma dixième année, par là, nous réunit tous les trois et décida : "à partir de maintenant, il faudra que vous disiez "vous" à vos grands'mères, à vos oncles, à vos tantes". Le plus jeune n'avait que six ans... Moi j'avais déjà une longue habitude du tutoyement. Mais comme j'étais très poli je m'en accommodai.

"après vous s'il en reste"

Au souvenir de grand'maman Hartemann s'attache une phrase fameuse et dont l'usage s'est perpétué chez une arrière-belle-petite-fille qui n'a bien entendu jamais connu la toute menue grand'maman...

Alors qu'à table, mon père offrait le plat d'abord à sa mère, elle se récriait :"sers-toi donc René" Et mon père, en finaudant, de répondre: "après vous s'il en reste"...

La belle d'aujourd'hui, avec sérieux, reprenant à son compte le trait familial passé déjà de bouche à oreille à travers trois générations, en abreuvait les invitées de ses ronds de dames en leur présentant aimablement l'assiette de petits fours, à leur grand ébahissement, ce qui la surprenait, car la phrase sacrée du grand-père à l'arrière grand'maman, elle l'avait digérée sans contrôle, religieusement. Je l'ai éclairée tout récemment et c'est là qu'elle m'a avoué sa candide erreur.

LES AMIES DE MA MERE

Madame Blüche

Parmi les amies de ma mère se trouvait une personne qui certainement mérite une mention. C'était la femme d'un industriel de la Vallée d'Habeaurupt, près de Fraize : Madame Bluche.

Madame Bluche était une grande dame à tous points de vue. Je la vois et l'entends encore raconter à ma mère un voyage en automobile qu'elle venait de faire. Je suppose que ce n'était pas l'été avant mon départ au Collège, car le fait que ma mère n'ait pas reçu au salon – et surtout qu'elle nous ait tolérés près d'elle – suppose qu'il ne s'agissait pas des grandes vacances d'été et que nous étions tous dans la salle à manger, seule chauffée.

C'est avec ostentation qu'elle répétait qu'ils avaient, dans leur voyage, "crevé" trois fois. Nous écoutions, ébahis et ravis, ce mot audacieux dont elle se délectait, ce mot effronté et défendu que nous n'aurions jamais osé prononcer, sinon pour parler d'une bête. Ce mot nous séduisait, employé dans le tout nouveau sens qu'il avait pris avec l'automobile. Je devais plus tard me rendre compte que les mots hardis et parfois grossiers sortaient plus volontiers de la bouche des gens huppés que de celle de gens simples et polis.

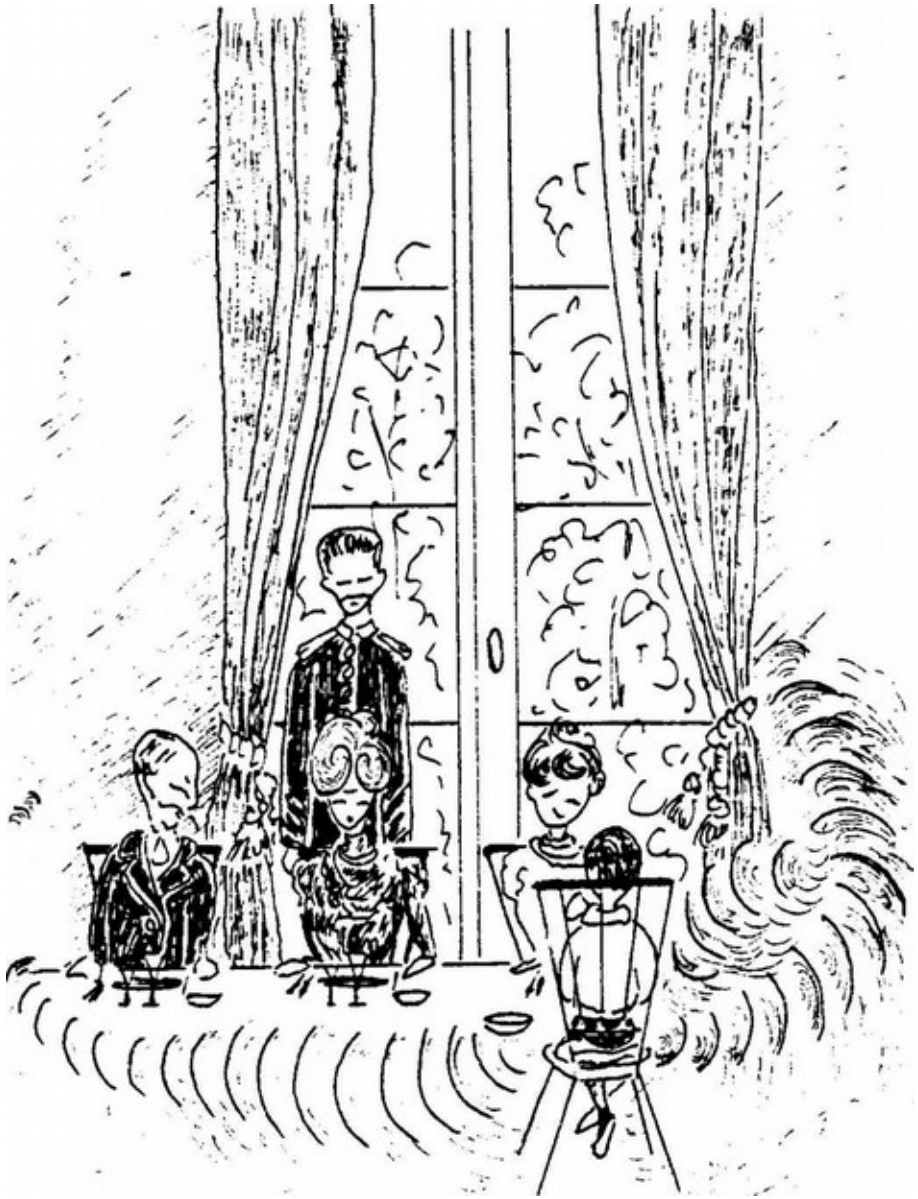
C'est le même jour du reste que la pittoresque Madame Bluche, parlant d'une amie commune, s'est écriée d'une voix aiguë : "Oh ! elle aimait tant Frâââi-ze. C'étâait une jouâââ pour elle ! ", autre phrase qui fut reprise par"Georges-le-Collectionneur-de-mots" que seul le clan pouvait goûter pleinement.

les Géliot

J'ai dit plus haut que mon père était médecin de la Maison Géliot (importante entreprise de filatures et tissages) mais surtout, ma mère était une amie de Madame Géliot. Celle-ci était plus âgée d'une bonne génération.

Elle élevait deux de ses petits-enfants dont les parents étaient morts. Ces deux enfants – Ninette l'aînée, et Loulou le cadet – furent pour moi des amis d'enfance, mais à une époque plus avancée que celle concernant l'épisode de précoce timidité que je voudrais tout d'abord rapporter.

Mes parents avaient été invités avec moi à déjeuner chez Madame Géliot qui habitait un château moderne sur le territoire de Plainfaing. La table était assez vaste. Je ne me souviens plus qui se trouvait à cette table, en dehors de Madame Géliot, de mes parents et de moi-même. Mes frères n'apparaissent pas dans mon souvenir et je pense qu'ils étaient trop petits pour être là. Loulou et Ninette non plus n'étaient pas là. Sans doute parce qu'ils avaient encore à l'époque leurs parents.



De fait, je ne me souviens pas des convives se trouvant à cette table qui me parut immense. À part Madame Géliot, je ne vois avec netteté que mon père qui causait beaucoup, et "la chère amie", ma maman.

Mais par contre, ce dont je me souviens bien, c'est du grand nombre de domestiques dont certains (les hommes) m'impressionnaient fort, moi qui étais habitué à l'unique "bonne". Il y avait surtout un personnage solennel, vêtu d'un uniforme, qui se tenait toujours raide derrière la maîtresse de maison, guettant ses moindres désirs. Il faisait dos aux fenêtres qui ouvraient sur le parc, parc que je voyais de ma place.

Je voyais aussi, à gauche de mon assiette, un bol plein d'un liquide clair dont je me demandais bien quel pouvait être l'usage. Je me suis retenu à plusieurs reprises, grâce à ma timidité, de porter mes lèvres à ce bol. Je compris tout lorsque je vis quelqu'un – peut-être Madame Géliot sentant mon embarras – y tremper ses doigts. J'avais fait connaissance avec le "rince-doigts", et appris que la timidité, si elle est parfois ridicule, est aussi, dans d'autres circonstances, une bonne conseillère qui vous empêche précisément de tomber dans le ridicule.

Loulou

Plus tard, je devais me familiariser avec la maison de Madame Géliot, surtout quand j'y fis la connaissance de Louis Géliot (Loulou) et de Nicole (Ninette), devenus orphelins. Ninette m'intimidait, elle avait du reste un ou deux ans de plus que moi, ce qui est beaucoup à cet âge. Loulou au contraire avait un an de moins que moi et c'était un véritable boute-en-train. La grand' mère était aidée dans l'éducation de ses deux petits-enfants par un précepteur (l'Abbé Pfaf). C'était un prêtre très distingué, grand, bel homme, et qui avait sur les enfants une calme et incontestable autorité.

J'ai participé à plusieurs excursions où il nous emmenait tous – mes frères devaient être du nombre, mais je n'arrive pas à les voir à côté de cet abbé qui me marquait de la sympathie, en réponse à l'admiration que j'avais pour lui.

En tout cas, nous n'étions certainement pas avec lui le jour où Loulou m'entraîna dans la grande véranda qui servait de salle de billard. Il alla chercher dans un endroit dissimulé plusieurs numéros de l'"Illustration" (salon de peinture) dans lesquels se trouvait la reproduction de "nus" féminins dont il paraissait friand, et dont il me fit apprécier les charmes.

Quel bon camarade, dont j'ai toujours regretté d'avoir perdu le contact avec mon départ au Collège.

le sapin de Noël

Avant de le quitter, je voudrais encore rapporter un souvenir de la présence de Ninette et de Loulou, non plus à Plainfaing,mais chez nous , à Fraize. C'était à l'occasion de Noël.

À cette époque, les sapins de Noël n'étaient guère connus en France. Par contre, en Alsace, c'était une vieille coutume et ma mère, aidée de mon père, ne manquait jamais de préparer un petit arbre de Noël que nous découvrions dans les heures précédant la messe de minuit à laquelle je me rendais et plus tard mes frères, avec nos parents.

La grande réjouissance de cette cérémonie était d'entendre la voix vibrante et émouvante de M. Zenner, chantant à pleine gorge le "Minuit Chrétien". Quant au retour, il était marqué par l'absorption du vin chaud et sucré.

Revenons à Ninette et Loulou... Ma mère les invita une année à participer à notre arbre de Noël. L'arbre beaucoup plus grand que d'habitude, avait été dressé dans l'immense salon tout illuminé. Les cadeaux que mes petits amis trouvèrent au pied du sapin étaient incontestablement plus beaux que les nôtres. Je ne m'en offusquai pas mais ce qui me chiffonna nettement, ce furent les inscriptions en lettres dorées qui se trouvaient contre chaque paquet, les appréciations du "Petit Jésus" étaient manifestement dithyrambiques, notamment pour Loulou, tandis qu'elles étaient très mesurées pour nous. Quand nos invités furent partis, je fis part à ma mère de mon étonnement, mais elle me répondit que c'était sans doute mérité, ce à quoi je rétorquai que, après tout, je savais bien que c'était elle qui avait écrit ces belles lettres d'or. Ma mère se fâcha et à partir de ce jour-là, nous n'eûmes plus de sapin de Noël. Je pouvais avoir 8 ans ½.

l'image à ma mère

Je me rends compte aujourd'hui que mes parents avaient fait un effort pour reconnaître les bienfaits de cette famille pour nous. En effet, outre

les avantages matériels qu'ils consentaient à mon père, il y avait toutes les réceptions de Madame Géliot que ma mère n'osait certainement pas rendre par discrétion, et c'était à Noël une occasion de le faire. À ce sujet, je ferai à mon récit une petite confidence que m'a faite ma mère en me montrant un jour, lors d'un Nouvel An, une enveloppe de Madame Géliot contenant – avec ses vœux – ce qu'elle appelait "une image", et cette image, c'était un gros billet...

*

LES VOISINS... ET LES AUTRES

la Sœur Brigitte

Je voudrais encore dire un mot des quelques voisins qui nous entouraient au cours de mon enfance.

La voisine la plus immédiate était la Sœur Brigitte, dont j'ai déjà parlé. Elle n'était pas seule, mais avait toujours avec elle une autre Sœur beaucoup plus jeune qu'elle et qui changeait de temps à autre. On sait qu'il est toujours difficile de donner un âge aux "bonnes sœurs", et qu'il m'est impossible de le faire dans le cas de Sœur Brigitte. La cinquantaine peut-être ? du moins au début de notre connaissance. Elle occupait une partie d'une petite maison attenante à l'ancienne école avec laquelle elle communiquait intérieurement par une petite porte que nous avons toujours laissée accessible (sauf un petit loquet).

Imaginons Sœur Brigitte
sous son costume des
Sœurs de Ribeauviller

Avant d'atteindre le premier étage de notre maison, il y avait à un tournant de l'escalier un palier carré qui communiquait également avec la demeure de la Sœur Brigitte, par une petite porte qui donnait... sur son grenier !

Cette bonne Sœur fut pour beaucoup dans mon éducation religieuse – car dès que nous fûmes dans notre maison de droite, c'est à dire dès que l'école religieuse fut fermée aux élèves, mais ouverte à la famille Hartemann, d'excellents rapports s'établirent avec la sœur qui semblait n'avoir plus rien à faire que son ménage. Du moins je n'ai jamais su à quoi elle pouvait s'occuper en dehors de son jardin "couvé" et de son logis. Ce dont je me souviens, c'est qu'elle me prenait souvent dans sa salle à manger et faisait défiler devant moi de grands cartons sur lesquels se trouvaient des images représentant, en couleurs vives, des scènes de l'Histoire Sainte (Ancien et Nouveau Testament). J'aimais beaucoup ces défilés d'images et c'est avec une grande attention et un réel plaisir que j'écoutais les commentaires de la sœur. Il m'est même arrivé, dans mon âge mur, de rêver de ces images si hautes en couleurs !

Lorsque je partis de Fraize pour le Collège, elle était toujours là. Je ne sais quand elle quitta la maisonnette. La seule chose certaine, c'est que, lorsque le presbytère fut incendié en 1915 par une bombe, la cure se transporta dans la petite maison. La Sœur Brigitte avait-elle déjà quitté les lieux lorsque la cure vint s'installer là, ou bien partit-elle pour laisser la place aux prêtres ? J'étais à ce moment-là au Collège et je n'ai jamais plus revu la Sœur Brigitte

Nota : C'était la guerre. Est-elle allée aider à l'Hôpital de Fraize où – paraît-il – elle aurait terminé ses jours.

la Maison Wald

De nos voisins d'en-face, les Didierjean, du cocher Grosdidier, j'ai déjà parlé. À côté de la maison Didierjean, sur sa gauche en regardant depuis notre maison, se trouvait "la maison Wald" très belle, dans un parc magnifique, et grande bâtisse occupée par Madame Wald, laquelle avait une fille assez jolie, fille qui devait cependant se prolonger en tant que telle et qui avait facilement cinq ou six ans de plus que moi. Je ne crois pas lui avoir jamais adressé la parole, sinon il y a quelques années, lorsque je recherchais une résidence secondaire à Fraize et que je lui proposai de lui acheter sa maison qui commençait à se dégrader, avec l'assurance de lui garder la portion qu'elle occupait, le reste ayant été livré par elle à des locataires qu'elle m'a dit de suite ne pas oser renvoyer.

Dans la cour d'entrée de cette "maison Wald" se trouvait, bordant la rue et ne masquant cependant pas la maison, une petite bâtisse où s'était installé un coiffeur, mais qui antérieurement était occupée par un vieux monsieur à la barbe blanche que j'ai maintes fois rencontré au cours de mon enfance et qui répondait avec beaucoup de distinction au salut respectueux du jeune garçon que j'étais alors. Ce vieux monsieur, si raffiné, était le fils d'un officier de santé qui avait exercé la médecine à Fraize bien avant l'arrivée de mon père (Monsieur Masson... ce nom me revient de la nuit des temps !). Très vraisemblablement, c'est dans cette petite maison qu'il a exercé. À ce que j'ai su, le vieux monsieur que j'ai connu n'avait pas eu de profession, sinon celle de jouer le rôle de cocher auprès de son père le médecin.

Je suppose que, dans un lointain passé, cette petite maison située dans l'enclos de la maison Wald, avait dû être l'habitation de quelque concierge ou régisseur de ce qui devait ressembler à un petit château de style alsacien, au temps de sa splendeur.

Cette bâtisse, déjà si menacée il y a plus de quinze ans, et que j'avais espéré pouvoir sauver, est actuellement presque en ruines. La petite maison du bord de la route, dans la verdure, a disparu. Et quant au parc, un grand nombre de ses beaux arbres ont été abattus, ce qui complète la dévastation de ce coin enchanteur...

le père Durand et sa femme

Sur la droite de la maison Didierjean, accolée à la partie de cette maison correspondant à notre première habitation (celle de la rive gauche) se trouvait une autre maison plus basse, occupée par un tailleur, "le Père Durand". C'était un homme distingué et sourd, plutôt grand, et que l'on voyait rarement debout, mais presque toujours assis sur une grande table, en tailleur. Je n'eus guère affaire à lui pendant mon enfance, et ce n'est qu'au cours de mon adolescence que mes parents – sur mon insistance – consentirent à lui faire faire mon premier "complet sur mesures". Je me demande si ce n'est pas la seule fois que je l'ai vu debout lorsqu'il prit "mes mesures"et fit mon – ou plutôt mes – essayages, car il dût s'y reprendre à plusieurs fois. Je dois dire que je ne fus pas enchanté du résultat final !

La "mère Durand", sa femme, fut pour moi un personnage beaucoup plus familier, car, enfant de chœur, j'avais souvent l'occasion de la voir à l'église – jamais accompagnée de son mari – où elle occupait toujours la même place dans les premiers rangs, et près d'un pilier qui semblait être le sien. On ne pouvait pas manquer de remarquer sa présence en raison des reniflements et surtout raclements de gorge dont elle était coutumière, quel que fut du reste le temps et la saison. Quand nous avions l'incongruité à la maison de faire en petit ce que Madame Durand faisait en gros, ma mère ou mon père nous disait : "arrêter d'imiter la mère Durand" ! Je ne sais quand ces braves gens quittèrent Fraize. Mais Anny se demande si, ayant connu dans son enfance pendant six ou sept ans (comme locataire dans leur maison de Pont Saint Vincent) un veuf distingué – nommé lui aussi Durand, (Monsieur Durand), très sourd, travaillant sous la tutelle de son beau-fils, excellent tailleur, lui, dans leur atelier du fond de la rue où on les voyait, des heures entières assis "en tailleur" sur une haute table – si ce n'était pas mon "père Durand" de Fraize !

le toboggan

Pour terminer, je dirai un mot du bazar Bloch, qui était situé de l'autre côté de la rue, en face de chez Durand. Ce bazar contenait bien des jouets, en devanture et à l'intérieur du magasin, et je m'y arrêtais souvent. Les Bloch étaient par ailleurs fort gentils commerçants et j'y allais volontiers en commissions, oubliant en face d'eux mon habituelle timidité.

Je me souviens que j'eus un jour envie d'un jouet constitué par un petit bonhomme métallique qui descendait une espère de toboggan.

J'en avais parlé à mes parents qui essayaient de me faire passer cette fantaisie. Mais leur résistance ne fit qu'amplifier mon désir et je finis par les supplier de me laisser acheter ce petit jouet (hauteur du toboggan : 20cm, et du bonhomme : un pouce). Tout à coup ils cédèrent. J'en fus surpris et me précipitai aussitôt chez les Bloch pour acheter le jouet-coup-de-foudre. Dès que je l'eus en mains, mon amour commença à décliner et j'eus presque honte d'en faire la présentation à mes parents. Je ne me vois pas jouer avec.

les commerçants du quartier

Deux maisons plus loin se trouvait un bureau de tabac tenu par un homme d'un certain âge qui était "un vétéran de la guerre de 70". Ce titre m'impressionnait beaucoup, parce que, pour moi, si jeune, la guerre de 70 était si loin ! alors qu'en réalité mon père existait déjà à cette époque. Il fut même blessé de cette guerre, une voiture allemande – alors qu'il avait deux ans – lui ayant écrasé l'extrémité de son petit pied.

Quant au vieux soldat, nous allions l'un ou l'autre lui acheter des paquets de tabac (du Maryland) que maman, à l'aide d'un petit appareil, utilisait pour fabriquer les cigarettes de mon père. Parfois nous avions la faveur de faire marcher le petit tourniquet au moyen duquel on roulait la cigarette... Mon père avait très souvent la cigarette à la bouche – en dehors bien entendu de l'exercice de sa profession – mais cette cigarette était le plus souvent éteinte. Il n'en était du reste pas fâché car à l'époque déjà, il se rendait compte que l'abus du tabac n'était pas sans inconvénient : il avait de fréquentes migraines dont j'ai hérité.

Il fallait aller un peu plus loin pour retrouver encore des personnages qui sont pour toujours ancrés dans mon souvenir...

Je faisais rarement les commissions. Celles-ci étaient surtout assurées, soit par la bonne, soit par le plus jeune frère qui adorait ça.

Mais je ne peux pas oublier que j'allais chez l'épicier, Monsieur Henry, et à côté chez Knür le boulanger, puis tout près de la mairie, au second bazar, chez Madame Dubach, enfin au-delà de la mairie, chez Bonnechaux. C'était la commission la plus agréable car j'en rapportais, le dimanche, un gros pâté familial tout chaud et parfumé, des éclairs au chocolat et à la vanille, et des choux à la crème...

*

EVENEMENTS SERIEUX

Il s'agit de G1

le sale œil

J'avais bien cru le perdre, au cours de mon adolescence. Si je ne me trompe, c'était le soir après une de nos séances de "théâtre".

Nous étions partis tous les deux vers les Aulnes, sur nos bicyclettes et allions assez vite, lâchant du reste nos guidons, quand tout à coup Gl, apercevant un ami de la famille (Monsieur Loeffel) fut troublé, voulut saluer, et tomba lourdement sur le sol.

Il semblait sans connaissance. On le ramena des Aulnes assis sur une chaise. J'allai prévenir ma mère et je revins vers l'équipe qui transportait le pauvre Georges inanimé. On le coucha.

Le lendemain était un dimanche et nous avions la visite de nos deux oncles Léon et Jules et médecins tous deux, voisins des Hautes Vosges.

J'étais dans notre dortoir, à veiller les réactions de mon frère qui semblait dormir. Mes oncles se penchèrent sur lui et l'un d'eux (probablement l'Oncle-Jules) dit à voix basse à l'autre "Il a le sale œil".

Je fus effrayé. En réalité Gl avait été assommé en tombant, par la poignée de son guidon et tout finit par s'arranger. Mais l'accident fut certainement dû à ce lâchage de guidon que nous ne manquâmes pas de reprendre quelques mois plus tard, en dévalant la côte du "Plafond".

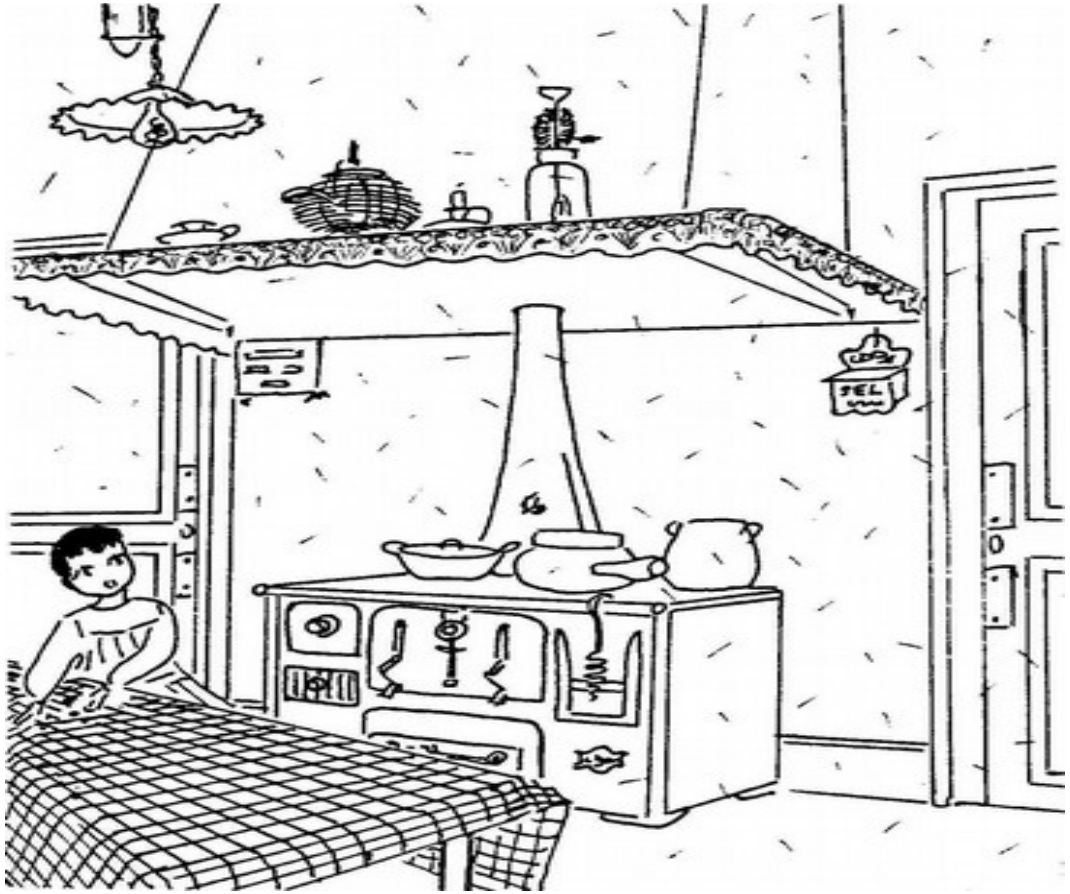
la foudre

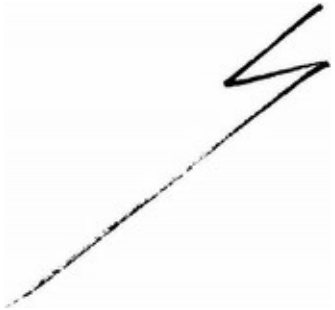
Voici maintenant un autre événement qui, sans doute était beaucoup plus grave, mais qui m'a beaucoup moins effrayé. À ce sujet je constate que s'il y a une parenté entre la peur et la timidité, ces sentiments ne sont pas identiquement pénibles. J'ai toujours plus souffert de ma timidité que de ma peur et, si j'osais, je dirais que j'ai toujours eu peur (à l'avance) de ma timidité que de la peur elle-même.

Je devais avoir six ou sept ans quand un jour, me trouvant seul, debout au milieu de la cuisine, par un temps d'orage, la foudre entra sans aucun bruit dans cette pièce, par la fente d'une des deux croisées pourtant fermées toutes deux, fit "comme un éclair" le tour de la pièce en rasant les murs, alluma (ou éclaira) un réchaud qui se trouvait sur son chemin, à ma gauche, puis s'en retourna en empruntant pour sortir le même chemin. Je ne lui ai pas vu de forme, c'était une lueur, et la seule clarté dont je sois véritablement sûr, c'est celle qui me sembla avoir allumé le réchaud à pétrole.

La preuve que je n'avais pas été l'objet d'une hallucination, c'est que l'on retrouva au jardin, sous la fenêtre par laquelle la foudre était entrée et ressortie, un espalier de poires qui était carbonisé. Le bois de la fenêtre aussi du reste. Fort heureusement pour moi, je me trouvais au milieu de la pièce, contre la table et quant à mes frères qui jouaient dans le vestibule voisin, et qui ne se sont doutés de rien, la chance a voulu qu'ils ne se soient pas, à ce moment-là, précipités dans la cuisine, ce qu'ils firent l'instant d'après...

Ma mère me dit que Dieu m'avait protégé.





PSYCHOPATHOLOGIE INFANTILE

le merle

J'ai parlé, à propos de ma timidité, de ma première visite chez Madame Géliot. Je puis donner un autre exemple de ce défaut qu'est tout de même la timidité. C'est là un souvenir qui, chez un enfant normal et sans complexe, eut été plutôt un souvenir heureux. Je devais être bien jeune, mais tout de même j'avais au moins six ans, car cela se passait dans la maison de droite (l'ancienne école).

Je me vois, dans un coin du grand salon, tout petit, au milieu d'un cercle de personnes qui devaient se tenir debout et qui m'écoutaient réciter un poème dont je ne me souviens plus ni du titre, ni du nom de l'auteur, mais qui comportait les vers suivants:

"Merle, merle, oiseau siffleur,
Ton œil noir est une perle,
Ton bec jaune est une fleur,
Merle, merle, oiseau siffleur ! "

J'eus ce jour-là un trac terrible que je dus, sous d'autres formes, connaître pendant toute ma vie de concours et même de professeur...

les "macros"

Qu'ajouterai-je encore sur mon comportement avant mon départ au Collège ? Peut-être un petit larcin bien innocent, mais qui montre mes scrupules ou plutôt, si j'ose dire, mes inquiétudes pré-philosophiques :

Notre jardin potager communiquait directement avec celui de la Sœur Brigitte.

J'ai toujours (comme mon père) adoré les fruits, et bien souvent je grappillais, dans nos 2 carreaux, des groseilles et surtout des groseilles à maquereaux (qui dans ma tête s'écrivait "macro") et des framboises. Une fois ou l'autre, je prélevai quelques grains chez la Sœur Brigitte. J'en eus quelque remords. Mais ce n'était pas grave. Ce qui l'était par contre, c'est que je me suis mis en tête que je ne m'appartenais plus puisque une partie de mon moi – tout au moins physique – était fabriqué par un aliment volé. Toujours est-il que je fus, pendant quelques semaines, tourmenté par cette idée, dont j'arrivai toutefois à me débarrasser. Mais mon inconscient n'en a-t-il pas gardé quelque relent ?...

J'ai eu bien d'autres singularités plus ou moins psychopathologiques dans ma vie, mais cela ne concerne plus l'époque de mon enfance ni de mon adolescence. N'empêche que cette histoire de groseilles à maquereaux était une suite logique de ma première confession, de mes doutes précoces et une anticipation sur mon solipsisme de l'Institution Saint-Joseph, et de bien d'autres conflits internes, jusqu'au mécanisme de mes insomnies de l'âge mûr qui ne prendront fin qu'avec moi-même.

le mangeur de sable

Rien d'étonnant à ce que, chez mes frères, j'ai pu observer, au cours de notre enfance ou adolescence, de petites anomalies et notamment chez G2 : son bégaiement, dont il a pu se corriger – et cette curieuse manie, vers l'âge de quatre ans, de manger du sable (en se cachant bien entendu, parce que nous, les frères aînés, étions chargés de le surveiller), et plus tard sa peur des places et des édifices élevés (chœurs d'églises dont j'ai déjà parlé, je crois).

la pelade du Toth

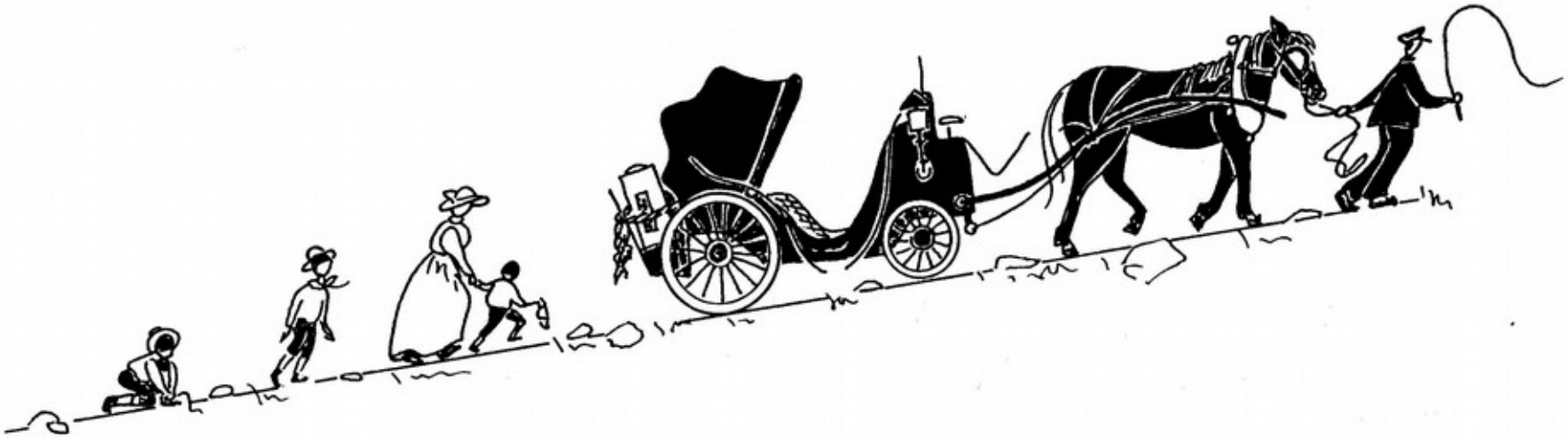
Quant à mon frère Gl, c'était apparemment le plus équilibré des trois frères. Il avait bien ses petites manies : les bottes de Saint-Étienne, par exemple, et un peu plus tard son attitude devant une petite plaque de pelade qu'il présentait sur la région occipitale, ce qui l'obligeait, pour la surveiller, à jouer constamment de "jeux de glaces", et motiva des consultations, notamment chez un Professeur d'Université Suisse (c'est l'Oncle-Georges qui l'avait envoyé chez ce psychiatre).

Tout cela était évidemment très bénin. Mais connaissons-nous tout ce qu'il en est du fond des autres, même de nos proches ? Mon frère a-t-il jamais su ce que je viens de confesser un peu plus haut ? Sans doute n 'a-t-il pas ignoré mes insomnies. Mais le reste ? Et quant à ces insomnies, connaissait-il leur véritable origine dont moi-même je ne suis pas absolument sûr et dont je ferai part un jour peut-être, tout au moins à titre d'hypothèse.

En tout cas, on peut dire que Gl fut le premier et sans doute le seul à faire le diagnostic de l'infarctus du myocarde qui l'a emporté. Je n'oublie pas qu'autour de lui, on le considérait comme un inquiet, un psychosomatique, de sorte que l'on accueillit facilement l'explication du stupide médecin de village où il s'était retiré.

*

départ en vacances pour Mulhouse



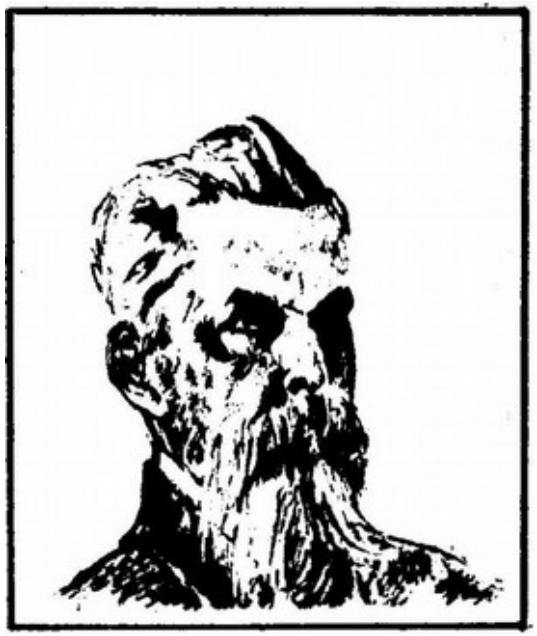
montée du col du Bonhomme

descente sur le versant alsacien

VACANCES À MULHOUSE

Je voudrais dire un mot maintenant du voyage que nous faisions chaque année, pendant nos vacances d'été, pour aller chez notre grand'mère maternelle – la grand'mère Muller – qui habitait Mulhouse. À l'avance on songeait à cette délicieuse et si belle "boutemouze" (cynorrhodon), confiture de velours, coulant doucement, d'un rouge de bonheur, que nous ne mangions que là-bas...

ma coqueluche et non grand-père

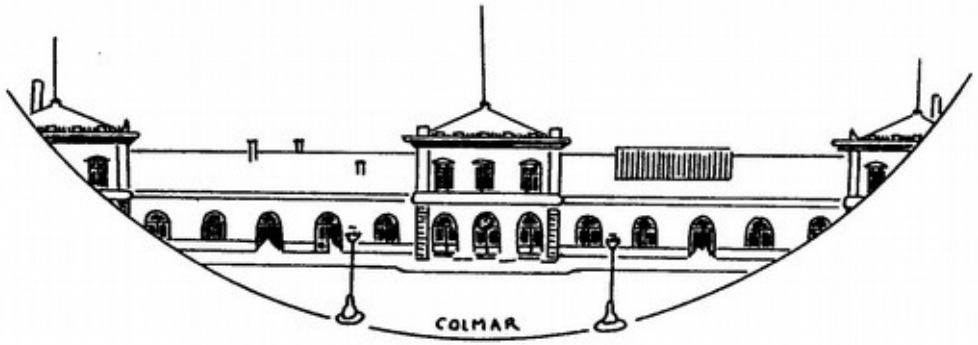


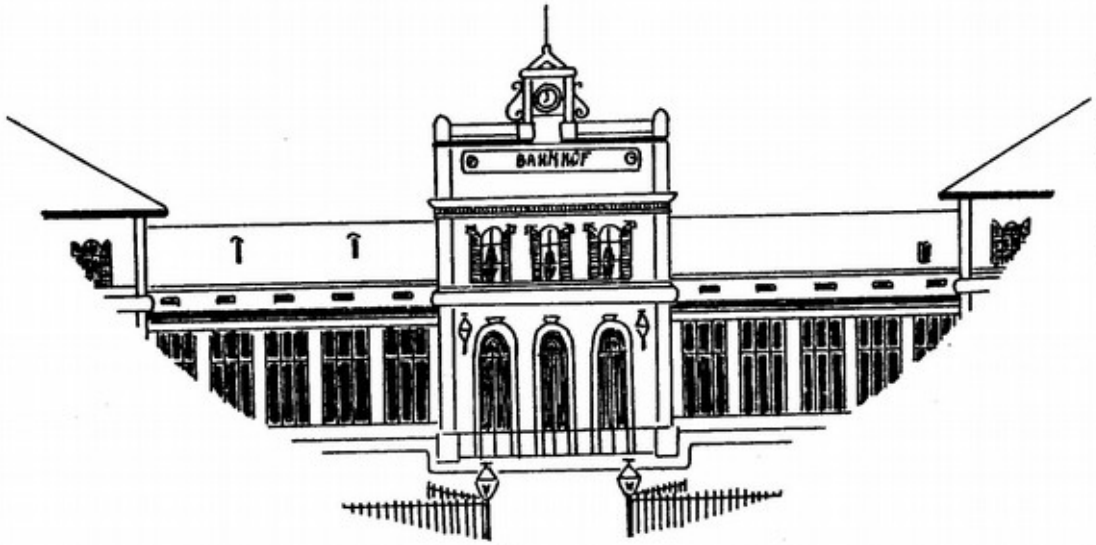
Je ne parlerai pas de mes vacances de petit enfant dont je n'ai gardé aucun souvenir. Je sais que c'est à Mulhouse que j'ai fait, à l'âge de trois ans, une coqueluche assez grave puisqu'elle fut accompagnée de convulsions. Mon état fut même assez sérieux pour que mon grand-père, le Dr Auguste Muller, fit auprès des autorités allemandes une démarche pressante pour que "papa-René" (qui comme je l'expliquerai plus tard était "interdit" en Allemagne) puisse venir à Mulhouse embrasser son fils en grand danger. Il lui fut accordé un séjour de... 24 heures ! Il me vit... je guéris... mais le grand-père devait mourir l'année suivante. Que je regrette de ne l'avoir pas réellement connu !

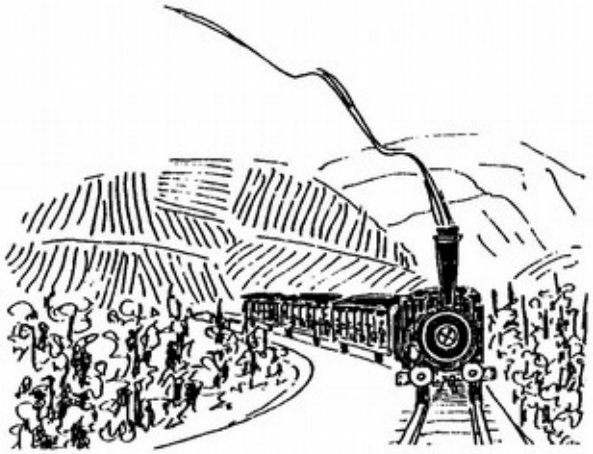
le voyage en Alsace

Ce voyage à Mulhouse, quand j'eus l"âge de raison", était pour moi un véritable ravissement. D'abord le plaisir de franchir le col du Bonhomme qui constituait pour nous la frontière entre la France et l'Allemagne. Ce franchissement ne se faisait pas sans quelque peine, car nous devions, avec le cocher – pour soulager le cheval – marcher à côté de la voiture, tout au moins dans les montées les plus raides. Mais quel plaisir que cette redescente vers le village du Bonhomme où se trouvait la douane. J'étais cependant un peu effrayé par le contact avec les agents de la douane allemande que je revois dans mon souvenir avec des "casques à pointe" ce qui certainement est une erreur. La voiture nous menait jusqu'à La Poutroye. Là, nous la quittions et prenions le petit train-tram empiétant sur la route, qui comprenait à chacune des extrémités du wagon une plate-forme où nous jouissions magnifiquement du paysage de la plaine d'Alsace avec ses beaux vignobles.

À Colmar, nous quittions le rassurant petit train champêtre pour entrer véritablement en Allemagne dans la gare. Nous étions en plein été et j'avais le frisson, mais je redevenais calme et joyeux quand nous arrivions dans cette jolie ville de Mulhouse, aux rues macadamisées, la seule grande ville que j'ai connue au cours de mon enfance et même de la première partie de mon adolescence.







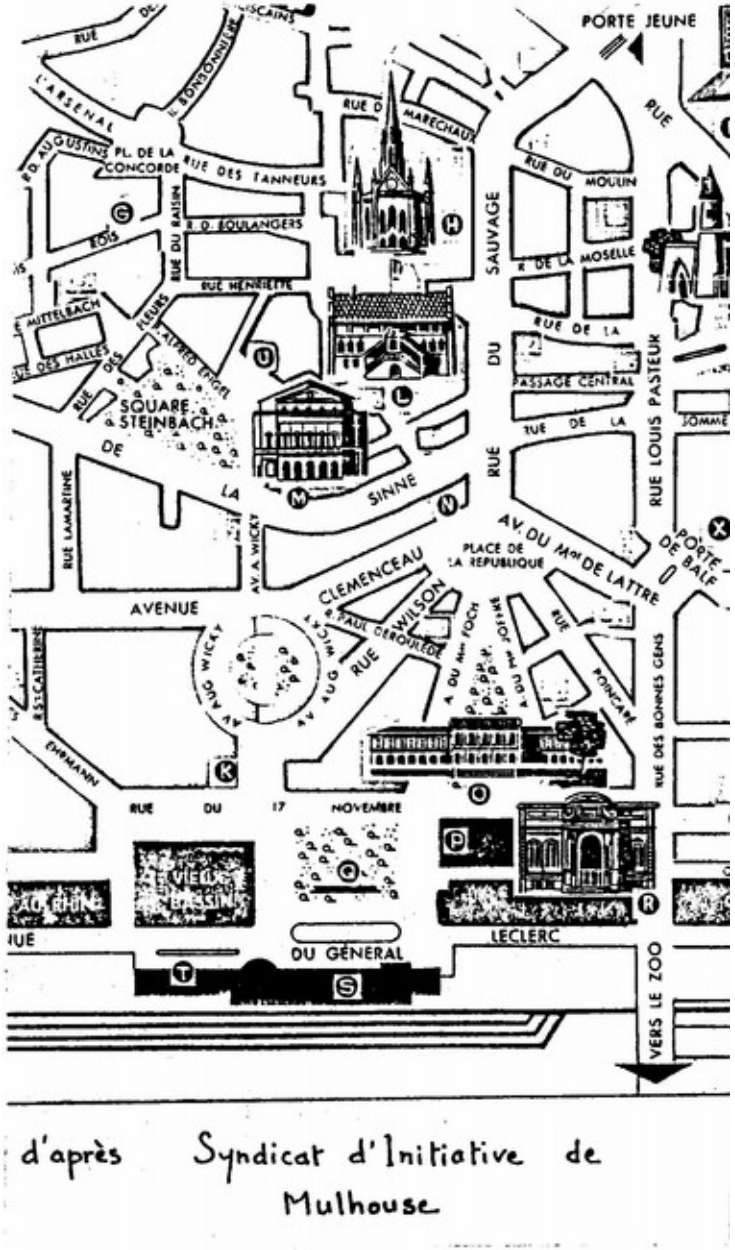
le petit train-tram dans les vignes alsaciennes

la rue Henriette

Ma grand'mère habitait rue Henriette (*), où son mari avait exercé la médecine quand il avait quitté Altkirch, une maison pas très grande, mais assez confortable pour l'époque.

Ce qui nous intéressait surtout, nous, les enfants, c'était une petite cour pavée de dimensions à notre mesure. Dans cet espace vraiment minuscule, il y avait un petit bassin, où nous ne risquions pas de nous noyer, et une tortue qui se promenait lentement et toujours au bord du bassin.

Tout cela compliquait encore notre jeu favori au cours de ces vacances citadines, et qui consistait à suivre, avec la roue avant d'un tricycle, le dessin formé par la jonction du bord des pavés.



d'après Syndicat d'Initiative de Mulhouse

* En 1788 (le 15 mars) la rue des Écoles à Mulhouse s'est transformée en rue Henriette, du prénom de la 1° citoyenne française née au n°20. La réunion de la ville franche à la France venait de se faire (entendu à la radio, émission de P.Bellemare "20 millions cash" du 22 juin 1978).

le tricycle

Ce tricycle ancien, tout en fer (ce qui ne fait tout de même pas remonter sa fabrication au-delà de 1869, les cycles jusqu'à cette époque étant en bois), avait sans doute été le jouet de l'Oncle Georges (né en 1877). Sa grande roue avant, non munie de jante en caoutchouc (pas plus que les deux roues arrière bien plus petites) possédait en son moyeu une paire de pédales (sans transmission d'aucune sorte).

Haut perché sur la selle, le conducteur tramait péniblement, outre ce véhicule peu confortable, dur au possible, un siège accroché à l'arrière de la selle – vieille chaise d'enfant attachée, dos à la selle, par des ficelles – et sur laquelle le petit G2 était assis...

*

le parc au matin d'été

Un peu plus tard, ma mère nous confiait à une personne (une institutrice je pense) qui nous emmenait dans un parc (le square Steinbach) tout proche de la rue Henriette.

Je me rappelle avec délices ces matinées que nous passions, assis sur un banc, à l'ombre de ce très beau parc, converser en allemand avec cette jeune fille, en laissant couler notre regard sur ces pelouses dont un jardinier surveillait l'arrosage par un tourniquet, tandis qu'il s'occupait de-ci, de-là. On était en plein été, et j'étais au paradis !

Je ressens encore, en évoquant ces heures, ce frémissement de bonheur; cette béatitude, cette paix tranquille où je baignais, près de la belle et douce jeune fille qui ne me voulait que du bien. Pas de contrainte ici. Rien que les gestes calmes du jardinier et cette eau éparpillée, avec son doux petit bruissement dans le silence du matin léger et frais...

Je me souviens aussi des soldats allemands sortant de l'église voisine du parc (c'était souvent le dimanche), en rang impeccable, aussi bien dans la descente de l'escalier que dans la rue.

la ruelle teutonique

Le retour se faisait par une ruelle tortueuse longeant une boulangerie qui la séparait de la petite cour-vélodrome, ruelle qui présentait constamment des ordures ne provenant pas toutes de la gent canine. Cela faisait contraste avec la tenue impeccable des rues et avec l'ordre, que j'allais appeler teutonique – association d'idées peut-être fausse, mais j'ai comme un vague souvenir que cette ruelle était ironiquement désignée par les alsaciens sous le nom de "ruelle des teutons". Je n'en suis pas absolument sûr.

Hitler le sauvage

Par contre, j'aimais que ma mère (ou notre institutrice) nous mène dans "la rue du sauvage" qui devait s'appeler à l'époque : "Wildstrass". J'ajoute que, comme il s'agissait de la plus belle rue de Mulhouse et la plus fréquentée à cause de ses beaux magasins, elle fut pendant l'occupation allemande de 40-45, débaptisée et devint, pour honorer le dictateur, la "Hitlerstrass" ! Les Alsaciens s'en amusèrent souvent. Elle a repris, depuis la libération, son nom de "Rue du Sauvage".

au parc zoologique

Une promenade que nous faisions volontiers, mes frères et moi (avec notre mère bien entendu), était celle du Jardin Zoologique qui se trouve à la périphérie de Mulhouse. Pour y arriver, il fallait monter avec courage, car nous ne possédions à l'époque aucun moyen de locomotion – mais nous le faisions volontiers tant nous étions sûrs de trouver là-haut un véritable Eden. Ce jardin des bêtes nous paraissait immense et c'est avec un vrai bonheur que je me souviens des ours, des zébus, des éléphants, et, dès l'entrée du reste, des singes. L'un d'eux offrait aux yeux de tous, un postérieur écarlate dont la vue m'attirait et me repoussait tout à la fois.

Une curiosité qui me captivait était celle du repas des otaries, assez nombreuses, et auxquelles on lançait des poissons qu'elles engloutissaient, en même temps qu'elles effectuaient des sauts prodigieux.

le travail sans pudeur

Le retour à la rue Henriette se faisait facilement. Il suffisait de se laisser entraîner par la pente jusqu'à la ville. Au milieu de la place de la Mairie se dressait une immense statue, en bronze je crois, d'un homme représentant "le travail" et presque aussi nu que la vérité. Ma mère était scandalisée et avec elle tous les riverains, et particulièrement les protestants se rendant au Temple Saint-Étienne.

Ils furent tant à protester, que la statue disparut de la place et s'en fut se dissimuler dans la verdure d'un square...

le cabinet noir

Les souvenirs m'assaillent en repensant à cette rue Henriette. J'évoque rarement le petit cabinet noir où je fus enfermé une fois, une seule fois. Qu'avais-je fait ? ceci je l'ignore. Mais je me souviens avec horreur de cette incarcération.

l'œuf à la coque

Je me revois à table, le soir, sans doute avec mes frères, avant le dîner des grandes personnes, devant un œuf à la coque que ma grand' mère Muller me forçait à terminer en raclant jusqu'à la petite pellicule adhérant à la coquille, ce qui n'était pas sans me causer des nausées refrénées. G2 me confirme que son œuf était disséqué de la même façon.... Elle était pourtant bien douce, la grand'maman, timide même.

le dîner de ma grand'mère

Pour montrer la timidité de la grand'mère vis à vis de certaines personnes, il suffit de rappeler l'incident que voici :

La grand'mère dînait chez sa belle-fille (notre Tante Mimy), peu après le mariage de son fils (l'Oncle Georges). Elle ne voulait le soir prendre qu'un peu de chocolat au lait. Son chocolat lui fut servi et elle mit longtemps à achever sa tasse. Lorsque celle-ci fut enfin terminée, la Tante Mimy, puis l'Oncle Georges lui proposèrent une autre tasse. Elle déclina l'offre. On n'insista pas, car elle paraissait fatiguée. Tout à coup, elle se mit à avoir des nausées, puis à vomir. On courut à la cuisine et l'on s'aperçut que la bonne avait confondu la boite de chocolat avec celle d'encaustique !

L'Oncle Georges ne la tira d'affaire qu'après un traitement énergique dont l'essentiel fut un lavage complet de l'estomac. Pauvre grand'maman ! on pousse rarement la réserve aussi loin...

mon grand-père et ses colères

Il est vrai qu'elle avait été à un rude apprentissage avec son mari, mon grand-père, le Dr Auguste, "le beau Muller" comme on l'appelait à la Faculté de Médecine de Strasbourg, et qui se rendit célèbre par ses colères subites et sans lendemain, dont enfant j'entendis plus d'une fois le récit : les harengs qu'il aimait tant, passant un jour par la fenêtre (dans la petite cour sans doute ?) (*), lorsqu'il apprit que ce poisson était si bon marché – l'ouverture des fenêtres au large (après qu'il ait mis son propre pardessus) lorsqu'il entendit sa fille chérie (ma mère) revenant pour la première fois de pension, à Noël, et qui avait fait une remarque sur l'excès de chaleur de la maison paternelle – ses cris dans un hôtel de Suisse, appelant "Berthe", et ma cousine Berthe Froelich sortant en toute hâte à cet appel, et le grand-père, sitôt calmé, affirmant que lorsqu'il appelait "Berthe" en vociférant, il s'agissait toujours de sa propre épouse.... ma grand'mère Berthe Muller-Schirmer ! Celle-ci en somme devait filer doux, ce qui ne l'empêchait pas d'admirer son mari, surtout après sa mort, car elle devait plus tard rechercher dans mes colères d'enfant une image de son cher Auguste : "Il est comme son grand-père ! "

Je n'ai aucun souvenir de ce dernier, car il mourut dès la cinquantaine alors que je n'avais que quatre ans. Il fut, paraît-il, victime de son amour pour l'opium, mais celui-ci a peut-être été introduit dans sa pharmacopée personnelle du fait d'insomnies : "opium facit dormire" dit Molière – insomnies dont son petit-fils devait à son tour souffrir plus tard et même toute sa vie. Simple supposition...

l'oncle Georges

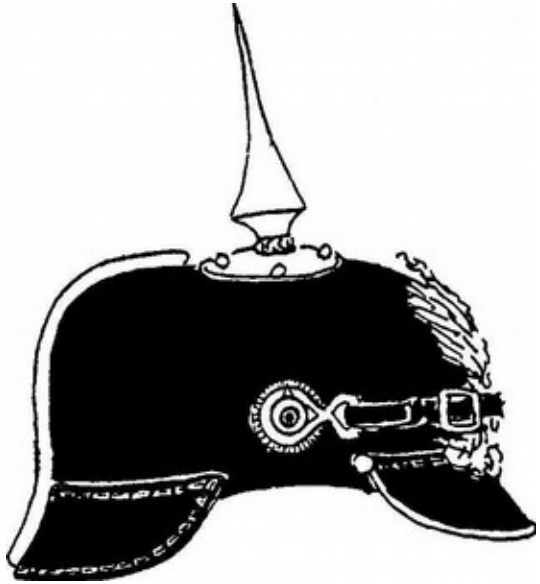
Quant à l'Oncle Georges, le frère bien-aimé de ma mère, il jouissait auprès de ses neveux d'un prestige énorme. Il était fort gai, si jeune et si beau ! Je crois qu'il avait dû reprendre le cabinet médical de mon grand-père, rue Henriette, tout d'abord en célibataire un peu prolongé, mais en se spécialisant dans la gynécologie-obstétrique.

Il nous chantait des chansons de salle de garde qui nous ravissaient, dont l'une me revient souvent en mémoire : "C'est le veau et la salade – Qui m'ont mis dans c'trist' état – À travè-re la barriè-re – J'ai ch... dans mes bas".

Quelques années après, il devait se marier, la trentaine passée, avec notre charmante et raffinée "Tante Mimy", fille d'un banquier luxembourgeois, qui devait l'extraire à jamais de la pose estudiantine, pour le ramener à sa distinction naturelle.

---

* après recherches faites par Anny sur la disposition des pièces de la maison de la rue Henriette, la salle à manger se trouvait – non pas sur la cour – mais sur la rue !...



Il ne manquait pas non plus, à chacune de nos vacances à Mulhouse, de coiffer son casque à pointe – pour nous faire peur et nous amuser à la fois – car il avait fait son service militaire comme médecin dans l'armée allemande. Il devait du reste, quelques années plus tard, à la guerre de 14, être fait prisonnier des Français à Gerbéviller où il y avait eu des combats terribles et où il soignait les blessés des deux camps. Selon les conventions internationales, il fut rendu aux Allemands, mais, tout en restant militaire, ne pouvait plus se trouver dans les unités combattantes.

Il devait mourir français, au champ d'honneur médical, à l'occasion d'une application de forceps qui causa sa mort foudroyante à la soixantaine.

nos costumes de velours

J'ai bien d'autres souvenirs de ce cher Mulhouse, mais je n'en finirais pas à les rechercher tous. Je voudrais simplement rappeler deux faits. Le premier devait se rapporter au mariage de ma Tante Phine qui, d'après le calcul que je puis faire (connaissant la date de naissance de sa fille, ma petite cousine Renée) dû avoir lieu en 1907. J'avais neuf ans. Nous étions les trois frères habillés d'un costume de velours bleu de nuit, avec un col marin de même couleur recouvert de dentelle blanche. Cette tenue me laisse supposer que j'étais encore un enfant, alors que je me suis imaginé depuis que j'avais treize ans quand je prononçai un petit discours en vers à l'occasion de ce mariage. Je fus applaudi, mais je m'aperçus que certains pensaient que c'était moi qui avait rédigé le petit poème, alors que c'était la Sœur Brigitte.

mes inquiétudes

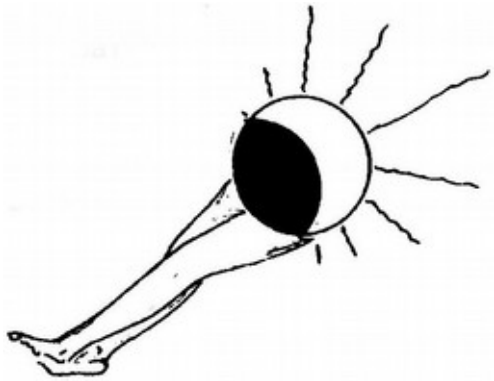
Je gardai le secret pour moi, tout en confessant que j'avais été un petit peu aidé. J'étais surtout honteux d'avouer que c'était par une Bonne-Sœur... Je rougis encore de ma honte, mais je m'en console tout de même en pensant que, vu mon calcul, je n'avais en réalité que... neuf ans ! Et pourtant, malgré mon jeune âge, je me disais : puisqu'on croit que c'est moi qui l'ai fait, c'est que j'aurais pu le faire. Donc j'aurais dû le faire. Autre raison pour laisser subsister le doute...

mes troubles

Le deuxième souvenir qui doit dater de ma treizième année se rapporte à une tout autre affaire, affaire sexuelle si j'ose dire. Le seul repère que je pourrais avoir sur mon âge est qu'une éclipse de soleil eut lieu le lendemain de l'événement que je vais rapporter.

Cela se passait rue de l'Est, où ma grand'mère avait un joli appartement, mais assez exigu (ayant quitté la rue Henriette pour la laisser à son fils nouvellement marié et installé comme gynécologue).

Nous guettions par un trou de serrure, mes frères et moi, quelque deux ans auparavant, notre jeune Tante-Jeanne lorsqu'elle se déshabillait complètement, dans une pièce exiguë elle aussi, pour soigner son discret urticaire par des frictions vinaigrées.



Ce n'est qu'une paire d'années après cet enfantillage que je couchai, la nuit qui précédait l'éclipse, dans le même lit que ma tante.

Il y avait à ce moment des invités – je ne sais plus pour quelles raisons – mais je pense que l'éclipse n'était pas seule en cause.

Au cours de la nuit, à plusieurs reprises, mes jambes touchèrent les siennes et j'en ressentis un trouble très doux. Le pyjama n'était pas encore inventé à l'époque. Le lendemain matin, je regardai avec tout le monde, à travers des verres fumés, mais je ne voyais rien ou plutôt j'imaginais les jambes et les cuisses de ma jolie Tante-Jeanne...

les amis ecclésiastiques

Avant de quitter Mulhouse, je voudrais évoquer très vite la figure de trois prêtres que je rencontrai à plusieurs reprises dans la famille Muller, mais sur lesquels je ne sais pas grand-chose.

Le premier était un trappiste que l'on désignait sous le nom de "Pipelemann" Le "Pipele" se justifiait par l'existence d'une curieuse verrue sur la pyramide nasale.

Il nous a conduit à deux reprises dans son couvent situé près de Mulhouse. Le silence était de règle dans cette Confrérie. Le Père Pipele n'y était pas astreint – au moins dans cette circonstance – et il se servait abondamment de sa langue et de sa faconde. Il nous montra, par un beau jour d'été, de nombreux frères au travail dans des immenses jardins. Il les questionnait et ceux-ci s'empressaient de sortir de leur silence.

Je me demande, car il était tout de même âgé, si ce Pipelemann n'était pas le moine qui fut un jour moqué par mon grand-père Muller et ses amis prêtres. Ceux-ci se trouvaient réunis autour d'une table, rue Henriette, et se passaient de l'un à l'autre un petit soufflet-accordéon (un appeau sans doute) et s'asseyant dessus à tour de rôle, émettaient un bruit apparemment incongru... Pipelemann n'était pas dans le secret et s'étonnait d'un pareil sans-gêne. Pour finir et ne pas être en reste, il se leva et fit un "vent" retentissant...

Nous rencontrâmes plus souvent encore, à Mulhouse, deux autres prêtres en général ensemble. Le Docteur Purtner, pasteur protestant de carrure imposante et d'aspect germanique, et l'Abbé Ruch assez grand aussi mais contrastant avec son ami l'hérétique par sa minceur ascétique. Ils étaient ainsi des précurseurs de l'œcuménisme !.... J'ai retrouvé récemment une vieille photo usée et que mon ami Scherbeck va essayer de revivifier. Cette photo où ils figurent tous deux a été prise à Fraize. Je ne me souviens pas de leur visite chez nous, et pourtant je suis là, avec mes deux frères, sur cette photo "de famille". Il est vrai que nous étions bien jeunes (6, 4 et 2 ans).

l'oncle Guste

Je ne voudrais pas évoquer les prêtres alsaciens sans évoquer mon "Oncle Guste", personnage mystérieux et dont on ne faisait pas étalage dans la famille ...Il était moine(religieux hospitalier), c'est tout ce que j'en savais étant enfant. C'était le second frère de maman, de mes tantes Phine et Jeanne. Je ne l'ai jamais vu qu'une fois, au cours du séjour que je fis à Mulhouse, chez mes parents en 1924 et où j'embrassai mon père pour la dernière fois... C'était un énorme moine flasque !

Cela est loin de mon enfance...

DEUXIEME PARTIE

LES AILES ME POUSSENT

MES PREMIERS CONTACTS DE PENSIONNAIRE ET DE COLLEGIEN

Saint-Joseph d'Épinal

Je devais avoir onze ans et demi quand je suis entré en 5°, à l'établissement qui était alors le Collège d'Épinal, devenu depuis le Lycée. Mais je n'étais pas pensionnaire dans ce collège. J'habitais en réalité, je mangeais et je couchais dans une institution religieuse : l'Institution St-Joseph. Mes parents, qui avaient tout d'abord pensé me confier au Collège de St-Dié, à 16 km de Fraize – ce qui eut facilité mes retours à la maison et les visites de mes parents – se décidèrent finalement à m'envoyer à Épinal parce que, dans cette ville, se trouvait un établissement religieux d'hébergement : c'est sans doute ma mère, si pieuse, qui fut à l'origine de cette décision.

Cette Institution St-Joseph avait été autrefois un important établissement d'enseignement secondaire. Lorsque j'y entrai, seule une partie du bâtiment était encore consacrée à l'enseignement : c'était l'École Industrielle. Par contre, l'enseignement secondaire ("les Humanités") avait disparu et l'Institution St-Joseph n'assurait plus que la pension et des heures d'études avec quelques prêtres donnant des répétitions sur diverses matières.

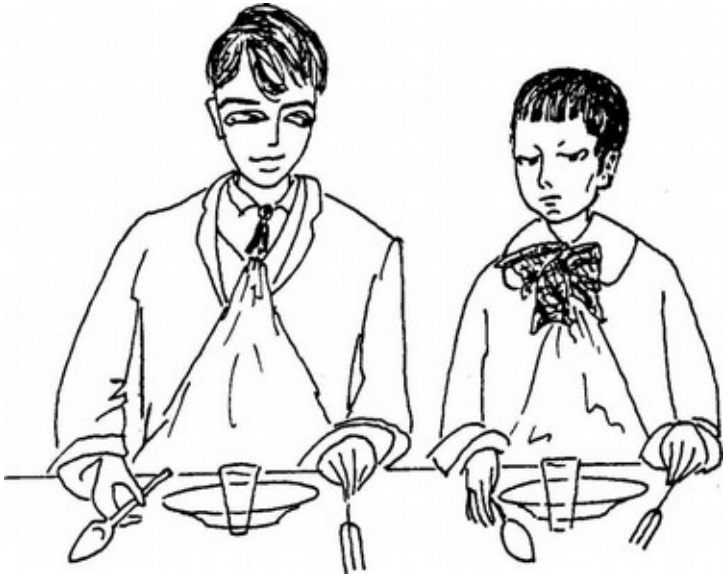
ma première rencontre

Je devais avoir le cœur bien lourd lorsque je quittai mes parents, mais je n'en ai plus de souvenir précis. Par contre, je me vois au premier jour rencontrant dans les couloirs un élève à peine plus âgé que moi originaire de St-Dié, et qui s'intéressa à moi parce que j'étais nouveau et que j'étais de Fraize. Il s'appelait Hass et je me souviens de cette rencontre, sans doute parce qu'il s'étonna de m'entendre le "vouvoyer" et qu'il m'apprit qu'à St-Joseph, comme dans tous les collèges, les élèves se "tutoyaient", quel que fut leur âge. Cela n'aurait pas dû me surprendre, car à Fraize, je suppose qu'entre garçons nous nous disions "tu". J'ai sans doute retenu le fait, parce que d'une part j'étais fort impressionné de me sentir loin de ma famille et que, d'autre part, cette petite leçon amicale m'avait un peu humilié. Je ne revois pas ce brave Hass dans le reste de mon long séjour à St-Joseph, mais par contre il m'arrive de temps en temps de le revoir en rêve, le rencontrant en général dans un escalier !

mon numéro de pensionnaire

C'est également tout à fait au début de mon installation à St-Joseph que j'eus connaissance du chiffre qui m'était affecté pour marquer mon linge et autres affaires personnelles. Peut-être même ce chiffre avait-il été indiqué à ma mère avant mon départ à Épinal afin qu'elle puisse à l'avance marquer mon trousseau. Quoiqu'il en soit, c'est pendant les premières semaines de mon séjour à St-Joseph que, bien que n'ayant pas le chiffre 16, je me consolais sincèrement en me disant que le 14 qui m'avait été attribué était bien voisin du bien-aimé "16".

Et pourquoi ce bien-aimé 16 ? Eh bien parce qu'il me rappelait mon bien-aimé Louis XVI. J'eus en effet, à la fin de ma scolarité à l'École Communale , une véritable passion pour le pauvre roi qui avait été à mon sens si injustement et si sauvagement tué. Et pourtant, ce n'est pas



l'école laïque et obligatoire qui avait pu m'inculquer cet amour du Roi-Martyr ! Le père Jacquot lui-même, si brave homme qu'il fut, aurait vraisemblablement voté à nouveau la peine capitale s'il avait eu à donner son avis. C'est donc de moi-même que j'avais tiré les arguments en faveur de Louis. Était-ce vraiment des arguments, n'était-ce pas davantage un mouvement de pitié. Mais la pitié, elle aussi, doit être un argument et je n'ai jamais rien renié de cet amour d'enfant. Malgré ma timidité, je m'assurai que le n° 16 avait déjà été donné car, dans le cas inverse je crois que j'aurais bien changé mon 14. Louis XIV après tout n'avait rien à attendre de moi....

le Biquet

Voici un autre souvenir de mon entrée à St-Joseph qui, s'il ne date pas du premier jour – ce qui cependant n'est pas impossible – date certainement de mes débuts de petit interne. Nous mangions au réfectoire, composé de trois immenses tables parallèles entre elles, et perpendiculaires à la table des maîtres et du supérieur. J'étais assis à la 2° ou 3° place de la table du milieu, celle où, semble-t-il, se trouvaient les élèves les plus jeunes. Je me tenais bien sagement, la tête droite, n'osant pas, surtout, la tourner sur ma gauche vers la table des maîtres, mais pas beaucoup plus vers mes voisins de droite, quand celui qui se trouvait tout à côté de moi se mit à fredonner : " Laisse-moi, laisse-moi ! contempler ton visage "... Je fus tout d'abord interdit, décontenancé, j'eus l'impression que l'on se moquait de moi, puis je fis un effort, tournai la tête sur ma droite, et apercevant la bonne tête un peu hilare de celui qui m'avait sorti de mon isolement, je m'enhardis et pris part à la conversation générale. Celui qui m'avait ainsi interpellé et que je ne devais pas fréquenter spécialement – car nous n'étions pas dans les mêmes classes – ce bon camarade devint, vingt ans plus tard, au hasard d'une rencontre nancéienne, un de mes plus grands et fidèles amis.

C'est Henri Biquet.

le Gil

Ce fut aussi dans ce début de mon séjour à St-Jo que je fis la connaissance d'Étienne Gilgenkrantz qui allait devenir mon véritable ami de collège. Nous ne nous sommes plus quittés jusqu'au premier bachot. Comment se fit cette rencontre ? Il est curieux que jusqu'à présent je ne me sois pas demandé quelle fut l'origine de notre choix respectif. Je pense que la principale raison fut que l'on nous emmenait chaque matin au Collège de la ville, nous en ramenant avant midi et nous y reconduisant chaque après-midi pour nous ramener à quatre heures à la Pension St-Joseph.

Nous faisions bien entendu ce déplacement de quelques km (20 minutes) en rang et il était commode d'avoir toujours un camarade disponible. Comme nous étions, Gil et moi, tous deux dans la même classe de 5° A, et que par ailleurs nous étions les seuls St-Joséphards dans cette classe, il était naturel que nous fassions le trajet ensemble, ce qui fut le début de notre amitié. Par ailleurs, nous appartenions à des milieux semblables,

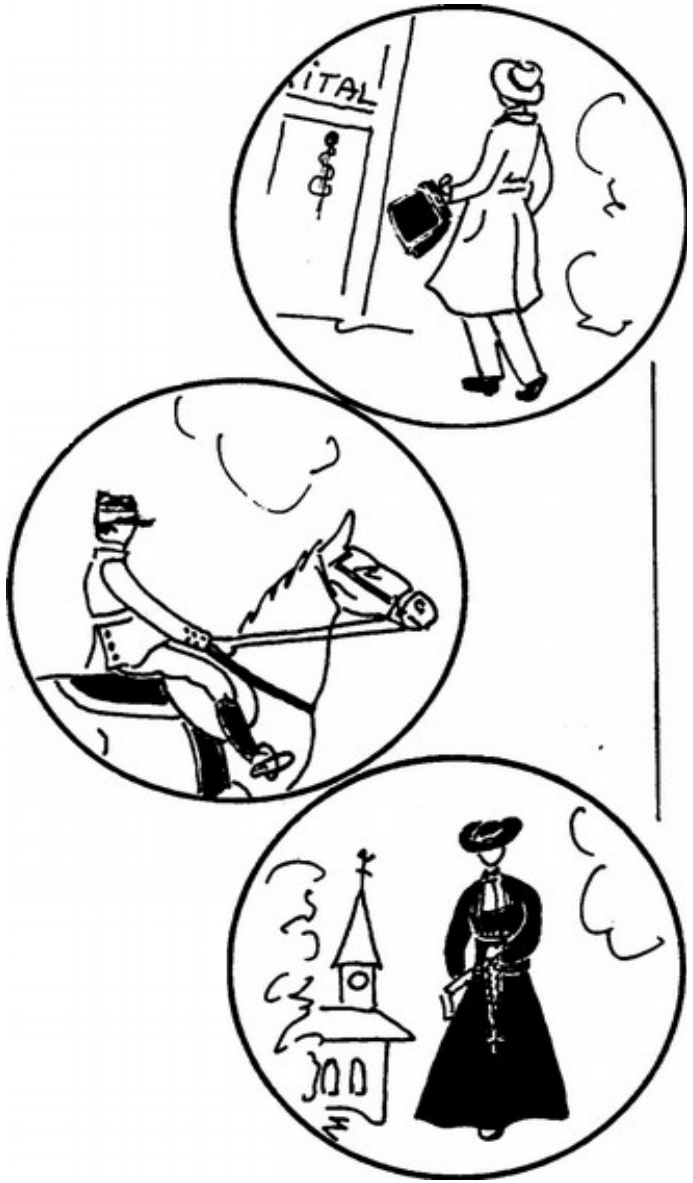
le père de Gil étant pharmacien et mon père étant médecin, et tous deux à ce que l'on appelait "le milieu bien-pensant". Mes parents recevaient Gil à Fraize, et les parents de Gil me recevaient à Senones. Comme dans un mariage de raison, les échanges familiaux étaient faciles, et bien que la nature des deux amis fut assez différente, cette amitié dura tout le temps des études secondaires, et plus tard se maintint malgré l'éloignement l'un de l'autre et les carrières fort différentes.

Je nous vois encore, Gil et moi, nous promenant dans la grande cour du collège d'Épinal. Nous faisions, dès l'âge de 12 ou 13 ans, des projets d'avenir...

les rêves de ma mère

Pour moi, j'étais loin d'être fixé. Je savais que, non seulement ma mère, mais aussi mon père, malade et fatigué, désiraient que je sois médecin. Ma mère y tenait surtout pour prolonger une tradition de famille qui lui était chère. Sa grand'mère du temps romantique où elle portait de longues boucles brunes – que le peintre alsacien Henner immortalisa – ayant décrété à son prétendant alors professeur de mathématiques :"je veux bien vous épouser mais à condition que vous soyez médecin". Le brave futur grand-père Muller se mit donc en devoir de faire sa médecine... Et c'est ainsi que son fils, "le beau Muller", père de ma mère, et son petit-fils, l'"Oncle Georges" frère de ma mère suivirent le même chemin !

Ma mère n'avait-elle pas proclamé du reste souvent, devant ses trois fils, qu'elle rêvait que le premier soit le médecin des corps, le second défenseur de la Patrie, et le troisième médecin des âmes ! C'était donc à G2 qu'échouait ce dernier rôle. Lui voulait bien, mais à condition qu'il soit cardinal...



avec le futur général

Quant à Gil, cela ne se discutait pas : il serait général !... Il le fut.

Toutefois, cette amitié ne se déroula pas sans nuages. Nous étions trop différents pour que cela ne se produise pas. Gil, je l'ai dit, était un peu plus âgé que moi. Mais surtout il était plus viril, plus combatif et à l'occasion il me protégeait et même je me laissais volontiers protéger. Chaque tempérament y trouvait son compte. Toutefois, de temps à autre, il me "laissait tomber", et j'en étais affecté sans doute,mais surtout, je me l'avoue aujourd'hui, "désemparé". C'est ainsi que nous nous étions brouillés peu avant un départ en vacances et

que, pour cette raison, je ne voulais plus, lors de la rentrée, retourner à St-Joseph. Mon cher Abbé Klein s'offrit pour intervenir auprès des prêtres de l'Établissement, ce que mes parents acceptèrent et ce que je me gardai de refuser, malgré que mon amour-propre pouvait en souffrir. L'Abbé Klein disait : "C'est si pénible ! C'est si pénible ! Je le comprends, le Jean. Quand on a un ami ! Il ne peut imaginer y retourner sans son cher ami Gil ! ". Il pensait sans doute, "peloteur" comme il l'était, qu'il s'agissait d'une "amitié particulière" (comme on appelle ce sentiment à présent). Il n'en était rien, et cette simple idée me choquait; mais je me gardai bien de projeter la lumière sur la nature exacte de mes sentiments à la fois purs et intéressés, afin de ne pas compromettre l'intervention de l'Abbé Klein.

mon premier dormoir

Mais nous sommes loin, avec cette affaire relativement tardive, de mes débuts à St-Joseph. Revenons en arrière. Je n'ai pas parlé jusqu'à présent du dortoir. Il y avait en somme deux grands dortoirs, celui des "grands" et celui des "petits". Or je fus au moins un an avant de connaître ces dortoirs. Mes parents avaient obtenu que mon lit fut placé dans une pièce attenante à la lingerie où couchait une sœur sécularisée qui fut pour moi une véritable mère. Cette sœur s'occupait de la petite infirmerie et de la pharmacie contigüe.

la comète de Halley

Je ne garde aucun souvenir de ce petit dormoir privé – sans doute parce que j'y dormais bien et qu'aucun désagrément ne s'y fit sentir. Un seul événement se rattache à ces nuits heureuses, c'est celui du passage de la Comète de Halley – que la bonne sœur me fit voir au cours de la nuit – ce qui confirme bien que ma première année à St-Joseph était l'année scolaire 1909-1910 (alors que j'avais entre onze ans et demi et douze ans et demi), cette comète étant apparue pour la dernière fois en 1910.

les tremblements de lit

L'année suivante, nous avons été, mon frère et moi, photographiés ensemble dans les locaux de la sœur sécularisée. G1 avait sans doute pris ma place dans le petit lit que j'avais dû quitter. Mais je ne pourrais l'affirmer. Par ailleurs, je ne me vois dans un dortoir qu'à l'occasion de deux ébranlements de mon lit.

Un matin, je fus réveillé par des secousses données à mon lit et tout le dortoir ressentit ces mêmes secousses qui étaient dues à un petit tremblement de terre vosgien.

Une autre fois, le pied de mon lit fut secoué par notre surveillant de dortoir, un jeune prêtre, l'Abbé Gabriel qui, à haute voix, tout en passant devant mon lit, déversait sur moi des reproches violents dont je me rappelle une phrase qu'il répéta du reste : "On le domp-p-tera le p'tit pion, disait le gosse Hartemann". C'était faux du reste, et c'est sans doute pour celà que cette phrase, dont je n'étais pas coupable, s'est incrustée dans ma mémoire.

l'Abbé Gabriel

Cet Abbé Gabriel était en réalité un excellent homme aux colères faciles mais courtes. Il avait souvent, en main droite, un bout de ficelle qu'il faisait tourner entre le pouce et l'index. La rapidité de ce jeu indiquait l'état de son humeur et je me souviens qu'un jour où j'avais remarqué l'accélération progressive de son fétiche, j'écrivis sur un bout de papier (en latin) quelque chose comme : "La moutarde monte au nez de l'Abbé Gabriel", et envoyai le billet à un camarade devant moi. Le surveillant vit le papier, exigea de mon destinataire la livraison du document et celui-ci n'eut pas le courage de l'avaler, si bien que je pris quelque chose... mais quoi ? je ne m'en souviens plus.

Du reste nous avions à côté de cela de très bons rapports, l'Abbé Gabriel et moi. Il venait souvent à Fraize où il connaissait notamment une famille Petitdidier dont il m'entretenait souvent le soir (ce qui ne m'intéressait pas du tout), assis près de la tête de mon lit, m'empêchant de m'endormir et gênant mes voisins et circonvoisins. Il me parlait volontiers de ses dents en or, qui faisaient mon admiration, et qu'il m'affirmait être en réalité en cuivre. Je me demande encore pourquoi. Il était par ailleurs d'une grande susceptibilité. À Fraize, il était un jour venu chez mes parents, sans doute avec l'Abbé Klein, "prendre le café". Maladroitement j'ai dû le répéter à des camarades, en m'étonnant qu'il fut, malgré de tels contacts, si peu indulgent pour moi, ou peut-être tout simplement pour "faire le malin". Cela avait dû lui être rapporté, mais de quelle façon ? Toujours est-il qu'un jour où la ficelle tournait dans ses doigts à toute allure, il vint déposer sur mon pupitre, qui faisait alors partie de la première rangée, quelques pièces, pour prix du café offert par mes parents. Sans conseil de personne, j'allai le soir même le trouver dans sa chambre qui était attenante au lit clos du dortoir dans lequel il couchait, la nuit, pour nous surveiller. Je lui rendis son argent, qu'il accepta, avec toutes les excuses que je pus lui faire.

Aussi ce n'est pas sans un certain regret que j'obéis à l'Abbé Klein lorsqu'un jour de vacances, ce dernier, dans le chœur de l'église de Fraize où je servais la messe, me fit sonner la clochette d'enfant de chœur pour interrompre l'homélie sans fin que le pauvre Abbé Gabriel (invité cependant à la cure de Fraize) prononçait depuis plus d'une demi-heure du haut de la chaire, avec toute sa fougue et ses éclats de voix.

franc-maçonnerie au collège

Revenons aux débuts de St-Joseph et transportons-nous au Collège. Si mes parents m'avaient interné à St-Joseph, c'était pour que je puisse suivre l'enseignement du collège qui se trouvait sur les bords de la Moselle. La classe où je débutai était donc la 5° A et le professeur principal en était Gley, le frère du physiologiste dont je devais plus tard suivre quelques cours à la Faculté de Médecine de Paris, lors de mon séjour au Val-de-Grâce. Le frère spinalien ne m'a pas laissé un très bon souvenir. Il était dur et ne semblait pas avoir, pour les élèves qui lui venaient de St-Joseph, une tendresse particulière ! Nous nous l'expliquions en disant qu'il était franc-maçon, ce que je crois être vrai. Mais nous racontions d'autres choses. Par exemple qu'il détestait le vendredi. Le paquet de copies qui lui était remis ce jour-là était souvent déchiré tout entier s'il voyait que les trois ou quatre premières copies étaient défectueuses. Ceci nous le voyions nous-mêmes; mais je ne sais pas où nous avions été chercher qu'il mangeait force viandes le vendredi ("jour maigre" si observé à cette époque dans les établissements même laïques), et aussi qu'il se rendait à la Loge ce jour-là. Enfin, s'il ne semblait pas aimer les élèves de St-Joseph, ceux-ci lui rendaient cette antipathie.

l'encre rouge

Gil et moi, nous n'avions pas manqué, comme les précédentes promotions, de remarquer qu'il rassemblait sur le dessus de la petite bibliothèque de classe, l'ensemble des bouteilles d'encre rouge dont il faisait acheter, au début de l'année, à chacun des nouveaux élèves, un flacon. Tout ce rouge était destiné à corriger les devoirs de l'année. Nos successeurs, lors du début de l'année scolaire suivante n'en retrouvaient pas la moindre trace...

Buffalo-Bill

Quant à la bibliothèque elle-même, c'était un petit meuble garni de quelques livres que le professeur prêtait avec parcimonie. Il choisissait lui-même les livres qu'il estimait nous convenir, après nous avoir cependant demandé ce que nous désirions! Je me souviens entre autre que, lui ayant timidement demandé un "Buffalo-Bill", il me prêta "Un petit lapin blanc".Évidemment, cela convenait mieux, à son avis, à un élève de St-Joseph...

"pied-au-cul-m'n 'ami"

Je ne vais pas prendre les uns après les autres mes maîtres du collège et ceux de St-Joseph. Je me contenterai de décrire quelques-uns d'entre eux et surtout ceux qui ont marqué mes premiers contacts.

Notre supérieur se nommait Vuillaume, mais nous l'appelions "Pied-au-cul-m'n'âmi". Ce sobriquet n'avait pas été fabriqué par nous. Il devait dater de loin. Quant à moi, si j'ai assez souvent entendu prononcer le "m'n'âmi", je dois dire que le "pied-au-cul" m'a toujours échappé, peut- être parce que moi-même lui ai toujours échappé. Je crois que c'était un homme bon, mais un peu raide.

J'ai surtout eu des contacts avec lui au début de mon séjour à St-Joseph à l'occasion de confessions. La règle était, lorsque l'on préparait sa première communion , et dans l'année qui la suivait, que l'on ne choisisse pas son confesseur et que le supérieur se réserve la confession des "petits". Sans doute qu'à défaut de cette règle il n'aurait pas eu beaucoup de pénitents, car il représentait l'autorité, et malgré, je crois sa réelle bonté, était intimidant pour les élèves. Je me confessai donc maintes fois à ce prêtre après tout bienveillant. Je n'ai gardé de ces confessions aucun souvenir particulier sauf d'une seule dans laquelle je me montrais peut-être trop scrupuleux, mais lui certainement assez maladroit. Je m'accusai, dans le chapitre : "Œuvres de chair", d'avoir eu de "mauvaises pensées" et commis de "mauvaises actions". Là il m'arrêta, voulut en savoir davantage et me demanda s'il y avait eu "écoulement" de liquide... À mon ahurissement, il dût mesurer mon innocence. Ce fut certainement là ma première leçon théorique d'éducation sexuelle.

je suis lecteur au réfectoire

On redoutait son coup de sonnette impératif au cours du repas lorsque les conversations (succédant à une première période silencieuse sous lecture à haute voix) étaient trop bruyantes, et surtout s'il y avait un peu de chahut. À la suite de la semonce s'installait immédiatement le plus grand silence et le "lecteur" quittait sa table pour remonter sur une petite estrade d'où il reprenait la lecture qui, normalement, occupait seulement la première partie du repas.

Je fus à mon tour un peu plus tard et assez longtemps lecteur et je remplissais volontiers (en lisant les "Mémoires du Général Marbot") cette tâche, car j'avais une excellente vue à l'époque, et j'étais flatté d'être juché aussi haut et de parler pendant que tous les autres, même les plus bavards, étaient contraints à se taire. Par contre, je garde un mauvais souvenir de lectures reprises à la suite d'un coup de sonnette pénalisant. De même, la vision, du haut de ma "chaire", d'un camarade isolé sur un coin de table et subissant la punition du "pain sec" (mitigé il est vrai) gâtait ma lecture. Cette punition était courante et je la subis à mon tour un beau jour, pour une cause dont je ne me souviens plus.

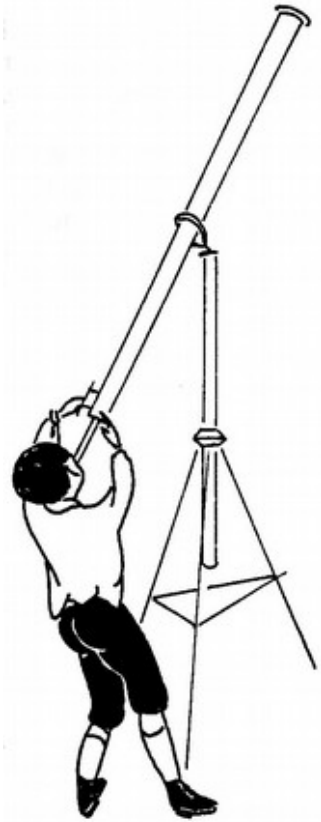
l'Abbé Soudain

Immédiatement derrière le Supérieur se trouvait, au point de vue hiérarchique, l'Abbé Soudain, Préfet des Études. Il paraissait plus âgé que le supérieur, avait des cheveux blancs-gris-blancs encadrant sa tête surtout latéralement, formant deux touffes ressemblant, en plus accentué, à celles de Chateaubriand vieilli. Il avait un visage bon et c'est à juste titre qu'on lui avait donné celui de "Préfet des Études" et non de "Discipline", alors qu'il était chargé aussi de la discipline et qu'il n'y eut que plus tard un "Préfet de Discipline" qui méritait, lui, bien ce titre. J'en parlerai bientôt.

Une autre particularité physique de l'Abbé Soudain c'est que, périodiquement il présentait une "chique" et qui était une fluxion dentaire. Ces jours- là, il était aussi bon que d'ordinaire, tout simplement un peu plus mélancolique. Dès que je le pus, je le choisis comme confesseur et ne le regrettai point. Il était par ailleurs d'un grand secours pour nos difficultés en latin ou en français et de temps à autres nous faisait des répétitions. Plus tard, il devait s'occuper d'une salle de spectacle, lorsque St-Joseph fut transféré dans des bâtiments voisins nouvellement construits.

les lunettes astronomiques

Les autres répétiteurs dont je garde un souvenir assez indifférent étaient l'Abbé Vautré qui était mathématicien, et puis quelques autres comme l'Abbé Vacher, l'Abbé X... dont je ne sais plus le nom, mais qui devait être tout de même dans l'ancien St-Joseph, car il s'intéressait à la physique et s'était plus ou moins approprié une salle dans laquelle il y avait toutes sortes d'instruments et notamment des lunettes



astronomiques qu'il nous faisait admirer et qu'il nous autorisait à utiliser sous son contrôle. Tous ces appareils avaient dû servir autrefois quand St-Joseph assurait encore l'enseignement.

"Le Ihr"

Quant à l'Abbé Gérard qui nous faisait des répétitions d'allemand et qu'on appelait "Le Ihr" ("Kommen sie Ihr"), je ne peux penser à lui sans évoquer l'entretien que nous eûmes en allemand, au retour des vacances, sous sa direction.

Chacun y allait de ses récits, vrais ou faux, soit au bord de la mer, soit ailleurs, mais toujours dans des endroits pittoresques ou curieux. Gil, lui, parlait tellement bien l'allemand que nous fûmes tous séduits par les relations qu'il put faire sur les curiosités de la Principauté de Salm qui, en somme, était son pays natal et où il avait toujours habité en famille.

Quand ce fut mon tour, je ne sus que dire, n'osant avouer que j'étais resté à Fraize-Vosges, et passant même sous silence le trop simple voyage si répété de Mulhouse que nous devions faire chaque été. Et cependant je n'étais pas mauvais en allemand !

ECHAPPEES

les promenades

Tous ces prêtres étaient plutôt des surveillants que des professeurs et c'est eux, du moins les plus jeunes, qui nous emmenaient le dimanche en promenade. J'ai gardé de ces promenades, où je retrouvais toujours mon compagnon l'ami Gil, un souvenir plutôt mélancolique. Nous marchions toujours en rang, deux par deux (ce n'est que momentanément que nous avions, pour des raisons que l'on ne nous a pas expliquées mais que l'on devine aisément, le rang par trois). En rang toujours, même en dehors de la ville... la débandade – mais sur place – ne se produisant qu'une fois arrêtés, dans une clairière le plus souvent. À cet endroit, c'était évidemment la détente. Très souvent, des marchands d"oublies" qui nous avaient suivis, nous proposaient alors leur marchandise. Nous avions le droit à ce moment d'enlever nos vestes d'uniforme, nos casquettes ornées des initiales de St-Joseph, car si, en semaine, nous allions au collège en costume de ville, le dimanche et le jeudi, nous portions infailliblement et obligatoirement l'uniforme si lourd et qui était si chaud l'été.

les sorties

Car ces promenades avaient lieu tous les jeudis et tous les dimanches. Une fois par mois seulement nous pouvions repartir à la maison, mais il me semble que je ne profitai pas, pas plus que mes frères, de cette possibilité, car le voyage par le train était long et il fallait être rentrés le dimanche soir. D'autre part, je n'avais pas toujours les notes de conduite (les seules qui existaient à St-J.) me permettant de rentrer à la maison dès le samedi soir. Toujours est-il que je n'ai pas le souvenir d'être souvent venu à Fraize en dehors des vacances (Noël, Pâques et bien entendu les grandes vacances d'été).

le mouchoir sale

Un souvenir me revient, datant de l'époque où j'étais encore seul à St-J. Je n'y avais pas de correspondant, mais le premier trimestre que je passai à Épinal, et sans doute avant les vacances de Noël, je fus invité à déjeuner (un dimanche vraisemblablement) par un ménage dont le mari était un officier des Eaux-et-Forêts qui avait antérieurement résidé à Fraize et bien connu mes parents. J'étais fort intimidé car c'était la première fois que j'allais "dans le monde" sans être accompagné de mes parents. Or j'étais enrhumé et il me fallut, au cours du repas, retirer plusieurs fois de ma poche un mouchoir qui n'était pas propre... Sans doute, avant mon départ, avais-je une fois de plus "traîné", avant de me préparer à cette visite, puis m'étais-je précipité, d'où cet oubli et finalement... le coup de la honte !

notre cheval

C'est à Noël, me semble-t-il, que je revins pour la première fois à Fraize en de véritables vacances. Bien entendu tout le monde était à la gare. Mes frères (et surtout Gl) avaient hâte de me faire voir l'acquisition que mon père venait de faire, celle d'un cheval destiné à ses visites de malades. Il avait, quelque temps auparavant, essayé de l'auto, mais s'était rendu compte que ses rhumatismes lui interdisaient d'envisager

sérieusement ce moyen de locomotion, dont la mise en route (à la manivelle) n'était pas pour lui la moindre épreuve. D'autre part, il ne voulait pas continuer à être tributaire de l'hôtel qui lui fournissait jusque là sa voiture de louage, et il avait décidé d'avoir un domestique à tout faire et notamment à conduire le cheval.

Dès mon arrivée à la maison, on me poussa dans la petite écurie. Le cheval m'y présentait sa magnifique croupe, mais j'en fis aussitôt le tour et fus émerveillé de la tache blanche qui décorait son front. Et me voilà, prenant l'accent d'Épinal, nettement moins vosgien que celui de Fraize et m'exclamant: "Oh ! il a une tache blanche sur la tête ! " Mon frère Georges qui, à l'époque, était fort moqueur (il a bien changé par la suite), répéta ma phrase en y mettant un ton qui plus tard fut celui de "Marie-Chantal". Je devais bien rire l'année suivante quand il se crut obligé, à Épinal, d'affiner sa diction, mais en y ajoutant des mots distingués tels que "noisettes d'Afrique" pour "cacahuètes", etc... tout en conservant les "te n'le "te n'te", "te m'le". Je pense que, s'il m'entendait, il pardonnerait à son aîné cette petite revanche bien fraternelle...

madame Bovary

C'est vers cette époque que Fraize bénéficia d'une garnison, à la faveur du renforcement des défenses de l'Est.

Je n'ai jamais été très militariste, mais, comme tous les jeunes garçons, je ne pouvais pas être indifférent à la vue des soldats. Mais, au-dessus des soldats, il y avait les officiers, et ceux-ci firent incontestablement des ravages dans la gent féminine fraxinienne. À ce sujet il en est arrivé une bien bonne à mon père.

Le fils du notaire, installé récemment à la place de son père, était le jeune époux distingué d'une femme pleine de charme et passablement coquette.

Or un soir, mes parents faisant leur promenade, aperçurent dans la fenêtre de la maison du notaire, un couple enlacé. Le lendemain, mon père rencontrant le jeune P.lui dit naïvement : "Eh bien ! Madame P. et vous, vous ne vous ennuyiez pas hier soir, nous vous avons vu vous embrasser..." À l'ahurissement de P. qui lui dit qu'il devait se tromper, car il avait été justement absent une grande partie de la soirée, je ne sais quel rétablissement dût faire mon père... Toujours est-il qu'il nous raconta, en rentrant, sa gaffe dont il goûtait du reste, en famille, la saveur... Quelque temps plus tard, on devait apprendre que cela ne marchait pas dans le jeune ménage en question, la nouvelle garnison y étant pour beaucoup...

les fou-rire

À la faveur d'une rentrée, revenons au séjour à St-J. Si je retournais rarement à Fraize au cours de l'année scolaire en dehors des vacances, mes parents vinrent un certain nombre de fois me voir, puis nous voir (mes frères et moi), le dimanche. C'était pour nous un véritable bonheur que ces échappées et elles n'ont pas manqué de me laisser de doux et même joyeux souvenirs. Je me souviens notamment d'un jour où nous étions tous les cinq autour d'une table bien isolée, dans un coin de la salle à manger du restaurant, et où un garçon plein de gentillesse nous avertissait chaque fois qu'il nous changeait notre assiette : "Attention! c'est chaud !"

La première fois qu'il le dit, cela nous amusa, et nous gardâmes notre sérieux. Mais lorsque la chose se renouvela et surtout que nous remarquâmes qu'il la répétait non seulement à chaque plat mais à chacun d'entre nous, nous fûmes pris (les trois frères) d'un fou-rire qui, comme tous les fou-rire, finit par être gênant et même douloureux.

Nous n'avions jamais eu, jusque là un pareil fou-rire, sinon celui qui nous avait pris quelques années auparavant, lors qu'étant allés à Altkirch, sur la trombe de notre grand-père maternel, nous fûmes pris, devant le profond recueillement, non pas tant de notre grand'mère et de notre mère, mais ce celui de notre Tante-Jeanne-de-Mulhouse (toujours si gaie et qui semblait accablée devant la tombe de son père) d'un fou-rire incoercible et vraiment fâcheux.

Revenons au restaurant du buffet de la gare. Nous étions un jour dans un autre coin de la salle à manger et nous avions, ma mère et moi, comme commensale une jeune fille à peine plus jeune que moi et qui se trouvait à mes côtés. Sa mère était sans doute en face de moi. Il s'agissait de la fille d'un industriel d'Anould (près Fraize) et ma mère, qui était amie de la sienne, rêvait vaguement de la possibilité d'un mariage futur entre cette jeune fille et moi-même.Nous pouvions avoir à l'époque l'un et l'autre 14 ou 15 ans.

Je ne me rappelle pas quels étaient les autres convives. La seule chose dont je me souvienne, c'est qu'à un moment donné la serviette d'Annette tomba par terre. Comme je me penchai en même temps qu'elle pour la ramasser, nos deux fronts se heurtèrent sans douceur. Je ne sais pas si ma mère continua à rêver à ce sujet. Pour moi je n'y pensai guère.

Plus tard, lorsque je me mariai pour la première fois, à l'âge de 24 ans, elle était toujours "demoiselle", et comme Gil lui-même, promu lieutenant, était toujours célibataire, et qu'Annette, fille unique, était ce qu'on appelait à l'époque "un beau parti" – ce qui ne l'empêchait pas d'être agréable à voir – nous mîmes les deux jeunes gens en présence. La négociation devait durer plusieurs mois. C'est Monsieur S., le père d'Annette, qui fit rompre. Peut-être aurait-il agi différemment s'il avait pu prévoir qu'un jour mon ami Gil deviendrait général...

le bandit calabrais

Une autre visite à Épinal de mon père, seul cette fois, me revient en mémoire. Il souffrait à l'époque d'un ulcère à la cornée (œil droit je crois). Il était allé consulter à Nancy le Dr Apt, ophtalmologiste très en vogue à l'époque. Au lieu de revenir directement à Fraize par St-Dié, il fit le détour par Épinal, pour nous voir à St-Joseph.

Ce devait être un jeudi, car ce jour-là nous étions à l'hippodrome d'Épinal. Nous y avions été accueillis par des cris partant des arbres voisins de la pelouse. Il s'agissait de croassements poussés par des lascars qui étaient juchés dans les branches et qui, nous voyant arriver (tout St J. devait y être) entourés de nos gardiens en soutane, imitaient les cris des corbeaux.

Puis la course se déroula, mais j'étais distrait parce que, sans doute déjà, les chevaux montés ne me passionnaient pas, et mes regards se portaient sur la route menant à l'hippodrome, au moins de temps en temps, quand tout à coup j'aperçus mon père qui gravissait la petite côte.

Je ne me souviens plus si je l'attendais, ce qui pourrait expliquer mes regards vers l'arrière. Par contre, ce dont je me souviens bien, c'est que je fus frappé de ce que mon père portait sur l'œil droit un bandeau noir qui l'apparentait à un des trois "pieds nickelés" de la revue pour gamins : "L'Épatant" de cette époque. J'en fus ennuyé et voilà tout ce qui me reste de cette visite qui aurait dû me combler de joie et de fierté...

Je ne me souviens même plus si mes frères étaient avec moi, ce qui est assez probable.

Mon père devait conserver pendant plusieurs mois ce bandeau le protégeant de la lumière. Je m'y habituai très vite, mais je rougis à retardement de mon stupide respect-humain du premier jour, où je le vis devant mes camarades, témoins de son bandeau de pirate sans gloire...

*

QUATRE ANNEES DE PENSIONNAT SPINALIEN

Tout ce que je viens d'envisager concerne surtout mes souvenirs des premiers mois de mon séjour à Épinal. Plus tard, habitué au train-train de la marche de cette Maison, je laissais couler le temps sans trop y retenir des particularités quelconques. L'impression générale était tout de même que ce temps fut très long, alors qu'en réalité je ne passai que quatre ans dans cet Établissement de St-Joseph et plus précisément trois ans dans l'ancien bâtiment et un an dans le nouveau construit tout à côté.

1909 - 1910 – 1° année de pension – en 5° – 11 ans ½ à 12 ans ½
1910 - 1911 – 2° année de pension – en 4° – 12 ans ½ à 13 ans ½
1911 - 1912 – 3° année de pension – en 3° – 13 ans ½ à 14 ans ½
1912 - 1913 – 4° année de pension – en 2° – 14 ans ½ à 15 ans ½

le canif de mon voisin

Dans l'ancien bâtiment se passèrent mes années d'études correspondant à la 5°, à la 4° et à la 3° J'étais alors dans une salle d'études où se trouvaient de grands élèves appartenant notamment à l'école Industrielle, annexe de St-Joseph. L'un d'eux, un jour que je me trouvais en étude à côté de lui, sur sa gauche, me demanda de lui rendre le service de prendre son canif dans sa poche de pantalon (ses mains étant par ailleurs embarrassées). Je tombai sur une masse de chair longue et dure qui me stupéfia. Je retirai précipitamment ma main et je me souviens que le "grand" se contenta de rire, mais ne me demanda plus depuis aucun service.

l'infirmerie

Après avoir senti "la chose", je devais, peu de temps après, la voir à l'infirmerie de la Sœur sécularisée où se trouvait un garçon d'une classe au-dessous de la mienne mais d'un âge équivalent à peu près au mien, d'une parfaite nullité au point de vue scolaire, mais plus informé que moi des affaires sexuelles à une époque où l'on ne songeait pas à les enseigner. Il était couché à l'infirmerie avec un peu de fièvre, ce qui ne l'empêchait pas de me montrer, comme un trophée, un phallus qui me donna à jamais la répugnance de l'homosexualité.

au théâtre

Je dirai un peu plus loin ce que, à un âge un peu plus avancé, j'ai pu remarquer au sujet de l'homosexualité dans cet établissement religieux. Mais pour le moment, mon innocence de jeune garçon de 12 ou 13 ans, à part les deux faits que je viens de rapporter, était parfaitement respectée, notamment des maîtres. On nous conduisait de temps en temps au théâtre, assister à une pièce lyrique : "Mignon" par exemple, ou "Orphée" (j'ai perdu mon Eurydice), ou encore écouter chanter, par lui-même, les célèbres chansons de Botrel (La Paimpolaise, Le petit mouchoir de Cholet, etc...).

nos chants des rues

Gilgenkrantz et moi étions tellement emballés par ces auditions que nous en reprenions sourdement les airs en nous rendant au collège en rang. Évidemment, nous ne passions pas toutes nos allées et venues, de St-Joseph au collège, à répéter des airs, parfois nous nous mettions à répéter des duos qui nous satisfaisaient

Certains jours, la conversation en prenait la place.

D'autres jours, "le Gil", subitement, s'arrêtait de parler ou de chanter. Il avait aperçu une petite jeune fille, ou plus exactement une grande enfant qui le pétrifiait littéralement, et dont il était devenu subitement amoureux. Il est vrai que ce n'était pas dans nos débuts de St-J., et que Gil avait par ailleurs un an de plus que moi. Il désignait son adorée sous le nom de "Schmeterling". Il s'agissait ni plus ni moins que de la fille du préfet des Vosges. Et Gil, s'il avait donné un prénom à son idole, ignorait le nom de son père, ou tout au moins l'a ignoré pendant longtemps.

mes leçons de violon

Nous avions l'un et l'autre la prétention d'être un peu musiciens. Gil jouait du piano, et quant à moi je raclais du violon. Mes parents m'avaient fait donner à Fraize, d'une façon régulière, des leçons de violon par un instituteur chez lequel je me rendais une fois par semaine. Je prenais également quelques leçons à St-J., mais je ne vois plus du tout qui me les donnait.

Molière au collège

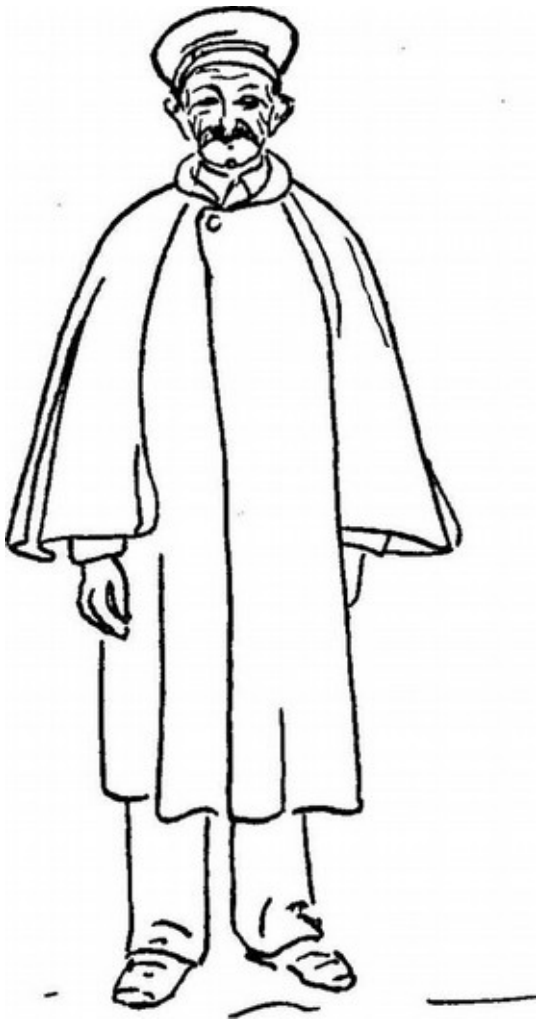
Pendant ce temps, je suivais mes classes de 4° (avec le "père Lansard" aux yeux atteints d'un nystagmus (*) presque permanent), puis avec un jeune professeur de 3°, nommé Momel. Le dernier maître que je devait connaître à Épinal fut un bien brave homme nommé Ferry. C'était le professeur de latin et de français de la seconde A. Il contrastait avec notre sportif et jeune prof de 3°, car il avait les cheveux blancs et portait un binocle. C'était un excellent maître mais un peu tatillon, sans doute, car il ne manquait jamais de me reprocher mon écriture qui comportait effectivement des ruptures dans les mots. Il est arrivé à m'en corriger. Il affectionnait particulièrement Molière et à ce sujet je peux rapporter une petite anecdote qui peint bien et ma timidité et mes sortes d'idées fixes.

Dans les pièces de Molière, il est rare qu'il ne se trouve pas un personnage capital : la servante ou le valet ! La plupart de mes camarades avaient chez eux des "bonnes", et ils en étaient fiers. Je me souviens de deux d'entre eux s'agressant parce que chez l'un d'eux il y avait à la fois femme de chambre et cuisinière. Or, chez nous, depuis que mon père avait son "cocher-à-tout-faire", il n'y avait plus de bonne, mais seulement une femme de ménage ("Adèle-t'es-belle") et une femme de lessive (Marie). J'en souffrais stupidement et lorsque l'on étudiait, avec notre maître Ferry, le personnage de la servante, je rougissais sans

* NDLC : Le nystagmus est un mouvement involontaire des deux yeux.

penser, petit imbécile, que mon père était le seul, parmi les pères de notre classe, à posséder "un valet"... Et ce "valet" avait une sorte d'uniforme : gilet à rayures rouges pour le service à table de tous les jours – rayures jaunes quand nous avions du monde.

Pauvre bourgeoisie des temps que j'ai encore connus... C'est sans doute ce qui m'a donné l'horreur des mondanités qui subsistent encore et subsisteront sans doute toujours, même si un jour le monde est sous la coupe du "prolétariat"...



le tourmenteur

J'avais plutôt perdu de ma régularité scolaire d'avant le certificat d'études et de ma première année de collège. Je n'avais plus que des nominations clairsemées à la distribution des prix, et pas de prix – mais enfin, je suivais sans difficultés. J'eus, au cours de ma 4°, sans doute du fait de ma relative nonchalance et d'une période où je m'étais brouillé avec Gil, des ennuis avec un externe du collège, un nommé Reth.. qui avait un an de plus que moi, mais qui était dans la classe en-dessous de la mienne. Il m'avait pris comme souffre-douleur. À chaque récréation du matin surtout, il me guettait et venait me chicaner. Comme il était nettement plus fort que moi - avec cela un peu obèse déjà – je n'osais pas lui répondre comme j'aurais dû le faire. Je l'aurais du reste fait si j'avais eu l'expérience que j'acquis quelques années plus tard, et si j'avais bénéficié un peu plus tôt des bienfaits, au point de vue psychologique, de la puberté (chez le garçon). Je reparlerai plus loin de ce Reth... que je devais retrouver à Nancy et dont je pus mesurer l'insoupçonnable couardise.

C'est sans doute la reprise de mes relations avec Gil qui mit fin à cette pénible période de ma vie de collégien. Il faut dire que je ne m'étais lié avec aucun autre camarade de ma classe. Nous n'étions pas nombreux dans notre classe de 4° (au plus une vingtaine) et il y avait cependant trois groupes qui ne frayaient pas beaucoup entre eux : celui des externes (le plus nombreux), le groupe des internes du collège, et enfin celui des internes de St-Joseph qui se bornait à Gil et moi-même.

Gerbaut

Parmi les externes, je me sentais des sympathies pour un garçon plutôt de petite taille : Pierre Gerbaut fils d'un avocat d'Épinal, aussi modeste qu'étaient orgueilleux et condescendants les Legras (fils d'un médecin réputé d'Épinal), Hafner (fils d'industriel). Mais Gerbaut avait un bon ami : Franchimont, et ils ne se quittaient guère. Nos contacts furent donc rares, mais il y avait de la sympathie, qui devait se ranimer plus tard, lorsque nous nous retrouvâmes à l'Université de Nancy, et que nous devînmes alors amis.

l'Abbé Vouaux et Cha...

Retournons, si vous le voulez bien, à St-Joseph. Cette Maison est en perte de vitesse. Il y a de moins en moins d'élèves et nous sentons bien, nous les élèves, que quelque chose va changer. Dès 1911 du reste nous voyons s'édifier près de notre établissement un autre "St-Joseph" nettement plus petit, mais moderne.

Au cours de l'année 1912 arrive, au vieux bâtiment, un Jésuite, l'Abbé Vouaux, qui va remplir les fonctions de "Préfet de Discipline". C'est dire que l'Abbé Soudain, le Préfet des Études, si bon et si paternel pour nous, est déchargé d'une partie de ses fonctions. L'Abbé Vouaux, au profil d'aigle, apparaît en bonne place dans le chœur de la chapelle. C'est dans cette chapelle que nous sommes réunis tous les soirs pour la prière. L'Abbé Vouaux surveille ses récitants, ou plus exactement cherche à dépister ceux qui ne récitent pas. Il repère notre aîné, Cha..., qui semble ne pas ouvrir la bouche. Il lui demande de répéter tout seul un morceau de la prière. Silence. Nous sommes tous tendus. "Monsieur Cha..., dit l'Abbé Vouaux, si vous ne répondez pas à l'instant, vous ne ferez plus partie de l'Établissement et le quitterez demain matin à l'aube". Silence de Cha... Admiration des élèves. Confirmation de la sanction qui, à mon sens, devait se produire de toute façon, car Cha... était manifestement repéré. C'était pourtant le fils d'un médecin bien-pensant de Remiremont.

Je devais le retrouver plus tard à la Faculté de Médecine, ce réfractaire, où il fit d'excellentes études – devint chirurgien, après avoir été nommé au concours de Chef de Clinique chirurgicale. Il se maria avec une rescapée des maisons closes nancéiennes – et s'installa en Syrie.

philosophie onirique

Je viens d'évoquer l'Abbé Vouaux et cette évocation me rappelle deux événements concernant celui- ci qui ont été pour moi l'occasion d'assez vives émotions. Le premier se passait encore à la chapelle, un jour que l'Abbé Vouaux s'y trouvait en chaire, prononçant un sermon ou plutôt nous sermonnant. J'eus tout à coup la folle idée de l'interrompre, mais ce ne fut qu'une idée qui, fort heureusement pour moi, ne se réalisa pas.

Je dois dire tout d'abord que, avec mon esprit habituel de douteur impénitent, je m'étais mis dans la tête que si – comme nous l'a appris Descartes – le fait de penser prouvait notre existence, par contre, à, mon sens, il ne prouvait pas l'existence des autres. Ce doute m'était venu parce que je n'arrivais pas à me représenter la possibilité de la multiplicité des "moi". Cela. me tourmentait même d'une façon très tenace.

Je pensai alors que, puisque dans le sommeil nous avions l'illusion de nous trouver avec les autres, il n'était pas impossible que ces autres imaginaires apparaissent dans ce que l'on considère comme l'état de veille, alors qu'en réalité l'état de veille pouvait être encore un songe plus structuré sans doute, mais ce n'était alors qu'une affaire de degré. Mon tourment sur la multiplicité des "moi" disparaissait ainsi mais que d'autres tourments je me créais de ce fait !

Enfin c'est dans ces dispositions d'esprit qu'un jour, à la chapelle, vivant le véritable cauchemar du sermon du Jésuite, je me dis que je pourrais interrompre la marche de celui-ci en interpellant l'image onirique de l'Abbé Vouaux. Je n'eus cette idée que l'espace d'un éclair, car ma raison, si elle ne me guérit pas à l'instant de ma folle philosophie, me suggéra que, si je rêvais, mon cauchemar ne ferait que s'aggraver, si je prenais intempestivement la parole, et que je risquais peut-être (toujours en rêve) de subir le sort de Cha... À moins que je ne me couvre de ridicule si vraiment le moi de l'Abbé Vouaux s'opposait instantanément à mon propre moi. Je devais apprendre plus tard par André, mon fils aîné, que la

théorie que j'avais imaginée au cours de mon adolescence portait le nom de "solipsisme" (*).

dans l'escalier dérobé

Une autre rencontre avec l'Abbé Vouaux est celle que j'ai faite, accompagné de mon ami Gil, un soir, dans un escalier dérobé où nous passions, un peu pour nous cacher, car nous venions d'aller porter du poil à gratter dans un lit de je ne sais plus qui – mais sûrement pas d'un camarade. Ce n'était certainement pas non plus dans celui de l'Abbé Vouaux ! Il dût nous demander ce que nous faisions là et je pense que Gil eut le sang-froid nécessaire pour nous tirer d'affaire. Allâmes-nous reprendre le poil à gratter où nous l'avions déposé ? Je ne m'en souviens plus. Mais c'est fort possible, car autrement notre rencontre avec le Préfet de Discipline aurait eu d'autres conséquences dont je me souviendrais. À moins que celui qui avait été victime de notre mauvaise farce n'en ait rien dit et, dans la solitude, ait remis les choses en état. Il m'est arrivé, à moi aussi, une fois, dans un dortoir (mais je ne sais plus à quelle époque) de trouver mon lit "en portefeuille". Je me gardai bien de le refaire, ce qui aurait comblé de joie le ou les vilains farceurs. Mais je me recroquevillai dans la place qui m'avait été laissée, et m'endormis.

changement de décor

En coïncidence avec l'arrivée du Préfet de Discipline, se précisèrent l'avenir de St-J. et celui des élèves qui y demeurèrent encore. Il était prévu que, dès l'automne 1912, la nouvelle maison ouvrirait ses portes. Au cours de l'été, la statue du St-Joseph en bronze ornant la façade de l'établissement, fut descendue de son piédestal situé au faîte du bâtiment. Il resta quelque temps sur la pelouse où il paraissait tellement plus volumineux et moins fin que dans son siège aérien, sinon céleste. Après ce purgatoire, il fut transporté devant la façade de la nouvelle maison où il doit être encore... Il était prévu que les élèves de 3° dont j'étais, et de seconde, passeraient dans la classe supérieure au collège tout en étant hébergés pendant un an encore dans le nouvel établissement. Après quoi l'Institution redeviendrait un établissement d'enseignement, un collège libre fonctionnant la 1° année jusqu'à la 3°, puis, chaque année suivante, l'Institution St-J. suivrait ses nouveaux élèves au fur et à mesure, jusqu'aux deux bachots.

Gil et moi, nous serions donc obligés de quitter l'établissement en juillet 1913. Mais en attendant nous allions encore passer un an à St-J. nouveau style. Je ne garde pas de ce changement un mauvais souvenir. La maison était beaucoup moins grande, plus intime. Nous avions abandonné les vieilles pierres pour du neuf, les salles immenses et surtout si hautes pour des salles beaucoup plus petites aux plafonds plus bas, rendant le chauffage plus facile, ce qui n'était pas négligeable dans les Vosges.

---

* 20 octobre 1977 - C'est bien plus tard, parvenu à ma 80° année, que, lisant enfin la partie philosophique de la thèse d'André parue en 1955 et intitulée "Phénoménologie et Médecine psychosomatique" (le cas des vomissements incoercibles), je trouve la ci tation suivante de Husserl, le père de la phénoménologie: " ... que le monde peut n'être qu'un rêve cohérent... Ce monde n'est peut-être en effet qu'un phantasme, un produit de mon imagination; rien ne prouve qu'il existe en dehors de moi".(rapporté p.2A de la thèse d'André).

INSTITUTION
SAINT-JOSEPH
EPINAL

ÉPINAL, LE 3 Juillet 1913

A mes parents pour leur demander de l'argent.

Chers parents permettez qu'aujourd'hui je vienne
D'être vous demander, passant cour à la Meuse,
Quelques louis sortant du fraternel gousset
Et venant enrichir les petits fistonnets

II

Oui, je n'ai plus d'argent et j'ose vous le dire
Je n'ai plus que deux francs. Mais cela fait rire
Et comme je respecte mon nom et mon honneur
En contractant des dettes j'aurais fait un malheur

III

Dans le même état se trouvent mes deux frères,
Agenouillés tous les trois, nous osons venir faire
La prière d'usage. Lorsqu'on veut demander
Et l'amour fraternel de vouloir se montrer

IV

aussi un petit homme fait bonne figure
Et trouvera bien vite une place très sure.
Dans le porte monnaie des trois bons galopins
Qui poliment vous donnent une poignée de main

Affectueuse

Non seulement une poignée de mains
mais de bons baisers

Affectueuse

Vous pourriez revenir de Nancy par Epinal
le Samedi veille de la distribution et
nous prendre en passant M. Vicomte
ne pourrait faire autrement que de
le permettre.

je suis acteur de Labiche

Je n'y suis resté que neuf mois et n'ai pas beaucoup de souvenirs à en rapporter. Je me souviens pourtant qu'il y existait une nouveauté : une petite salle de théâtre où j'eus l'occasion de jouer l'une ou l'autre pièce de Labiche, et dirigée par l'Abbé Soudain. Celui-ci avait supprimé les rôles de femmes qu'il avait remplacé par des rôles de jeunes hommes.

Au lieu de jouer la fille de la maison, je jouais alors du fils. Cela certes ne me pesait pas, bien sûr, mais ce que je n'aimais pas beaucoup, c'était de prononcer des paroles de filles à peine corrigées. Je me rappelle, dans je ne sais plus quelle pièce, que la jeune fille de la maison devait faire à un moment donné une petite scène de mécontentement. J'y mis l'accent d'une véritable colère virile qui contrastait avec les mots prononcés, ce qui ne manqua pas d'amuser l'auditoire dans lequel se trouvait l'évêque de Saint-Dié.

J'avais alors 14 ans. Je commençais seulement ma mue psychologique.

visites nocturnes

Cela m'amène à penser au nouveau dortoir. C'était le dortoir des "nouveaux grands". J'y retrouvais les anciens camarades, mais il s'en trouvait de plus âgés que nous. J'ai le souvenir notamment d'un garçon qui était en 1°, qui avait les cheveux frisés, avec deux petites houppettes latérales rappelant celles du brave Père Soudain. Il était poète, récitait sans cesse des vers – de Musset surtout – et vint une fois ou l'autre me faire une petite cour au dortoir, lorsque toute lumière éteinte (sauf une petite veilleuse), le surveillant (Abbé Vachez) était couché dans son lit encadré de rideaux blancs, tout près de ma place et de celle du fameux poète. Jamais les rideaux ne s'entr'ouvraient, car je remerciais en un aimable "merci non" mon circonvoisin de sa visite inopportune... Par contre, si l'Abbé Vachez ne fut jamais à l'affût de Beroard, il prétendait que je rêvais la nuit de mon jeune voisin, Pierre Bolla, qui était un très joli garçon, mais pour lequel je ne croyais pas sentir une attirance particulière.

hypnose

Cet Abbé Vachez était du reste un singulier prêtre, barbu comme ne l'étaient plus alors que les missionnaires – et je crois bien qu'il en fut un dans son âge plus jeune (à moins que je ne confonde avec l'Abbé Richard). Il ne me plaisait pas.

Il se mit un jour dans la tête de m'"endormir" comme il avait fait, à ma connaissance, sur d'autres élèves. Ce fut en vain, j'avoue que, quant à moi, j'étais décidé à résister à ses sortilèges. Ce n'est que plus tard que je pensai qu'il espérait peut-être par là me "tirer l'inconscient du nez". Mais savait-il ce qu'était l'inconscient ? Les études de Freud n'étaient pas encore connues. Non, je pense plus simplement que cela l'amusait de plonger dans l'hypnose ses jeunes élèves et que, me voyant plutôt doux et apparemment malléable, il escomptait m'endormir assez facilement. Ses essais durèrent plus d'une heure, après quoi il renonça, aussi mécontent de lui que de moi.

Le joli Ménigoz

Je pense aujourd'hui que s'il avait pu m'endormir, j'aurais pu lui apprendre peut-être des élans dont moi-même j'étais inconscient, car je ne crois pas que j'étais insensible à la beauté des corps adolescents. Je n'ai qu'à me rappeler combien je guettais avec émotion le moment où le joli Ménigoz retirait sa chemise de jour pour revêtir celle de nuit, alors qu'il était à l'autre bout du dortoir. Mais pour le petit Bola, je n'ai jamais rien ressenti de semblable, du moins à ma pleine connaissance.

Quant à mon cher ami Gil, je ne vois plus où il se trouvait dans le dortoir – et cependant il y était forcément. Nous devions l'année suivante nous retrouver au Lycée de Nancy.

*

AU LYCEE DE NANCY

fermeture de Saint-Joseph

Mes parents étaient fort ennuyés de la fermeture de l'Institution St-Joseph pour les grandes classes. Lorsque je terminai ma seconde en 1913, j'avais tout juste quinze ans. J'allais aborder deux mois et demi plus tard l'année du 1° bachot C. Ils ne s'arrêtèrent pas longtemps à l'idée de me laisser au collège d'Épinal terminer mes études secondaires, mais cette fois comme interne. Ils pensèrent par contre davantage, et sans doute surtout ma mère, à nous mettre en pension au collège de St-Pierre Fourier à Lunéville. Je me débattis comme un beau diable (pour mes frères et moi), car j'y redoutais une préparation insuffisante au bachot. Enfin ils envisagèrent notre départ pour Nancy. Il y avait à cela plusieurs raisons :

nos correspondants à Nancy

Le lycée de Nancy avait manifestement des résultats au bachot, supérieurs à ceux obtenus dans des collèges comme celui de St-Dié, d'Épinal ou à plus forte raison de Lunéville.

D'autre part, si mes frères et moi ne devions plus être dans une institution religieuse – ce qui devait énormément contrarier ma mère – et si nous étions encore bien plus loin de Fraize, nous avions par contre le grand avantage d'avoir à Nancy un correspondant de taille : notre Oncle Paul (frère de mon père), en garnison à Nancy. Notre Oncle-Paul et sa femme ("la-Tante-Jeanne-de-l'Oncle-Paul", à la fois belle-sœur et cousine germaine de mon père).

Il y avait en outre à Nancy une autre cousine de mon père : la "cousine Berthe", sœur de "la-Tante-Jeanne-de-l'Oncle-Paul" et son mari, le professeur Froelich. Je fus, quant à moi enchanté de cette solution d'autant que les parents de mon ami Gil prenaient pour leur fils la même résolution.

vacances à Fraize avec Gil

Il me semble qu'au cours des vacances qui précédèrent notre entrée au lycée de Nancy, Gil vint passer quelques jours à Fraize. Je me vois à côté de lui, pédalant sur nos bicyclettes et trouvant certains bouts de routes très durs dans nos Vosges pittoresques. Gil, paraissait infatigable...

internat du lycée de Nancy

Je n'ai pas de souvenirs marquants sur la rentrée au lycée. Je me souviens par contre que, Gil et moi, nous nous étions arrangés pour avoir nos lits l'un à côté de l'autre. Il me semble que nous étions beaucoup plus souvent ensemble qu'à Épinal où nos allers et retours de St-J. au collège constituaient l'essentiel de nos contacts. Il en allait de même à l'étude. À Nancy, notre salle d'études était la même que celle de Rhétorique supérieure, comprenant des élèves qui avaient passé leur bachot et qui préparaient leur entrée à l'École normale supérieure. La vue de ces

garçons qui bûchaient avec tant d'ardeur me donnait, pour la première fois, l'idée d'essayer, par mon travail, d"arriver".

la succession de mon père

Mes parents, eux, ne voyaient qu'une chose au sujet de ma future profession : c'est que je fasse ma médecine, comme mon père, et que, si possible, je lui succède, car il souffrait alors de plus en plus de ses rhumatismes et il ne pensait pas qu'il pourrait longtemps continuer cette carrière de médecin de campagne, obligé – à côté de ses consultations et de ses visites, dans un gros bourg vosgien chef-lieu de canton – de se faire conduire par une voiture à cheval, dans les fermes escarpées, en empruntant de bien minces chemins. En tout cas, pendant la période de vacances, il m'appelait de plus en plus dans son cabinet, soi-disant pour l'aider (et en particulier à toutes les réductions de luxation, amputation d'un doigt, réduction de fractures, etc..) en réalité pour m'aguerrir. Bien des gens lui disaient que j'étais trop sensible pour faire un médecin. Il ne voulait pas l'admettre.

chapitres interdits

De toute façon, cette fréquentation du bureau paternel me donnait accès à sa bibliothèque. J'ai toujours aimé les livres, et je dois même avouer que de feuilleter furtivement des livres de gynécologie et d'obstétrique m'intéressait peut-être plus du fait qu'ils m'offraient des images auxquelles un adolescent de cette époque pudique ne pouvait pas être insensible.

Mais la famille veillait... et j'eus un jour la surprise désagréable, en feuilletant un livre de physiologie – expliquant entre autre forcément en long et en large tout le mécanisme de la sexualité – de trouver les pages concernant la génération emboîtées entre deux feuilles blanches formant un étui hermétique... J'ai toujours soupçonné que c'était un coup de ma mère ! Elle ne pensait sûrement pas qu'un jour lointain on apprendrait à son arrière-petite-fille, dès la classe de 6°, les premiers éléments de l'éducation sexuelle … En tout cas, elle a vu son fils aîné, futur "gynécologue-accoucheur", s'orienter justement vers "le fruit défendu" !

photo de groupe

Revenons au lycée. J'ai retrouvé dernièrement une vieille photo datant de cette période (1912-1913) photographie de notre classe de 1° C (de Rhéto C, comme on disait à l'époque) – classe de latin-sciences.J'y reconnus pas mal de visages, mais sur la plupart desquels je ne saurais pas mettre de nom. J'ai eu une véritable satisfaction à trouver près de moi ce brave Gil qui, à l'époque, ne me quittait plus. Sans doute nous sentions-nous, l'un comme l'autre, un peu trop "vosgiens" dans cette capitale de l'ancienne Lorraine, et éprouvions-nous le besoin de nous serrer l'un contre l'autre. Nous ne devions pas avoir atteint notre taille, car nous paraissons plutôt petits sur cette photo. Il est vrai que, à ma droite – Gil étant à ma gauche – se trouvait un véritable colosse, un nommé Rob... Il avait sur le revers de son veston une inscription (RC). Un peu plus loin un autre portait le stupide S + KO H, enfin un troisième, le fils Bour... était garni d'un énorme CN Ce qui est curieux, c'est que nos trois "lettrés" ont été tous trois (et eux seuls), recalés en fin d'année à leur bachot, dans cette classe, pour le reste studieuse.

Ce succès de notre classe de 1°C montre que mes parents et moi-même avions vu juste en ce qui concerne la qualité de l'enseignement du lycée H.Poincaré. Mais ce n'est pas sans quelques difficultés que les deux échappés de St-J. réussirent à conquérir leur bachot.

"Jodot"

Pour la plupart des matières, le renom de Nancy n'était pas supérieur à celui d'Épinal. Mais par contre, pour ce qui est des mathématiques (si importantes en C), la différence était considérable et nous l'avons senti tout de suite, Gil et moi. Celui qui le sentit presque en même temps, c'est le professeur de Math qu'on appelait familièrement "Jodot" et dont j'ai perdu le véritable nom. Il m'avait pris en grippe.

Je fis alors appel à tout mon courage, allai le trouver et lui expliquai que mes difficultés ne venaient pas de ma mauvaise volonté, mais d'une insuffisance de préparation dans mon ancien collège. Je lui demandai de me donner quelques leçons.

mon premier bachot

Il me répondit qu'il n'avait guère le temps, mais me recommanda à un brave répétiteur qui accepta de s'occuper de moi et le fit si bien qu'à chaque trimestre je gagnai des places en mathématiques et qu'à la fin de l'année je fis une très bonne copie au bachot, dont je passai même le brouillon à un inconnu qui se trouvait derrière moi et qui me suppliait de l'aider. Ce que faisant, je risquais gros. Mais comment refuser cette aide ! Non seulement il ne m'arriva rien, mais je fus reçu avec mention frisant de très près la mention bien (2 pts sur 40 ou 50).

reconnaissance

Je saisis aujourd'hui l'occasion de cette remontée pour adresser à la mémoire de mon père l'expression de ma reconnaissance pour les leçons qu'il me fit donner en math. Je n'oublierai pas non plus que, malgré les difficultés qu'il avait à l'époque, ayant ses trois fils au lycée de Nancy et souffrant de plus en plus de ses rhumatismes, il ait songé à me faire poursuivre mes leçons de violon. Je peux dire évidemment qu'il le faisait autant pour ma mère que pour moi. Celle-ci attachait une très grosse importance à notre formation musicale. Elle y était poussée sans aucun doute par ses propres qualités de pianiste, mais aussi peut-être par la petite rivalité qu'elle croyait exister entre les trois enfants de sa belle-sœur Marie, et ses trois enfants "René-Hartemann". En réalité, il n'y avait pas de commune mesure entre la qualité d'exécution de mes trois cousins "Edmond-Hartemann" et nous trois. Et je le sentais tellement bien !

le concert des cousins

Le premier soir de leur arrivée chez nous pour un petit séjour de vacances avec leur mère, maman voulut que je joue je ne sais quelle Veuve si peu joyeuse devant mes trois cousins et leur mère. Quand j'eus terminé ma pauvre production et après les applaudissements d'usage, les trois cousins (qui avaient dissimulé dans le corridor leurs trois violons) allèrent chercher

leurs instruments (normal, alto, violoncelle). Notre tante se mit au piano de maman (car tout de même on n'avait pas transporté par le train son Pleyel magique), et les voilà tous les quatre formant un véritable petit orchestre, et de quelle qualité ! J'admirais, mais je ne pouvais pas oublier mon humiliation qui, sans doute, grandissait au fur et à mesure de la remarquable exécution. Heureusement que, là-dessus, on est allé se coucher....

Stoltz père et fils

Mais malgré mon faible enthousiasme, non pas pour la musique que j'apprenais tout de même, mais pour ma propre médiocrité, mon père me fit encore donner des leçons à Nancy pendant mon année de 1°. J' eus d'abord affaire au vieux père Stoltz à la figure rubiconde (surtout au niveau de la pyramide nasale), remplacé de temps en temps par son fils Gaston – puis à Gaston Stoltz uniquement, (le futur chef d'orchestre et compositeur) qui me faisait jouer de ses propres œuvres, que sans doute il ne reconnaissait pas sous mon archet. Je reparlerai plus tard de ce violon dont je ne devais me défaire qu'il y a une dizaine d'années.

mon caractère change

Cette année passée au lycée de Nancy fut sans histoire. J'étais accoutumé à l'internat et n'en souffrais plus du tout. Du reste j'avais très certainement pris de l'assurance. Était-ce dû uniquement à la puberté franchie ? Je pense que, dans une certaine mesure, l'idée que mon caractère pouvait avoir changé du fait des modifications physiologiques m'aida dans cette transformation que je souhaitais depuis plusieurs années. Car j'ai souffert, étant enfant, de ce que je sentais en moi d'efféminé.

la vie au lycée

En outre, la vie d'interne du lycée de Nancy était certainement plus agréable que la vie d'externe- interné que j'avais connue à Épinal. Disparue cette "promenade", devenue à la longue fastidieuse, et qui nous avait fait faire quatre fois par jour le même chemin.... ce retour du soir étant particulièrement fatigant, car il fallait remonter en fin de journée ces escaliers qui permettaient, depuis la ville assez plate, de regagner l'internat juché sur une colline.

au réfectoire

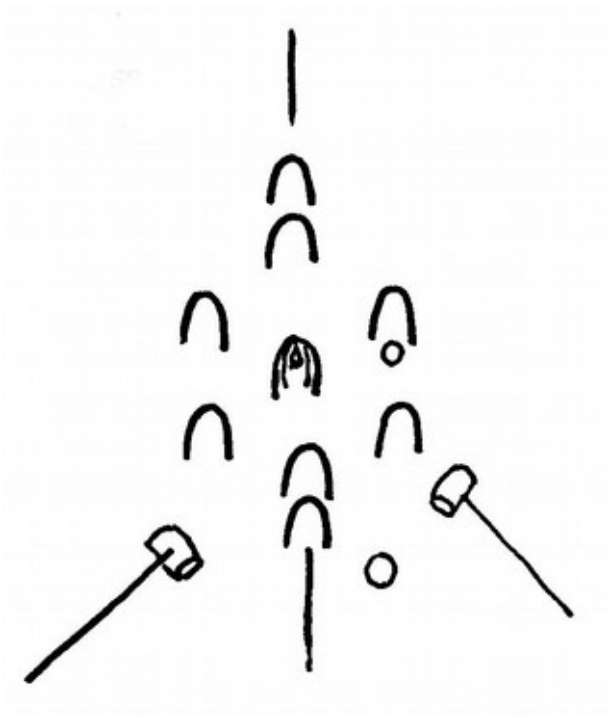
Les repas à Nancy se faisaient sans lecture et dans la joie de la conversation générale. La nourriture était plus abondante, les plats mieux préparés. Tous les vendredis, on avait du thon dont je raffolais, mais par contre ensuite du riz sucré que je n'aimais guère. Au moins une fois par semaine nous avions des "frites" (souvent un peu brûlées !), mais que je savourais car je n'en avais jamais mangé chez mes parents, ma mère ayant vu un jour sa bassine d'huile prendre feu... Et je ne crois pas qu'à St-J. il y en ait eu.Une particularité que je trouvais épatante, c'est que celui qui – à tour de rôle – était chargé de couper les parts, était aussi celui qui devait se servir le dernier... Bel exemple de justice distributive !

au dortoir

De la salle d'études j'ai déjà parlé et je n'y reviens pas. Mais au dortoir, il y avait, presque en face de moi, le lit d'un petit de notre classe. Je dis "petit" parce qu'effectivement il n'était pas aussi grand que nous, mais surtout parce qu'il avait une figure de fille. J'avais eu la facilité et disons-le l'impudeur, de le regarder par-dessus la cloison qui nous séparait les uns des autres lors de la séance de douches qui devait avoir lieu une fois tous les quinze jours. Je me souviens qu'un soir, alors que tout semblait dormir, j'ai fait auprès du petit Baudesson ce que l'année précédente Beroard avait fait auprès du lit du petit Hartemann, c'est à dire que je me suis glissé en me dissimulant jusqu'auprès de son lit, mais me suis contenté de lui parler et peut-être de l'embrasser, mais je n'en suis pas sûr, et je n'ai pas renouvelé ma timide tentative.

jeux impudiques

Est-ce à la suite de cet échec (mais je n'en sais rien), qu'un soir, nous avons tenté, mon voisin de lit et moi, de nous caresser. Seulement la ruelle entre les lits était trop large pour que nous puissions, sans risques d'attirer l'attention, nous livrer à nos jeux impudiques. C'est alors que nous prîmes le parti de nous rendre dans les W-C jouxtant les lavabos à la sortie du dortoir. Et là, nous avons essayé l'un et l'autre de nous faire mutuellement ce que sans doute nous faisions déjà dans la solitude. Nous n'avons pas réussi ni l'un ni l'autre, écrasés que nous étions par la gêne et jamais plus nous n'y avons fait allusion. Ce n'est que quelques années plus tard que j'ai repris mes essais partagés, mais cette fois avec une femme, et pleinement réussi. J'aurai sans doute l'occasion d'y revenir.



jeux innocents chez l'Oncle Paul

Mais à côté de ces jeux risqués, il y avait les jeux innocents que je connaissais dans mes sorties du dimanche. C'était l'Oncle-Paul et la Tante-Jeanne-de-l'Oncle-Paul qui nous recevaient dans leur villa de St-Max (située dans le pâté des constructions Fruhinsholz), et qui venaient nous chercher. Ils nous attendaient chez le concierge et j'ai gardé l'impression que, du fait qu'ils n'avaient pas d'enfants, ils étaient heureux de nous emmener. Ils remplaçaient nos parents et semblaient le faire avec plaisir.

D'autre part, je n'avais plus l'espèce de crainte que je ressentais plus jeune quand ils venaient faire un séjour à Fraize et que nous allions les chercher à la gare avec nos parents. À peine les serrements de mains effectués, la famille se mettait en route, la tante nous expédiant en avant en disant: "Ouste, toutous-chiens-chiens".

Mais pas plus à Fraize que plus tard à Nancy, les retrouvailles ne comportaient un échange de baisers, la tante n'ayant jamais supporté les embrassades... (Lui, était appelé par ses hommes : "le lieutenant Bonbon").

Allions-nous à pied ou en tramway jusque chez eux ? Toujours est-il que je me réjouissais de ces sorties où nous jouions notamment au croquet dans le jardin qui entourait la villa. Le soir, nous rentrions en général à pied (cela faisait notre promenade). Étions-nous accompagnés par nos correspondants ? Avant de repartir, nous dînions et je me souviens avec plaisir de ces dîners parce que, régulièrement, il y avait des frites excellentes !

chez les cousins Froelich

De temps à autre, c'était le Pr Froelich et la "cousine Berthe" qui nous recevaient. J'étais plus intimidé par ces réceptions-là, car il y avait ma cousine Madeleine qui avait mon âge et qui, rondelette et assez jolie, me plaisait beaucoup.

Je me souviens d'un soir où, elle et moi, nous étions un peu en retard sur le bloc familial qui rentrait au 22 rue des Bégonias, venant peut-être de Saint-Max, et où le père était inquiet de ne pas voir sa fil le. Quand il la vit arriver avec moi, alors que la famille attendait sur le trottoir, il l'attrapa sérieusement et à ses explications dont je ne me souviens plus de la teneur, il répondait invariablement : "C'est là ce que je te reproche". Je reparlerai sans doute plus tard de cette charmante cousine que j'ai encore le plaisir de rencontrer de temps à autre.

J'ajouterai que parfois mon ami Gil était invité en même temps que les fils Hartemann. Par exemple je ne saurais pas dire si mon Oncle-Paul l'invitait, comme le Cousin-Froelich, mais ce qui est sûr, c'est qu'il allait chez les Froelich.

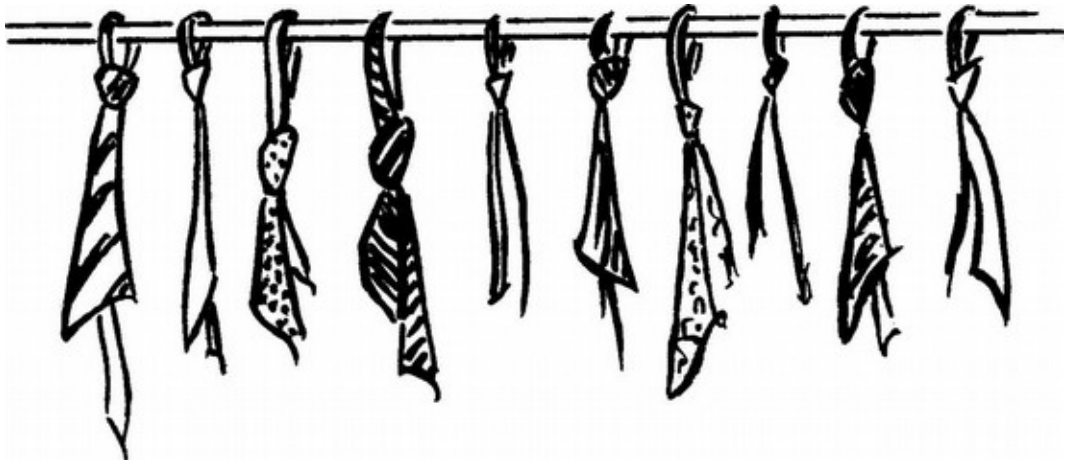
promenades des internes

Les dimanches où nous n'étions pas invités, ou les jeudis, nous allions faire la promenade des internes. Avions-nous un uniforme ? Probablement pas. Je ne me rappelle en effet que trop de l'uniforme de St- Joseph, alors que j'étais plus jeune. Il est vrai que je suis resté quatre ans à St-J., alors que je n'ai fait qu'un an d'internat au lycée Poincaré. Ce qui est sûr, c'est que ces promenades, en grande partie en ville, nous semblaient si ennuyeuses, à Gil et à moi (car nous avions reformé notre binôme). Et si de plus nous avions été ennuyés par le port, à quinze ans, d'un uniforme de collégien, nous en aurions gardé un souvenir amer.

Nous bavardions ensemble sans trop nous soucier des passants, ni même des jeunes passantes en liberté. Sans doute, quand nous croisions une promenade de jeunes pensionnaires, cela nous intéressait-il un peu mais tout juste. Mon sentiment, tout au moins, était de les plaindre et de connaître à ce moment moi-même un certain malaise. Quant à Gil, il n'avait pas retrouvé une nouvelle "Schmeterling".

mes cravates

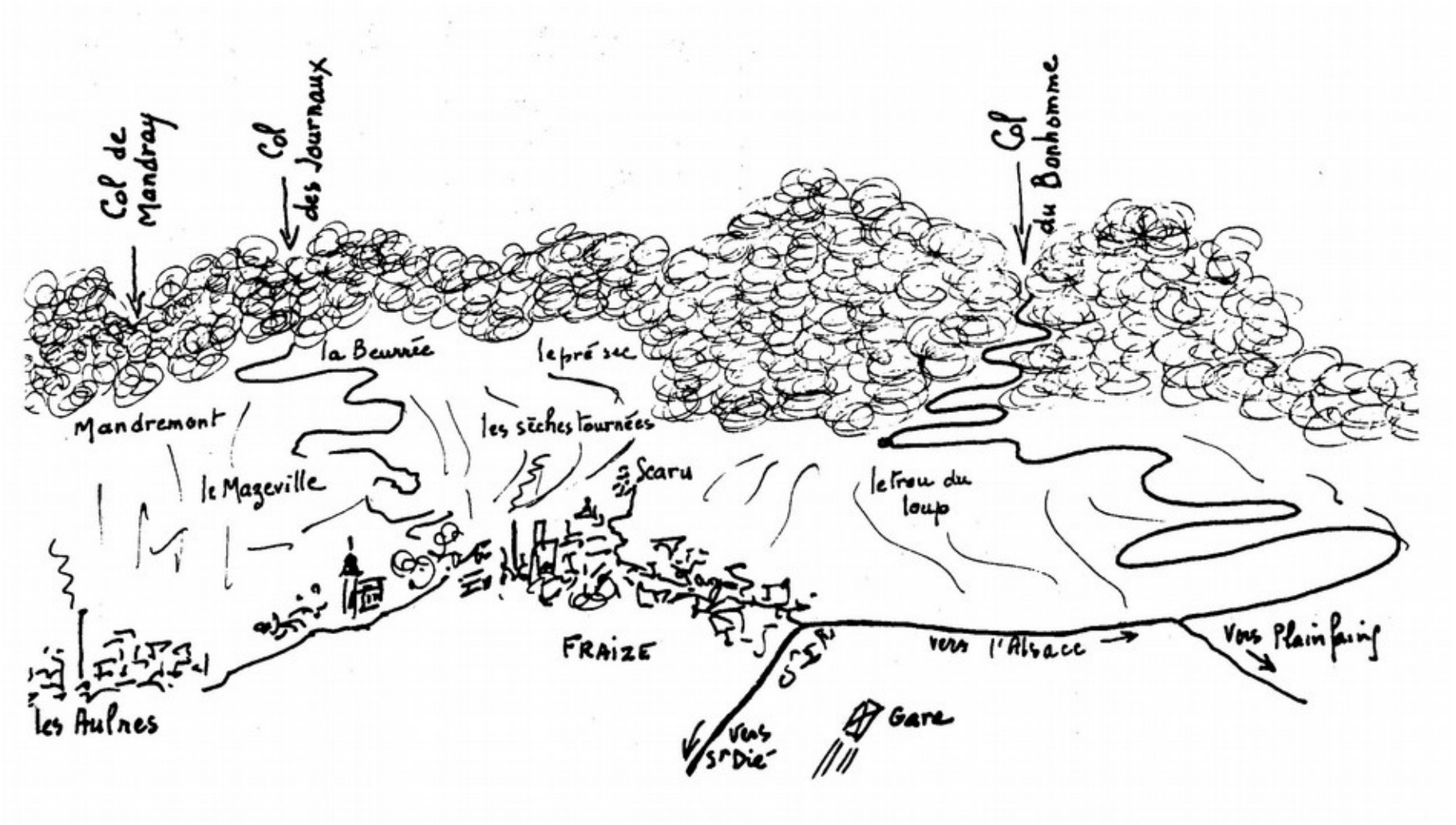
Si je n'ose jurer que je ne me promenais pas à Nancy en uniforme, je suis par contre certain que je ne sortais jamais sans cravate. J'ai toujours eu la passion des cravates. Quand j'étais encore à St-J., je demandais à ma mère si elle ne pourrait pas m'en faire, sinon dans des embrasses de rideaux,du moins dans un tissu jaune ou rose semblable à celui de ces embrasses. Ce n'était pas évidemment du meilleur goût, mais je me cultivai dans ce domaine, et lorsque je vins au lycée de Nancy, j'avais une véritable collection de cravates en tout genres. Or, cette belle collection me fut un jour volée à l'internat



je travaille ferme

La première moitié de l'année 1914 ne m'a guère laissé de souvenirs, tout au moins méritant d'être rappelés. Nous travaillions d'arrache-pied et cette fois surtout les maths. Mais nos progrès, à Gil et à moi, sur la matière mathématique (qui nous avait tout d'abord inquiétés sur l'avenir de notre bachot) avaient fait disparaître cette inquiétude et c'est l'ensemble des connaissances que nous repassions avec ardeur. J'ai déjà dit le résultat de l'examen en ce qui me concerne. Gil, lui aussi, fut reçu avec mention. Nous nous quittâmes alors pour rentrer l'un et l'autre dans nos familles – et pas un instant il ne nous effleura l'idée que nous ne nous reverrions plus pendant plusieurs années, la guerre de 14 étant sur le point d'éclater et la région de Senones (où habitaient ses parents) devant être occupée par les Allemands pendant toute la guerre.

*



les cols autour de Fraize

LA GUERRE À FRAIZE ET MES ETUDES

la guerre

Nous étions, mes frères et moi, rentrés à Fraize, courant juillet 1914, pour y passer les grandes vacances. Malgré la connaissance de l'assassinat de l'Archiduc d'Autriche à Sarajevo, personne ne pensait à la guerre proche. Ce n'est que fin juillet que la situation se gâta rapidement.

"à Berlin"

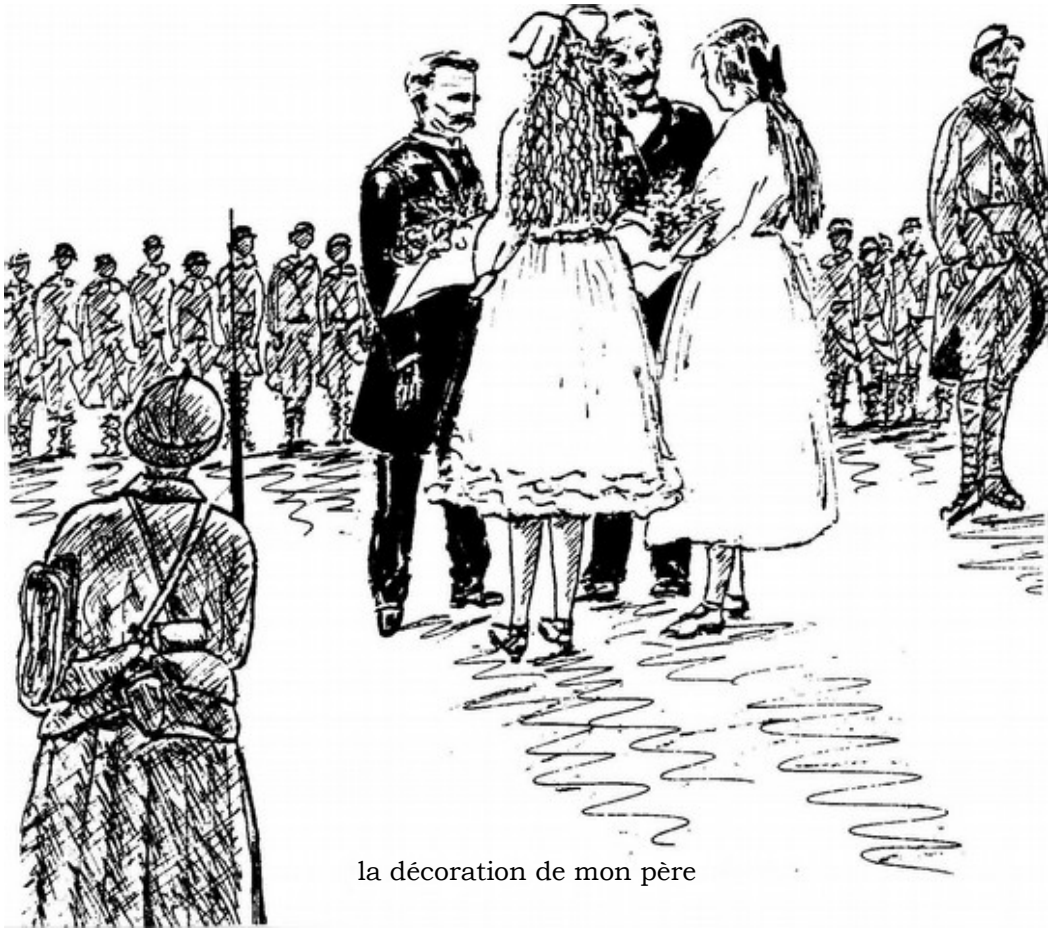
C'est le 1° août au matin que mes frères et moi nous vîmes à la gare de Fraize les trains embarquant les premiers réservistes appelés. À la craie, on pouvait lire sur les wagons les inscriptions : "À Berlin"! Cela m'a trop fait songer à ce que déjà on criait, parait-il, en 1870, pour que, au milieu de l'enthousiasme général, mon scepticisme habituel me permette d'y croire. Et pourtant, on finit par obtenir la victoire !... mais ce sont les Allemands qui vinrent à Paris signer la paix cette paix qui ne pouvait qu'appeler une autre guerre...

le tocsin

Au milieu de l'après-midi, nous entendîmes le tocsin de notre église si proche, annonçant la mobilisation générale. Deux jours plus tard, c'était la guerre.

les cols de Fraize

Or Fraize, qui était si près de la frontière allemande, ne fut jamais envahie (ce que l'on redoutait tant dans les débuts), même lors du "grand repli" jusqu'à la Marne, et ceci malgré que les Allemands aient occupé un certain nombre de cols avoisinants (de Mandray, des Journaux) et de nombreux villages au nord et à l'est, ainsi que la ville de Saint-Dié. À plusieurs reprises, des obus tombèrent sur Fraize. L'un d'eux



la décoration de mon père

tomba derrière notre maison, et notre cocher de guerre, le vieux Grosdidier qui transportait du fumier derrière notre jardin potager, fut renversé par la déflagration, sans être blessé. D'autre part, Fraize figurait comme une des charnières du front lorrain, notamment des combats qui se déroulaient autour des cols que je viens de citer et aussi au col du Bonhomme si près de nous, dont les Français s'étaient emparés dès les premiers jours du conflit. Il ne fut jamais repris par les Allemands pendant toute la guerre, malgré que, après la victoire de la Marne, il garda toute son importance.

les blessés

Une autre image que connaissait Fraize était l'arrivée, par le col du Bonhomme surtout, de nombreux blessés hospitalisés à l'Hôpital de Fraize et soignés, dans les tout premiers jours, par les médecins civil du pays : mon père, le Dr René Hartemann, et le Dr Durand qui était à l'époque le maire du pays.

Mon père était malade, le Dr Durand déjà âgé, et cependant, à eux deux, ils assumèrent les premiers soins aux premiers blessés évacués, puis continuèrent à aider les médecins militaires enfin en place, et ceci pendant plusieurs semaines. Ils furent du reste décorés à ce titre de la Croix de Guerre. Ce n'est qu'au début de septembre, alors que Fraize était presque encerclée, que mon père décida de quitter le pays.

le bras cassé de ma grand'mère

Il faut noter en passant que la petite grand'mère Hartemann avait quitté Fraize – sa demeure habituelle depuis des années – pour Nancy (au Bas-Château d'Essey), dès les débuts des bombardements.

Elle s'était de plus fracturé un avant-bras en descendant à la cave lors d'une alerte et, dans des conditions bien précaires, son fils René lui avait plâtré cet avant-bras. On trouva, dans la famille, le moyen de critiquer la façon dont cette "contention" avait été effectuée !

mon père "interdit" en Alsace

Quant à mon père, outre les risques que sa famille encourait en restant plus longtemps dans ce village bombardé, il avait des raisons particulières de quitter Fraize avant que les Allemands ne viennent à y entrer. Il avait été, comme je l'ai dit plus haut (sans doute tout au début de son mariage), "interdit définitivement en Allemagne" pour une raison relativement futile, mais qui nous montre que les Allemands, sous le régime du Kaiser, étaient aussi sourcilleux et vindicatifs que sous le régime hitlérien.

Il y avait à Fraize, parmi les directeurs et sous-directeurs des usines de Filatures et Tissages, un certain nombre d'Alsaciens, pour la plupart sortis de l'École de Mulhouse. Or – bien avant la guerre – au cours d'un séjour de mes parents à Mulhouse (ville d'où ma mère était originaire), alors qu'il se promenait avec elle sur le Champ de Foire de la ville, mon père avait aperçu, en uniforme d'officier allemand, un des sous-directeurs d'une filature de Fraize qui devait y faire une "période". S'étaient-ils salués ou s'étaient-ils parlé ?... Mais mon père, rentré à Fraize, n'avait pas pu s'empêcher de raconter au Cercle Républicain la rencontre et la tenue de M. V. Mon père avait-il fait des réflexions désobligeantes ? Je ne le crois pas, ce n'était pas son genre. Ce qui est certain, c'est que l'administration allemande l'avait su et que l'année suivantes, pour les nouvelles vacances d'été, mon père avait été refoulé à la frontière sous contrôle des gendarmes allemands.

départ pour La Bresse

Nous partîmes donc tous les cinq tout d'abord à Gérardmer, puis à La Bresse où se trouvait mon Oncle Jules, le mari de la Tante Phine, sœur de ma mère.

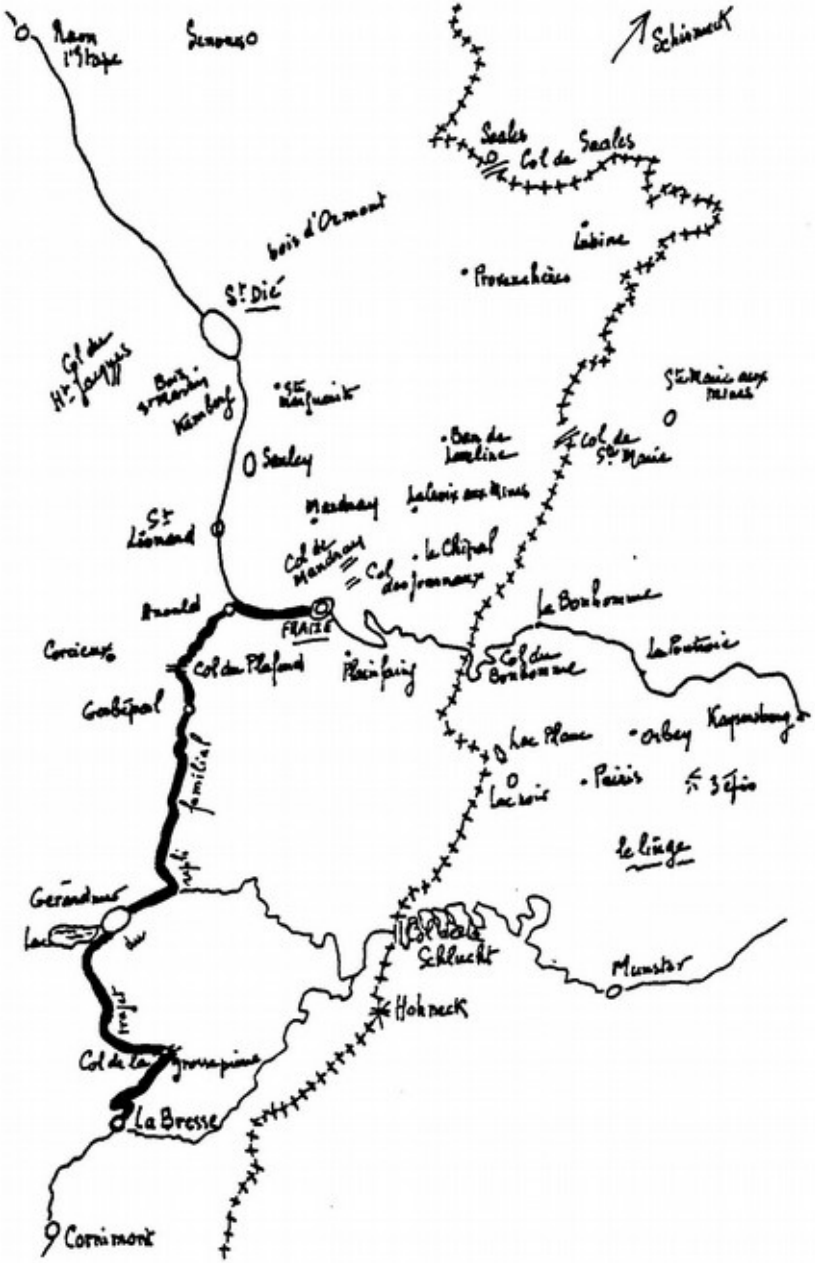
Je me souviendrai toujours de cette équipée, mon père emportant sa petite réserve d'or, ma mère et mon plus jeune frère occupant avec lui la voiture, ainsi que le brave Grosdidier sur le siège, Georges et moi accompagnant – ou plus souvent suivant – la voiture, sur nos bicyclettes....

Nous n'avions sans doute pas pris la belle calèche de ma mère, toute reluisante et qui, entre les visites qu'elle faisait à ses amies, ne sortait pas de la remise-buanderie du sous-sol, mais la simple et modeste voiture que mon père utilisait chaque jour pour ses visites à ses malades de la vallée ou de la montagne.

chez l'Oncle Jules

À Gérardmer, nous trouvâmes notre Oncle-Jules qui venait avec son automobile prendre mes parents et relever notre bon cocher et le brave Chariot (le cheval) qui purent ainsi regagner Fraize.

Quant à G1 et moi, fatigués de ce voyage, nous aurions voulu monter aussi dans l'auto, mais il y avait les bicyclettes... Ma mère plaidait sans doute la cause de ses fils. L'Oncle fut à juste titre impitoyable et nous dûmes poursuivre notre randonnée, passer le Col de Grosse-Pierre et finalement n'arrivâmes pas très loin


Schirmeck
Seales
Col de Seales
Labine
Bois d'Ormont
St Dié
Col du Hr. Jouxtens
Sealey
St Léonard
Col de Mandray
Col des Journeaux
le Chipal
FRAISE
Plainfaing
Col du Bonhomme
le Bonhomme
la Poutroie
Kaysersberg
Col du Plafond
Gerbépal
Gérardmer
Lac
Lac noir
le Linge
Schlucht
Hohneck
Munster
Col de la Schuepine
La Bresse
Cornimont

derrière la De Dion-Bouton, car nous assistâmes à notre commune arrivée dans la maison de l'Oncle, lequel déclara à sa femme en désignant les deux cyclistes : "Dis donc, Phine, devant – comment dites-vous, René ? – Buffet - devant Monsieur Buffet (industriel de Plainfaing replié sur Gérardmer), je les ai traités de sybarites... et cette Marie (ma mère) qui faisait la sotte ! " Phrase mémorable que recueillit, suivant son habitude; mon frère Georges, et qu'il claironna en famille pendant longtemps...

Notre séjour à La Bresse fut assez court. Notre Oncle-Jules était très excité par la guerre. Il n'était pas mobilisé parce qu'il avait autrefois été réformé pour une question d'œil et il souffrait de n'être pas aux Armées, car il était un homme solide et d'une grande activité. Il nous dit à plusieurs reprises son désir de s'engager – et il ne tarda pas à le faire après notre départ.

Pour le moment, il continuait à consulter et même, lorsque nous sommes arrivés chez lui, nous avons lu à l'entrée – mais sans trop de surprise le connaissant – l'indication : "Consultations gratuites". C'était sa manière de participer à l'effort national. Nous avons pensé du reste que cela devait concerner en réalité les pauvres gens qui, à cette époque, devaient être nombreux dans ce village de montagne. Son ménage par ailleurs ne paraissait pas des plus heureux.

Dans l'intervalle, l'Oncle-Jules s'était présenté devant un Conseil de révision, et bien entendu avait été pris bon pour le service armé, c'est à dire pour les ambulances ou hôpitaux militaires. Et, paraît-il, le président du Conseil de Révision l'aurait félicité en lui disant : "Merci pour la France ! "

la victoire de la Marne

Quelques jours après notre départ pour Gérardmer-La Bresse, était survenue la victoire de la Marne qui fit complètement cesser, du moins momentanément, la pression – en particulier sur le col du Bonhomme. L'intérêt que la percée des Allemands à ce niveau pouvait avoir pour eux, tant qu'ils espéraient par cette percée prendre à revers les troupes françaises, était fortement diminué. Et de fait, à partir de ce moment-là, Fraize ne connut plus de sérieuses menaces.

Nous étions de retour chez nous au bout d'une quinzaine de jours, à peine.

indécisions

Du reste, après la victoire de la Marne, tous les espoirs semblaient permis et le principal d'entre eux était une libération rapide du territoire. En réalité, tout en reconnaissant que les choses n'allaient pas sans difficultés et en se voyant contraints de reporter de mois en mois la perspective de la fin de la guerre, nous espérions toujours que la rentrée au lycée de Nancy se ferait en temps voulu. Or, on était toujours en guerre. Le Lycée Poincaré ouvrit bien ses portes, mais non celles de l'internat. Mes parents ne surent que faire, et comme moi-même je n'étais pas tranquille de les laisser seuls dans cette menace perpétuelle du bombardement ou de l'occupation de Fraize, je n'insistai pas pour regagner

Nancy. Mais les jours passaient, puis les mois s'écoulaient et il s'agissait tout de même de ma préparation au 2° bachot. Entre temps, j'avais décidé avec mes parents de songer plutôt à une année de philosophie que de préparer le bac math-élem qui se trouvait en général choisi par une majorité de reçus au bac C.

ma philo tout seul

En faisant philo, tout se simplifiait. Le départ à Nancy pouvait être retardé. De toute façon, les connaissances en physique et chimie que j'avais acquises pour mon premier bachot devaient me suffire pour la classe de philosophie et sa sanction finale. Restait le principal : la philosophie elle-même.

Mais, tout en la connaissant mal, j'avais du goût pour les questions philosophiques et notamment psychologiques. Mes parents étaient enchantés, car à cette époque les mathématiques ne paraissaient guère (*) utiles pour "faire sa médecine" et il y avait certainement plus d'élèves sortant de philo que de math-élem pour s'engager dans la carrière médicale. De toute façon, en "faisant" philo, je ne me condamnais pas à m'orienter vers la médecine, je restais encore libre de choisir une carrière dans le droit, dans l'enseignement et pourquoi pas dans la philo elle-même.

En attendant la fin de la guerre, je préparai donc ma philo tout seul. Le seul contact que j'avais avec le lycée de Nancy était la correction, par le professeur de philo, de quelques dissertations que je préparais et rédigeais à la maison. Je passai ainsi tout l'hiver, travaillant tous les matins dans le cabinet de toilette de mes parents, une des quelques pièces – en dehors de la salle à manger, du bureau et de la salle d'attente de mon père, qui étaient alors chauffées.

la chatte

J'avais comme compagne une chatte qui nous était venue de je ne sais où et qui passait des heures sur le rebord intérieur de la fenêtre, en face de moi, bien au chaud. Cette bête était extrêmement peureuse et elle ne semblait rassurée que lorsqu'elle était tranquille sur sa fenêtre. Elle se laissait caresser, mais par moi seul, et j'avais remarqué qu'elle avait une tendance persistante à me présenter son arrière-train. Comme je philosophais, je conclus qu'elle était névrosée et je crois que véritablement elle l'était. Nous avons été obligés de nous en débarrasser en raison de sa sauvagerie, et je me souviens que c'est un affreux malhomme qui l'emporta dans un sac. Il me semble que l'un de mes frères, sinon les deux, sont allés assister à l'exécution qui s'est faite par des projections successives contre un mur. En l'apprenant j'en ai été bouleversé et aujourd'hui encore je regrette d'avoir laissé s'accomplir cette mauvaise action.

Mais que faisaient à Fraize mes frères ? je me le demande, car eux non plus n'étaient pas retournés à Nancy.

---

* Mon père avait passé son Bachot de Lettres en 1888 et celui de Sciences en 1889, avant de préparer sa Médecine (sa thèse de docteur en 1895).

Les Folmer

Quand arriva le 3° trimestre, mes parents se décidèrent à chercher une solution pour me permettre de suivre, au moins ce dernier trimestre, au lycée de Nancy. L'Oncle-Paul n'était plus à Nancy. Il était aux Armées. Mais nous avions la Tante Marie, la mère des cousins musiciens, qui habitait une villa dans le quartier St-Mansuy. C'est elle qui nous indiqua une pension de famille à La Foucotte, tenue par une veuve, Mme Folmer, qui avait deux fils dont l'un était un peu plus âgé que moi et l'autre un peu plus jeune, ainsi qu'une petite fille.

Je passai là les trois derniers mois de l'année scolaire, avec mon frère Georges qui fit un 3° trimestre en 2° C. Tous les jours je me rendais, sans doute avec Gl, au lycée. Comme prévu, étant donné ma préparation antérieure au bac C, je ne fus pas – dans la classe de philo – désorienté au point de vue scientifique. En ce qui concerne la philosophie que j'aimais énormément, je suivis facilement, d'autant plus que le 3° trimestre comportait une branche qui n'avait pas encore été entamée par le professeur : la morale. Je devais du reste, en fin de trimestre, partager en ex-equo avec un camarade, la première place en philosophie. La plupart des camarades que j'eus en philosophie n'étaient pas ceux que j'avais connus en 1°C - les Fiehrer, Gruyer... étant passés en math-élem. Je devais les retrouver au PCN, pour l'année scolaire suivante. C'est à cette époque que je fis la connaissance de Scherbeck qui déjà en classe faisait de jolis croquis de professeurs surtout. Je devais le retrouver, bien plus tard, à l'Académie de Stanislas.

La vie chez les Folmer n'était pas folichonne. Mme Folmer était une protestante rigide. Il y avait là un vieux grand-père bien gentil mais évidemment pas drôle, et que je retrouvais tous les jours à table, ainsi que deux vieilles dames qui n'étaient pas très gaies. Quant aux enfants de Mme F., ils étaient gentils, mais enfin ils se sentaient chez eux...

révisions pour le second bechot

Cette villa n'était pas très large, toute en hauteur, mais coquette. Il existait, sur un côté de la maison, un petit parc formant un sous-bois avec des allées dans lesquelles je me suis maintes fois promené lorsqu'entre l'écrit et l'oral du bachot de philo je tâchais d'assimiler en toute hâte, dans un petit livre constituant un surabrégé du programme, l'histoire naturelle dont je n'avais en réalité connu que l'enseignement du 3° trimestre... Toujours est-il que je fus reçu à nouveau avec la mention "assez-bien".

le capitaine Tourniol

Dès le résultat connu, je regagnai Fraize où je devais passer les grandes vacances- La guerre sévissait toujours à proximité et l'on peut même dire que les combats notamment dans la région du Linge, sur le versant allemand, furent plus violents et plus meurtriers au cours du mois d'août que dans la même période de l'année précédente.

Nous avions sans cesse à la maison des officiers à héberger. Celui dont j'ai gardé le plus vif souvenir était un capitaine d'artillerie du nom de Tourniol, qui avait été blessé à la tête et au bras, mais d'une façon peu grave puisque 48 heures après sa blessure il avait pu avoir un petit congé de convalescence qu'il était venu passer à Fraize, sans doute parce qu'il n'avait pas le droit de s'éloigner davantage de son poste de combat. Et c'est dans notre maison qu'il passa sa convalescence. Mes parents le reçurent avec beaucoup de gentillesse. Il fut vraiment, pendant les quinze jours qu'il resta à Fraize, considéré par nous tous comme faisant partie de la famille.

Il nous parla beaucoup de sa propre famille (femme et enfants) habitant dans le centre de la France, et presque tous les après-midi de ce bel été, il vint se promener avec notre mère et nous trois dans les environs. Il avait beaucoup de prestance, son petit calot bien posé de côté nous permettait de constater le rétrécissement progressif de son petit pansement.

Nous avions, mes frères et moi, l'impression que notre mère ne lui déplaisait pas, mais inconsciemment nous montions bonne garde. Mon père, pendant ce temps, faisait ses visites car, comme dans beaucoup de campagnes, les consultations avaient lieu le matin et les visites à domicile l'après-midi. Elles se poursuivaient souvent très tard et nous étions toujours très contents d'entendre la clochette du cheval annonçant le retour du père.

Le capitaine Tourniol nous quitta une fois ses quinze jours de convalescence terminés et nous avons appris quelques semaines plus tard qu'il avait été tué au Linge en septembre 1915.

le capitaine B

Nous avons eu, pendant ces vacances de 1915, beaucoup d'officiers en repos logeant chez nous. Aucun de nous a laissé un souvenir aussi marqué que ce pauvre Capitaine Tourniol. Un autre cependant m'est resté en mémoire, mais pour des raisons bien différentes. C'est le Capitaine B., qui, en septembre 1915 logea chez nous avec le Colonel H. dont il était l'officier d'État major. Comme j'avais reçu en récompense de mon succès au bachot de philo un excellent appareil à plaques, je prenais volontiers un cliché de nos visiteurs, cliché que je développais moi-même. Je viens de revoir deux photographies de ce capitaine, sur l'une il est à cheval et on voit mal son expression, sur l'autre on le voit de près et on ne peut nier la dureté de son regard, alors que j'avais gardé l'image d'un brave homme... Il fut, depuis, l'auteur d'un meurtre (sa femme) qui lui valut un certain nombre d'années de bagne. Sa parenté proche était fort connue en Lorraine.

Tante-Phine et Renée

La fin des grandes vacances de 1915 fut marquée par le séjour à Fraize de notre Tante-Phine qui était souffrante. C'est à La Bresse, où elle se trouvait seule (du fait du départ de son mari aux Armées), qu'elle était tombée malade. Elle vint se reposer à Fraize, d'autant que mon père pouvait la soigner. Elle était, bien entendu, accompagnée de sa fille Renée, qui allait sur ses sept ans (elle venait de perdre peu avant son bébé, un garçon).

Je me souviens des bonnes promenades que nous fîmes à ce moment dans les environs immédiat, promenades à cinq (ma mère, la Tante- Phine, petite Renée, moi et la chienne Lisette, petit bouledogue charmant qui devait mourir le mois suivant). Mes frères étaient repartis pour . reprendre leurs études, mais à Dijon. À mon tour je devais, début novembre, aller m'inscrire au PCN, année préparatoire à la Médecine qui, à l'époque, se faisait à la Faculté des Sciences.

Je ne me souviens plus de ce qu'on a pu m'écrire alors au sujet de ma Tante-Phine. Sans doute allait-elle mieux puisqu'elle regagna La Bresse. Mais ce mieux ne dura pas et elle mourut quelques mois plus tard. Je n'ai jamais connu la cause de sa mort. Si ce fut de ses grosses crises nerveuses, on peut se demander s'il ne s'agissait pas d'une tumeur cérébrale. Très vraisemblablement elle ne mourrait plus aujourd'hui.

Je regrettai beaucoup ma Tante-Phine. S'ajoutait sans doute à ce regret une cause personnelle parce qu'elle m'avait dit que j'étais "beau". J'avais alors seize ans et demi et ce compliment contribua-t-il peut-être à me rendre – moi si timide, "piquant des phares" à chaque instant – un peu moins sauvage, surtout devant le sexe féminin.

Petite Renée, orpheline, fut recueillie par mes parents... jusqu'au remariage rapide de l'Oncle Jules.

Au Kiosque de Mandray (oct. 1915)

Lundi 6 Mars 1916.

Ma chère petite.

J'ai ta gentille lettre de jeudi dernier. Dis bien à ta bonne tante combien je suis touché de tout ce qu'elle fait pour toi. Elle te soigne très bien, et t'éduque très bien. Je lui en serai reconnaissant toute ma vie. Je serais bien d'ailleurs qu'il en serait ainsi. Ta maman en est bien contente aussi.

Il neige depuis hier soir, et il ne fait pas bon. La canon:

Il y aura après-demain un an que je suis venu vous rejoindre à La Bresse. Je venais d'être nommé au Valdahon. Il y aura ~~onze~~ mois ~~un~~ demain que je partais sur le front.

A ce moment, j'étais loin de me douter que j'aurais tant de larmes à verser un an plus tard. Je sais que Pauline ira bientôt te voir. Elle vient de me l'écrire.

Adieu, ma mignonne chérie, je t'embrasse bien tendrement. Petite Phine du ciel, protège ta petite Nette.

Jules

- deux pages d'une lettre de l'Oncle-Jules à sa petite Renée, alors à Fraize, après la mort de sa maman -

les jeunes filles et moi

Jusque là, j'avais bien eu déjà quelques pulsions amoureuses, mais paralysées par mon effrayante timidité. Mes tendances amoureuses, tout en relevant certainement de la libido naissante, se bornaient, me semble-t-il, à de purs désirs d'embrasser par exemple. J'ai le souvenir notamment que, aux environs de treize ou quatorze ans, j'avais une véritable passion pour une fille qui devait avoir mon âge à peu près, fille de ferme ou d'ouvriers qui logeaient dans un faubourg (si j'ose parler ainsi !) de Fraize : aux Aulnes, et même dans la fin-fond des Aulnes. Elle s'appelait Trab... Son prénom, je crois que je l'ai toujours ignoré, car je ne lui ai jamais adressé la parole et je n'ai pas osé éveiller des soupçons en interrogeant des personnes qui la connaissaient. Je me suis pourtant contenté, pendant des semaines, de "faire le tour des Aulnes" en vélo pour l'apercevoir, assise dans le jardin de ses parents !

Ce n'est que l'année suivante que j'ai commencé à converser avec des jeunes filles. Une certaine Caroline Mazeroli. Mais là, l'entrée en conversation m'avait été facilitée par le fait que cette jeune fille était parente de gens que je connaissais, parce que j'avais été parrain de leur petite fille - le père de ma filleule (Louis Antoine) étant un ancien cocher de la maison. J'ai retrouvé récemment une photographie de la jeune Caroline, photographie que j'avais prise avec mon appareil... Quelle hardiesse !

Mais qu'elle était tout de même jolie...

Je me suis même – je ne pourrais pas préciser vers quelle époque – enhardi au point d'aborder une jeune fille dont j'ignorais tout. Je l'avais remarquée lorsqu'elle rentrait de l'usine avec les autres ouvrières et remontait de l'église (venant des Aulnes) pour passer devant notre maison. Je la guettais de la fenêtre du premier étage dont j'ai déjà parlé. Elle avait fini par me remarquer – dans mon second étage sur sous-sol – et m'avait même souri...

Un jour j'ai pris mon courage en mains et je l'ai suivie – loin – jusqu'à La Costelle ! Quittant ses camarades, elle a emprunté un chemin latéral et, tout tremblant, je l'ai abordée. Mais elle était près de sa maison et n'a pu me répondre.

Deux jours plus tard je repartais au Collège, peut-être bien en Faculté.

MA FOLLE VIE (!) DE JEUNE ETUDIANT

PCN-Fac de Sciences

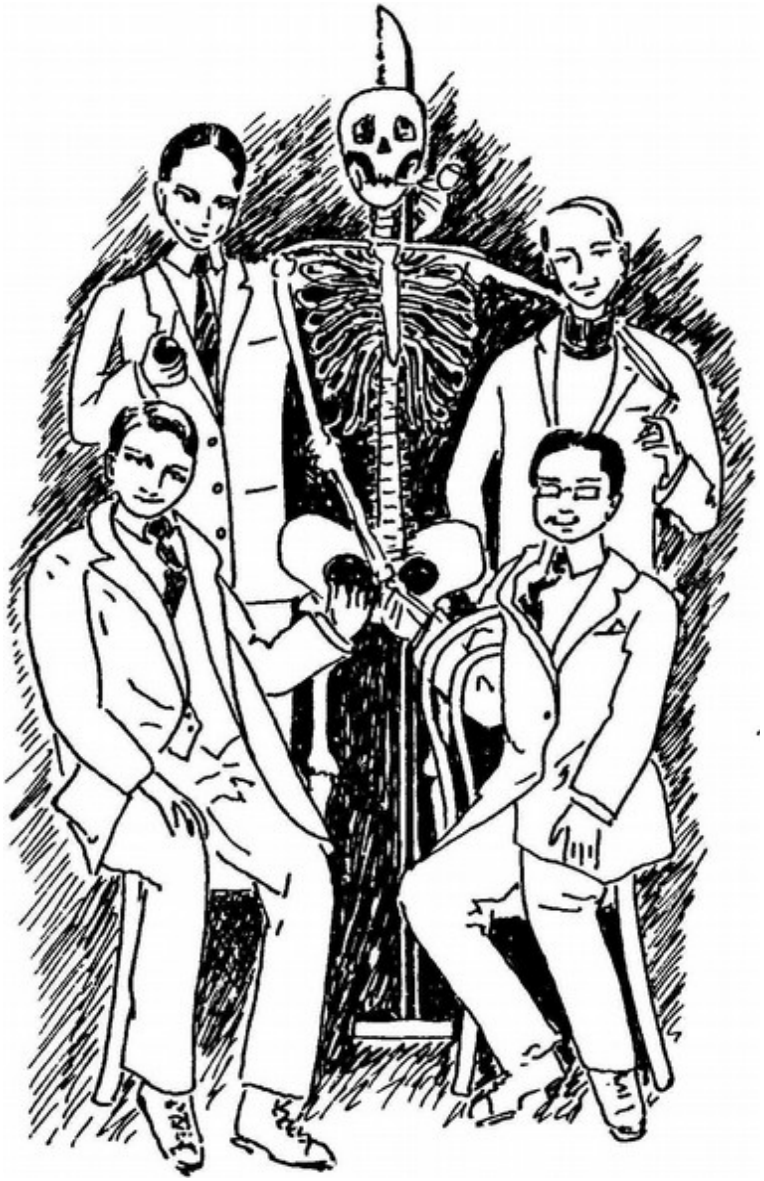
C'est à partir du moment où je suis entré en Faculté que j'ai abandonné la fleur bleue pour essayer d'être vraiment un homme. Je garde de cette époque un souvenir plutôt pénible. J'avais rejoint la pension de Madame Folmer, mais autant j'avais dans cette pension vigoureusement travaillé au cours du 3° trimestre 1915 – le seul que j'ai passé au lycée dans toute l'année – autant je travaillai peu et mal pendant mon année de PCN (sigle de Physique-Chimie-Histoire naturelle).

Aucune de ces trois sciences ne m'intéressait vraiment, mais ce qui m'était le plus pénible, c'était de dessiner les petits animaux, les plantes, etc... Mon fils François, trente ans plus tard, devait connaître la même répugnance, mais lui, carrément abandonna ce qui était devenu le PCB, pour faire du Droit, (il faut dire qu'il s'était inscrit aux deux facultés, étant donné que j'étais alors professeur agrégé et que les inscriptions étaient gratuites pour les enfants de professeurs.)

Bref, je fis une très mauvaise année, au point que je ne me présentai pas à la session de juillet et que j'eus toutes les peines du monde à obtenir l'autorisation de m'inscrire à la session de rattrapage d'octobre. J'en reparlerai plus loin.

le "For-Club"

C'est lors du début de mes études pré-médicales à la Faculté des Sciences, au PCN, que naquit ce que Charles Renard devait appeler le "For-Club". C'était tout simplement la réunion de 4 étudiants tout frais émoulus dans l'Université et qui avaient d'emblée sympathisé. On les retrouve groupés ensemble dans la photo officielle prise par Bellini au début de l'année scolaire, en décembre 15. On les repère surtout dans une série de photos d'amateur (moi) entourant par bravade un squelette déniché à la Fac chacun tenant un des quatre membres. Trois d'entre nous restèrent unis pendant toutes leurs études de Médecine proprement dites : Renard Charles, Gerbaut Pierre, et... Hartemann Jean.Les deux derniers se connaissaient déjà ayant fait la plus grosse partie de leurs études secondaires à Épinal. Ils adoptèrent de suite Renard, fils d'un médecin militaire en retraite.



Quant au 4°, Barrail, je ne sais comment nous l'avions recruté, peut-être parce qu'il était seul et inoffensif. Nous devions le perdre de vue, car il ne tarda pas à abandonner la Médecine. Mais le For-Club, s'il dura longtemps, eut des débuts boiteux et la faute en est à moi-même car, si nous nous rencontrions aux cours, nos comportements dans la ville étaient bien différents.

Je fis en effet, comme je le dirai plus loin, une folle année de PCN. La cause en fut certainement le fait que je me trouvai tout à coup grisé de me sentir libre du joug de l'internat, alors que Renard et Gerbaut ne connurent pas cette séquestration de six années. Mais enfin je ne veux pas me chercher d'excuses. Barrail seul me suivit un peu, mais je m'en détachai complètement, rupture que compléta son abandon de la Médecine. Quant aux trois restants, nous nous suivîmes tout au long de nos études médicales proprement dites et ensuite ne nous perdîmes jamais de vue.

Charles Renard, qui depuis quelques années souffrait du cœur, vient de mourir à Brillat, dans les Deux-Sèvres, où il s'était retiré après avoir exercé longtemps la médecine générale à Poissons (Meuse). Cette disparition m'a fait énormément de peine. Quant à Gerbaut, s'il est toujours à Nancy, il ne me reconnaît plus et me "vouvoyé"...! Je suis le seul "survivant" du For-Club ...

derrière St-Epvre

À quoi donc, en 15-16 passais-je mon temps ? J'allais tout de même aux cours où je retrouvais mes amis Gerbaut et Renard. Mais j'avais d'autres camarades dont la plupart étaient plus âgés que moi (j'avais alors 17 ans) et nous passions nos soirées dans les cafés, à jouer aux cartes, et très souvent nous nous rendions dans les maisons de tolérance qui se trouvaient nombreuses derrière St-Epvre, dans la rue du Maure-qui-Trompe et dans la rue du Moulin. Nous y passions des soirées entières à perdre notre temps, car en général nous ne "montions" pas, nous contentant d'amuser ces dames dans l'intervalle de leurs actes professionnels. J'y ai même plusieurs fois apporté mon violon et je jouais, sur d'autres aussi. Il fut même un temps où je le laissai à demeure dans une des maisons de la rue du Maure-qui-Trompe, où j'avais du reste ma préférée, la belle Carmen. Mais je ne montais jamais avec elle car j'avais, comme beaucoup de mes camarades de ce temps, la sotte prétention d'aller au bordel sans payer – et la chère Carmen ne voulait pas s'attirer les foudres de "Madame". Je n'ai pas gardé de souvenirs de mes compagnons de débauche (si on peut dire !!!!) Je me souviens encore de Francfort parce qu'il était le frère aîné du Francfort qui plus tard devint un de mes camarades d'internat.

Il y avait également Barail qui, au début, faisait partie de l'innocent For-Club. Plus tard j'avais cessé toute relation amicale avec lui, car il ne me plaisait guère. Il avait une jolie petite amie qu'il entretenait comme une maîtresse et cela me choquait comme contraire à mes principes de l'époque. Du reste il n'y avait entre eux aucune véritable affection et cela m'indisposait plus encore. J'avais fini par le laisser tomber entièrement et même, à l'occasion de la fête des rois 1916, je participai à une brimade contre lui dont je ne suis pas sûr de ne pas avoir été l'instigateur !

le gâteau des rois

Avec ces dames du 7 de la Rue du Maure-qui-Trompe, nous avions entamé un énorme gâteau dans lequel les meneurs de jeu, dont j'étais fier de faire partie, savaient exactement dans quelle part se trouvait

"la fève". Nous avions décidé entre nous que celui qui serait "le roi"... "monterait" à l'étage accompagné par le cortège des copains et "s'exécuterait" avec une des femmes – et ceci gratuitement mais publiquement. Tous étaient d'accord et Barail n'était pas le moins émoustillé.

Or c'est à lui qu'était destinée la fève. Celle-ci avait été mise en bonne place. Nous voilà mangeant notre morceau de gâteau. Et si j'en juge par moi-même, chacun devait être un peu anxieux, craignant l'erreur. On regardait bien B. à la dérobée, mais on n'osait pas le fixer de crainte de lui donner l'éveil. Quand enfin chacun eut terminé sa part de gâteau et que l'on vit que B. avait également terminé la sienne sans mot dire, ce fut un tollé, car la plupart d'entre nous, nous savions qu'il avait eu la fève et par conséquent qu'il l'avait avalée.

Certains affirmèrent l'avoir vu faire des efforts pour la faire disparaître dans son tube digestif. Était-ce du reste une fève et pas plutôt une petite figurine en porcelaine ? Toujours est-il que l'on empoigna B., qu'on le monta moitié nu sur un immense plateau et que, bien entendu, arrivés à l'étage au-dessus, on s'aperçut qu'il était défaillant. La plupart d'entre nous l'eussent été à sa place. Une de ces dames se dévoua pour essayer de le ranimer... ce fut peine perdue et la pièce se termina en fiasco.

bombardement de Nancy

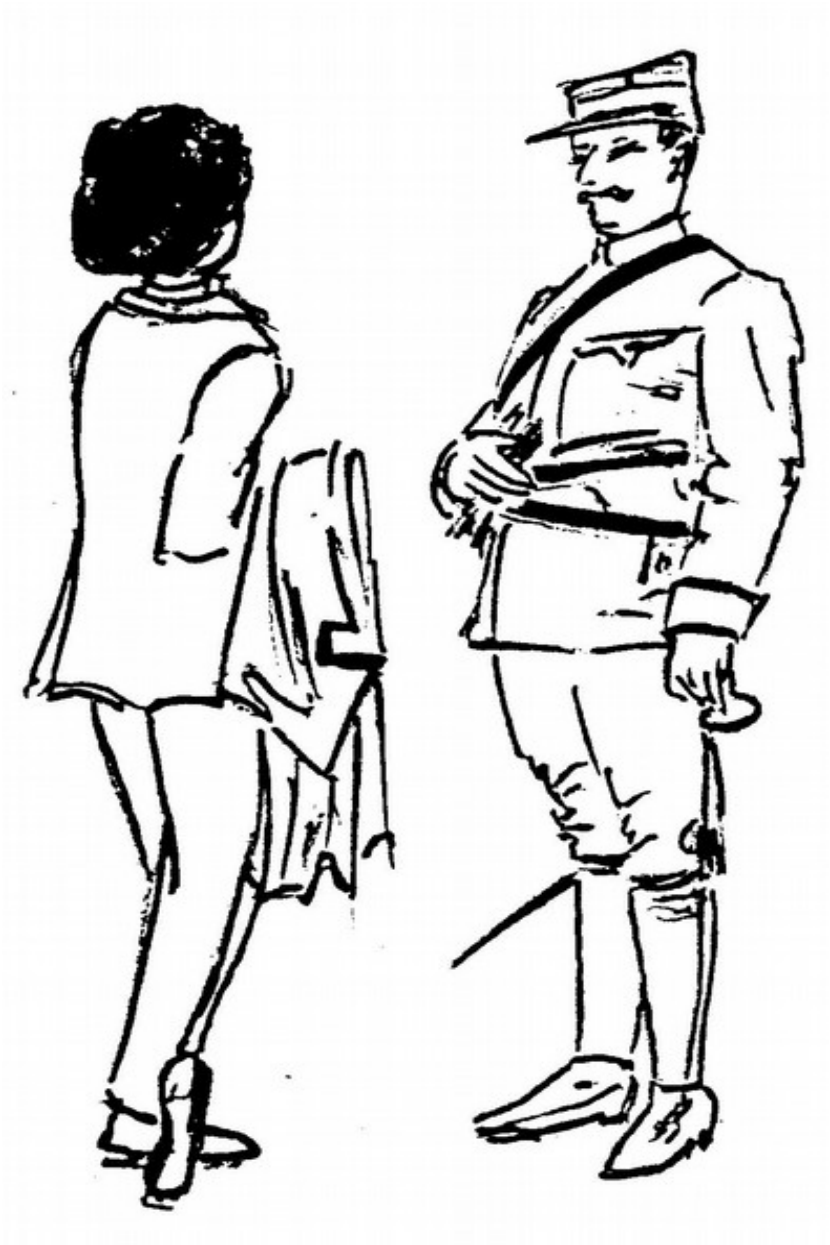
Revenons à des choses plus sérieuses. En ce début d'année 1916 se produisit un événement capital : le bombardement de Nancy par des pièces allemandes de 380. Mes frères qui se trouvaient alors avec moi dans la famille Folmer, quittèrent Nancy (peut-être à la fin du 2° trimestre ?) pour se réfugier à Dijon. Quant à moi, malgré le danger, je préférai rester à Nancy, et mes parents, qui ignoraient que je n'y faisais rien de bon, pensèrent qu'il valait mieux ne pas interrompre mon année à la Faculté des Sciences.

la "Pension de famille"

Si je restai à Nancy, je quittai par contre la petite pension Folmer. Je crois que le départ de mes frères y a été pour quelque chose – car à nous trois nous pouvions être intéressants pour la marche de la maison – mais moi tout seul, souvent en retard (mes frères me l'ont rappelé depuis), je n'étais plus un pensionnaire très profitable. Mais sincèrement je ne crois pas que ma mauvaise conduite ait été la raison pour laquelle la mère Folmer m'a rendu ma liberté... Jamais je n'avais perturbé sa maison en amenant l'une ou l'autre personne du sexe (d'ailleurs je crois bien qu'à ce moment-là je n'en fréquentais pas encore au sens biblique du terme) et le seul reproche que l'on aurait pu me faire c'est que je hantais des lieux mal famés. Des âmes charitables – et peut-être simplement ses fils – l'avaient peut-être renseignée ? La vérité était que le départ de mes deux frères l'avait sans doute vexée et que, tout compte fait, mon propre départ n'était plus pour elle une perte.

De mon côté j'acceptai mon congédiement avec joie... et je me rendis à la "Pension de Famille" cours Léopold où je me fis inscrire comme pensionnaire pour le 3° trimestre. Mme Folmer écrivit-elle à mes parents ? Me laissa-t-elle le soin de le faire moi-même ? Je venais tout de même d'avoir 18 ans. Sans doute fis-je ressortir à mes parents qu'à la Pension de Famille je serais bien plus près de la Faculté des Sciences et de

la Bibliothèque universitaire. Pour ce que je faisais dans cette dernière surtout !! Dans tous les cas, je n'ai pas le souvenir d'avoir eu de grosses remontrances de la part de mes parents.



le sermon de l'Oncle Jules

C'est vers cette époque que je vis pour la dernière fois avant longtemps mon Oncle-Jules. Je pense que c'est à ce moment-là tout d'abord parce que ma rencontre avec lui coïncide avec la plus mauvaise période de ma vie d'étudiant, et que celle-là était due à ce que mes parents, sachant qu'il se rendait à Nancy, lui avaient demandé de me secouer et d'essayer de me faire rentrer dans le bon chemin. Je le vois à côté de moi près du Café Glacier, me faisant subir une algarade pleine de gentillesse et de compréhension, ajoutant même qu'il avait fait pire quand il était lui-même étudiant.

Sans en être bien sûr, il me semble qu'il était en uniforme.

la virilité de l'Oncle Jules

Une autre raison me permet de situer cette époque de la rencontre avec l'Oncle-Jules, c'est le fait que, un peu plus tard la Tante-Phine mourait et qu'assez rapidement l'Oncle envisagea son remariage, ce qui ne manqua pas de déclencher de violentes réactions de la part de ma mère. J'ai eu quelques aperçus des échanges de lettres à ce moment-là et j'ai notamment le souvenir de l'une d'elles dans laquelle le veuf – alors que l'on disait qu'il avait, le jour de l'enterrement, voulu se jeter dans la fosse – déclarait à ma mère que l'on ne pouvait pas exiger de lui que sa "virilité s'effondre sur un tombeau". Ce qui est certain, c'est que notre rencontre ne s'est sûrement pas faite lors de la seconde partie de 1916, et plus tard encore moins, quand une semi-brouille s'installa entre la famille Hartemann-Muller et celui qui, pour nous les jeunes, restait toujours "l'Oncle-Jules".

Ce n'est que bien plus tard que j'eus l'occasion d'accoucher les femmes des fils que l'Oncle-Jules avait eus de la "Tante- Juliette", l'infirmière qu'il épousa en 1916 et qui fut une excellente mère pour la petite Renée qui n'avait que 7 ans ½ lors de la mort de sa propre maman.

Revenons à cette Pension de Famille où je rentrai au retour des vacances de Pâques 1916. Ce ne fut certainement pas heureux pour mes études, car si j'étais resté pensionnaire chez Mme Folmer, j'aurais sans doute donné un coup de collier en vue de l'examen du PCN qui devait avoir lieu en fin de ce trimestre. Libéré de cette tutelle et me sentant vraiment "étudiant", je cessai d'étudier...

ma virilité

J'eus à cette époque de multiples aventures, toutes passagères et sans véritable affection. Je voulais me prouver ma virilité, mon "caractère", comme je disais dans mon langage intérieur, et je ne pensais pas un instant que c'est en travaillant pour récompenser mon père du rude labeur de médecin de campagne qu'il poursuivait, malgré ses rhumatismes, pour nous élever tous les trois, que c'est ainsi que j'aurais montré du caractère et même de la virilité. Je me forçais à jouer les durs et si cela ne réussissait pas pour mes études cela malheureusement me réussissait dans mes contacts sociaux.

ma revanche

Il y avait à la Pension de Famille plusieurs étudiants de diverses disciplines, mais il n'y avait pas que des étudiants. Celui que j'attendais le moins, et au contact duquel je sentis le mieux combien on gagnait à être dur, c'est le fameux Reth..., mon tourmenteur de la classe de 4° à Épinal. Je ne me souviens plus de ce qu'il faisait parmi nous et doutais qu'il fut étudiant, mais étant moi-même étudiant et portant "la faluche", je le pris de haut et m'en fis, non pas un ami, mais un "plat valet". C'était du reste un véritable lâche.

Un jour que nous étions tous réunis à notre grande table en fer à cheval, une discussion survint entre cette brute énorme, ce gros imbécile, et un garçon de valeur, un scientifique nommé Parat. Je ne sais plus quelle blessante sottise prononça Reth... en voulant se moquer de Parat, mais celui-ci se leva et, calme, méditatif, froid, ses fins binocles sur le nez, se rendit lentement à l'autre bout de l'immense table – au milieu de l'angoisse et du silence général – arriva sur lui et lui administra une double et retentissante paire de claques. Reth... encaissa sans rien dire.

le "Pourquoi pas ? "

Ce Parat était un curieux garçon. Sec et vif, il savait parfaitement régler son temps, et s'il donnait au travail la grande place, il n'oubliait pas l'amour : il avait séduit une petite serveuse de l'hôtel avec laquelle il couchait méthodiquement et on en avait pour preuve la série de préservatifs entrain de sécher sur un linge placé en haut de son armoire. Il devait plus tard s'embarquer sur le "Pourquoi pas" de Charcot et trouver la mort au Pôle Nord avec l'équipage.

les autres de la pension

Je citerai également Laverny qui allait devenir un des avocats les plus brillants du barreau de Nancy.

Je me souviens également d'un roumain dont l'originalité était d'avoir sur les épaules une véritable pèlerine de poils noirs. À part cela, c'était un fort beau garçon, mais peut-être certaines femmes diraient-elles : "à cause de cela". Il se nommait Stephen Chirtzoc.

Ultérieurement il y eut d'autres pensionnaires plus bruyants et c'est à cette époque que le gérant de la maison M. Schmieder, me désigna comme chef de table ou chef de groupe (je ne sais plus exactement), mais j'étais flatté de cela et pensai de moins en moins à ma préparation du PCN.

sorties nocturnes estudiantines

Nos sorties nocturnes, au début de la guerre, ne se passaient pas toutes dans les rues de derrière St-Epvre. Sur notre chemin, nous ne manquions pas de faire des blagues plus ou moins stupides.

C'est ainsi qu'une nuit, nous décrochâmes une carotte d'un bureau de tabac voisin, et nous la projetâmes dans le magasin, à travers la fenêtre dont les persiennes n'avaient pas été fermées ou que nous avions réussi à ouvrir (?) Quoiqu'il en soit nous avons appris le lendemain que les tenanciers réveillés en sursaut, étaient descendus au rez-de-chaussée et, ne reconnaissant pas leur carotte, avaient cru à l'arrivée d'une bombe non explosée, et avaient passé le reste de leur nuit à la cave. Celà nous satisfis. Mais aujourd'hui cette réaction du buraliste me paraît assez peu probable.

Plus véridique est l'interprétation d'un autre de nos jeux, car je suis absolument sûr de l'avoir lu le lendemain dans l'Est Républicain. Nous avions – en nous y mettant à 4 ou 5 – déplacé au moins un des deux sphinx de bronze (peut-être les deux) qui se trouvaient devant la statue de Jeanne d'Arc, Place Lafayette et nous les avions déposés sur le trottoir. Il faut noter qu'à cette époque les rues étaient désertes une fois passé minuit. Le lendemain, le journal s'étonnait de ce qu'il appelait "une performance", d'autant que, pour remettre en place le (ou les) sphinx, on dût avoir recours à des procédés mécaniques.

vacances studieuses

Quand enfin j'essayai de donner un coup de collier, il était trop tard et je ne trouvai rien de mieux que de ne pas me présenter à l'examen, escomptant revoir toutes mes matières au cours des grandes vacances que je devais passer à Fraize avec mes frères, retour de Dijon.

Ces vacances d'été 1916 furent sans histoires. En juillet, nous eûmes la visite de l'Oncle-Paul, commandant alors aux Armées et qui passait à Fraize une petite permission de six jours. Je retrouve une photo sur laquelle il est à côté de sa mère (ma grand'mère Hartemann revenue à Fraize), ainsi que la petite Renée Munier, orpheline pour peu de temps encore...

Ces vacances furent surtout occupées, pour moi, par ma préparation à l'examen du PCN. Je dus travailler vigoureusement car je fus reçu en octobre. Le plus difficile avait été l'inscription à l'examen : étant donné que je ne m'étais pas inscrit pour celui de fin juin, dans ces conditions je ne devais pas, parait-il, pouvoir me présenter à la session de rattrapage d'octobre. J'ignorais complètement cette particularité et ma bonne foi fut (heureusement pour moi) reconnue.

joie des parents

Voilà donc cette mauvaise année scolaire terminée et relativement bien terminée. Cette réussite au PCN était le premier pas vers la Médecine. Je n'avais plus à présent qu'à attendre quelques jours l'ouverture du Secrétariat de la Faculté de Médecine pour y prendre ma première inscription. Mes parents sont enchantés. Je le suis moins qu'eux, et ceci pour deux raisons.

D'abord parce que je n'ai pas suivi mon penchant naturel dans le choix de ma carrière. Je le sens bien, je ne puis plus faire "machine arrière". Je serai médecin.

Ensuite parce que je ne partage pas l'optimisme de mes parents et que je ne crois pas à la fin de la guerre. Il est vrai que, si mes parents ont pensé à la possibilité de la prolongation de celle-ci, ils ont dû se dire que le fait d'être Étudiant en Médecine pourrait peut-être me permettre d'être versé dans le Service de Santé.

flatteuse constatation

En écrivant ces lignes, je contemple la photo, faite par Bellini au début de mon année scolaire du PCN, en décembre 1915. J'y vois les Fiehrer, Gruyer, grosses têtes que je ne fréquentais guère et que j'avais du reste perdus de vue depuis le premier bachot. Mais aussi le petit groupe du "For-Club" (Gerbaut (*), Renard, Barail et Hartemann), rassemblés dans un coin – et puis un certain nombre de consœurs (je ne me souvenais plus qu'il y en avait autant), et j'y retrouve Mlle Lucas, pour laquelle j'avais eu un petit béguin silencieux.

C'est Mlle Lucas – devenue l'épouse du Dr Étienne – qui devait quelque trente ans plus tard, se rappelant sans doute cette photo et assistant, comme moi, à l'inauguration du nouveau Service de Chirurgie infantile, faire au groupe dans lequel nous nous trouvions, cette remarque : "Dire que, de notre année du PCN seul Hartemann est devenu professeur". Je gardai pour moi la réflexion que je me fis à moi-même :"Et dire que c'est le seul qui, au bout de l'année scolaire, ne s'est pas présenté à la session de juin de l'examen".

Il est certain cependant que ce n'est pas là un exemple à suivre. D'autant que mon rattrapage à l'examen d'octobre m'a évité la leçon que j'aurais méritée et qui eut, peut-être, été bienfaisante pour mon avenir immédiat. N'ayant pas subi cette leçon, je continuai à vivre dans une relative oisiveté.

Il m'est impossible de me souvenir si je suis retourné pour le début de l'année scolaire 16-17 à la Pension de Famille. C'est assez probable. Mais je n'ai pas dû y rester très longtemps, car je ne me suis senti libre que le jour où j'ai pris une chambre en ville au voisinage de la Fac, me rendant au Restaurant de l'Agriculture, face à l'Hôpital. Je rentrai en novembre à la Fac. Dès la fin des vacances mes frères étaient repartis à Dijon.

---

* Gerbaut termina sa carrière avec le titre de Professeur.

conseil de révision

J'étais, peu de temps auparavant, passé devant le Conseil de Révision et été pris bon pour le service armé. Nous étions stupidement fiers de l'être - moi comme les autres. Mais je n'avais pris part que mollement aux réjouissances qui ont suivi. J'eus un peu l'espoir, quand les Russes, en mars, firent la Révolution bolcheviste (et renoncèrent à poursuivre la guerre étrangère), que celle-ci allait se terminer et que ma classe (classe 18) qui, en temps normal ne devait être appelée sous les drapeaux que dans la 2° partie de l'année 18, ne serait pas appelée durant l'année 17 et que nous pourrions tout au moins terminer notre première année de Médecine. Nous verrons tout à l'heure qu'il n'en fut rien.

dissection

Mon principal contact avec la Fac de Médecine fut celui de la salle de dissection où tous les après-midi nous disséquions des cadavres – en général quatre étudiants par cadavre; et pour commencer, un à chaque membre – Ce n'était plus la plaisanterie des novices du PCN voulant jouer aux carabins, les quatre membres du "For-Club" saisissant les quatre membres d'un squelette bien nettoyé, figurant sur une photo mémorable... Cette fois, il fallait tailler dans le mort !

J'avoue qu'au début j'avais un profond dégoût pour ce genre de travail et que ces longues séances me pesaient. Une seule distraction était que, de temps en temps, l'arrière de la blouse d'un condisciple prenait feu et que les voisins, s'en rendant compte, s'empressaient de sonner l'alarme par des cris imitant ceux des voitures de pompiers ou ambulances. Je n'ai pas le souvenir d'avoir été un de ces incendiaires. J'avais beaucoup trop de souci à surveiller ma propre blouse pour m'occuper de celles des autres.

De temps en temps, un prosecteur nous faisait passer une "colle". C'était un interrogatoire sur un sujet d'anatomie que nous tirions au sort chacun, l'un après l'autre, dans un chapeau où chaque question était inscrite sur un billet. Comme je continuais à fainéanter, je m'arrangeais pour me procurer un des papiers du chapeau – étudiais rapidement la question en cause – puis, quand arrivait mon tour d'aller tirer un papier, je faisais semblant d'extraire du chapeau la question que je venais d'apprendre et que je dissimulais dans la paume de ma main droite, et j'avais de ce fait une note très honorable.

l'oreille interne de Gerbaut

Je fis même mieux, mais avec la complicité de mon ami Gerbaut (je ne suis cependant pas sûr que ce ne fut pas plus tard, au retour de la guerre...). Gerbaut me remit une oreille interne qu'il avait merveilleusement disséquée et j'osai la présenter comme un de mes ouvrages. Le prosecteur qui nous surveillait était un de nos aînés, le Dr Mathieu. C'était un excellent homme et je me demande, vu la gravité du subterfuge que j'avais utilisé, s'il n'a pas volontairement fermé les yeux !

à l'hôpital

Un autre souvenir de mes premiers mois d'études de médecine fut l'hôpital.

J'ignorais tout de l'hôpital et ce n'est pas sans émotion que je pénétrai pour la première fois dans le Service de mon cousin le Professeur René Froelich qui, pour m'aguerrir sans doute, me permit de venir assister pendant quelques matinées à sa consultation de chirurgie infantile. Je devais, quelques années plus tard, y faire un stage comme externe, mais je crois que le fait que je vais citer dû avoir lieu alors que je n'étais qu'à ma première année de médecine.

La consultation se déroulait dans une petite salle touchant la salle d'opération. On y voyait toutes sortes d'enfants, garçons ou filles – que le maître examinait avec beaucoup de douceur et de gentillesse.

Un jour, une mère distinguée et fort bien vêtue – ce qui à l'époque ne se voyait guère dans les hôpitaux – lui amena – en dehors des consultations habituelles (soit après la fin de cette consultation, soit au jour sans consultation) – sa grande fille qui pouvait avoir nos âges (de mes camarades et de moi-même) pour une quelconque scoliose.

Je ne remarquai moi-même rien de défectueux, mais plutôt du remarquable. Elle n'avait pas une bien jolie figure, mais par contre un corps merveilleux, (car notre maître l'avait fait complètement dévêtir). Il faut dire que je n'avais jamais vu qu'en statue une femme complètement nue – et l'expérience sexuelle de cette époque ne permettait pas à un tout jeune homme de bénéficier des avantages de celle, par exemple, d'un américain du même âge. J'ai toujours pensé que notre bon maître avait voulu donner une petite leçon à cette mère par trop "sans-gêne" qui avait profité d'une "consultation gratuite" plutôt que d'user de la discrétion d'un cabinet privé, à cette époque où tous les médecins hospitaliers consultaient en ville.

bon pour le service

Mais la guerre continuait – et c'est ainsi qu'arriva le printemps 1917, alors que j'avais à peine dix-neuf ans. Je fus, ainsi que tous mes camarades "bon pour le service", obligé de me rendre au Fort de Vanves à Paris.

Nous fîmes nos adieux à nos maîtres et je me rappelle notamment une réflexion que me fit le Professeur Ancel, notre professeur d'anatomie, homme célèbre que nous ne devions pas retrouver à Nancy car, peu de temps après, Strasbourg redevenue française, devait nous le prendre.

Voyant mon élégant costume civil – car j'avais quitté ma blouse maculée du sang et surtout de la "mocoille" du cadavre que je venais de disséquer :

"Alors, c'est le départ pour la guerre en dentelle ! Bonne chance !".

J'avais terminé mon adolescence.

*

– Fin de mes récits –

Nancy, décembre 1975
Jean Hartemann

Table des matières

PREFACE....3
quand et pourquoi....3
pour qui ?....4
SOUS LA MUE....5
LA MAISON NATALE....7
ma naissance....7
première chute grave....7
le chocolat-pain....8
la naissance de Gaby....8
ma première Saint-Nicolas....10
dans la maison de la rive gauche....11
les "mada-cuyés"....11
l'arbre du bien et du mal....12
le loup et l'agneau....12
le lièvre de Pâques....12
le St-Bernard tout blanc....14
toilette intime....14
la manifestation rouge....15
la qualité des souvenirs....16
PASSAGE SUR LA RIVE DROITE....17
la maison de la rive droite....17
l'échafaudage....17
la marchette....18
le Sacré-cœur....18
l'électricité....18
le bridge....19
le signal....19
L'ECOLE COMMUNALE ET LES LECONS....23
mon entrée à l'école....23
pipi d'un imbécile....23
la "randie"....23
les fessées....23
le solfège du père Jacquot....24
les concours de solfège....24
"Jean le Traînard"....25

visite du vieux maître....25
l'histoire ancienne....25
le latin....26
LES CHOSES RELIGIEUSES....27
ma mère Dame d'Œuvres....27
ma première confession....27
le mot "cul"....27
l'horloger du monde....28
ma mère aux genoux de l'évêque....28
le petit chien impudique....28
mes doutes....28
je suis servant de messe....29
Colson le suisse....29
l'abbé "mouton"....30
les cloches....30
CHEZ L'ABBE KLEIN....31
l'abbé Klein....31
le coquillage....31
"Gogi"....31
MES FRERES ET MOI....33
la manœuvre tabulaire....33
les calottes fraternelles....33
les Didierjean....34
jeu de la voiture....34
jeu du théâtre....34
jeu du téléphone....34
jeu de la bicyclette....35
premières lectures....36
la luge....36
la malle de jeux de société....36
MES PARENTS ET NOUS....39
mes parents....39
le paquet de verges....39
la canne de mon père....39
ses chants....39
le meilleur....40
le baromètre....40
la décapitation des poulets....40

la nourriture aux poules....41
sur les perchoirs....41
le culte du père....41
la pudeur de ma mère....42
le petit Tonkinois....42
les baisers de ma mère....42
l'empereur romain....42
la bougie bénite....43
la sensibilité de ma mère....43
Le petit déjeuner....43
la pesée de ma mère....44
le placard du palier....44
les automobiles....45
indiscrétion....45
GRAND'MAMAN HARTEMANN....46
"après vous s'il en reste"....46
LES AMIES DE MA MERE....47
Madame Blüche....47
les Géliot....47
Loulou....48
le sapin de Noël....49
l'image à ma mère....49
LES VOISINS... ET LES AUTRES....51
la Sœur Brigitte....51
la Maison Wald....52
le père Durand et sa femme....53
le toboggan....53
les commerçants du quartier....54
EVENEMENTS SERIEUX....56
le sale œil....56
la foudre....57
PSYCHOPATHOLOGIE INFANTILE....58
le merle....58
les "macros"....58
le mangeur de sable....59
la pelade du Toth....59
VACANCES À MULHOUSE....62
ma coqueluche et non grand-père....62

le voyage en Alsace....62
la rue Henriette....64
le tricycle....65
le parc au matin d'été....66
la ruelle teutonique....67
Hitler le sauvage....67
au parc zoologique....67
le travail sans pudeur....67
le cabinet noir....68
l'œuf à la coque....68
le dîner de ma grand'mère....68
mon grand-père et ses colères....69
l'oncle Georges....69
nos costumes de velours....70
mes inquiétudes....70
mes troubles....70
les amis ecclésiastiques....71
l'oncle Guste....72
LES AILES ME POUSSENT....73
MES PREMIERS CONTACTS DE PENSIONNAIRE ET DE COLLEGIEN....75
Saint-Joseph d'Épinal....75
ma première rencontre....75
mon numéro de pensionnaire....75
le Biquet....76
le Gil....76
les rêves de ma mère....77
avec le futur général....77
mon premier dormoir....78
la comète de Halley....78
les tremblements de lit....78
l'Abbé Gabriel....79
franc-maçonnerie au collège....79
l'encre rouge....80
Buffalo-Bill....80
"pied-au-cul-m'n 'ami"....80
je suis lecteur au réfectoire....81
l'Abbé Soudain....81
les lunettes astronomiques....81

"Le Ihr"....82
ECHAPPEES....83
les promenades....83
les sorties....83
le mouchoir sale....83
notre cheval....83
madame Bovary....84
les fou-rire....85
le bandit calabrais....86
QUATRE ANNEES DE PENSIONNAT SPINALIEN....87
le canif de mon voisin....87
l'infirmerie....87
au théâtre....87
nos chants des rues....88
mes leçons de violon....88
Molière au collège....88
le tourmenteur....89
Gerbaut....89
l'Abbé Vouaux et Cha....90
philosophie onirique....90
dans l'escalier dérobé....91
changement de décor....91
je suis acteur de Labiche....93
visites nocturnes....93
hypnose....93
Le joli Ménigoz....94
AU LYCEE DE NANCY....95
fermeture de Saint-Joseph....95
nos correspondants à Nancy....95
vacances à Fraize avec Gil....95
internat du lycée de Nancy....95
la succession de mon père....96
chapitres interdits....96
photo de groupe....96
"Jodot"....97
mon premier bachot....97
reconnaissance....97
le concert des cousins....97

Stoltz père et fils....98
mon caractère change....98
la vie au lycée....98
au réfectoire....98
au dortoir....99
jeux impudiques....99
jeux innocents chez l'Oncle Paul....99
chez les cousins Froelich....100
promenades des internes....100
mes cravates....101
je travaille ferme....101
LA GUERRE À FRAIZE ET MES ETUDES....103
la guerre....103
"à Berlin"....103
le tocsin....103
les cols de Fraize....103
les blessés....104
le bras cassé de ma grand'mère....104
mon père "interdit" en Alsace....104
départ pour La Bresse....105
chez l'Oncle Jules....105
la victoire de la Marne....107
indécisions....107
ma philo tout seul....108
la chatte....108
Les Folmer....109
révisions pour le second bechot....109
le capitaine Tourniol....110
le capitaine B....111
Tante-Phine et Renée....111
les jeunes filles et moi....114
MA FOLLE VIE (!) DE JEUNE ETUDIANT....115
PCN-Fac de Sciences....115
le "For-Club"....115
derrière St-Epvre....116
le gâteau des rois....117
bombardement de Nancy....117
la "Pension de famille"....117

le sermon de l'Oncle Jules....118
la virilité de l'Oncle Jules....118
ma virilité....119
ma revanche....119
le "Pourquoi pas ? "....119
les autres de la pension....120
sorties nocturnes estudiantines....120
vacances studieuses....120
joie des parents....121
flatteuse constatation....121
conseil de révision....122
dissection....122
l'oreille interne de Gerbaut....122
à l'hôpital....123
bon pour le service....123

COLLATERAUX PATERNELS

Célestin HARTEMANN
21.3.1832 - 13.9.1881

♡

Virginie NELLES "grand'maman Hartemann"
1.11.1841 - 14.9.1924

Berthe
1866 - 1867

Edmond (magistrat)
1865 - 1908
"l'Oncle-Edmond"

♡

Marie Macker
1873 - 1927
"Tante-Marie"
-la musicienne -

postérité

Paul (officier)
1867 - 1959
"l'Oncle-Paul"

♡

Jeanne Burrus
1874 - 1945
"Tante-Jeanne-de-l'Oncle-Paul"
-fille de Léonie elle-même soeur de Virginie Nelles

sans postérité

René (médecin)
1868 - 1924
"papa René"

♡

Marie Muller
1875 - 1951
"maman"

postérité

Ernest (ingénieur)
1870 - 1934
"l'Oncle Ernest"

♡

Henriette Goujon
1882 - 1959
"Tante Henriette"

postérité

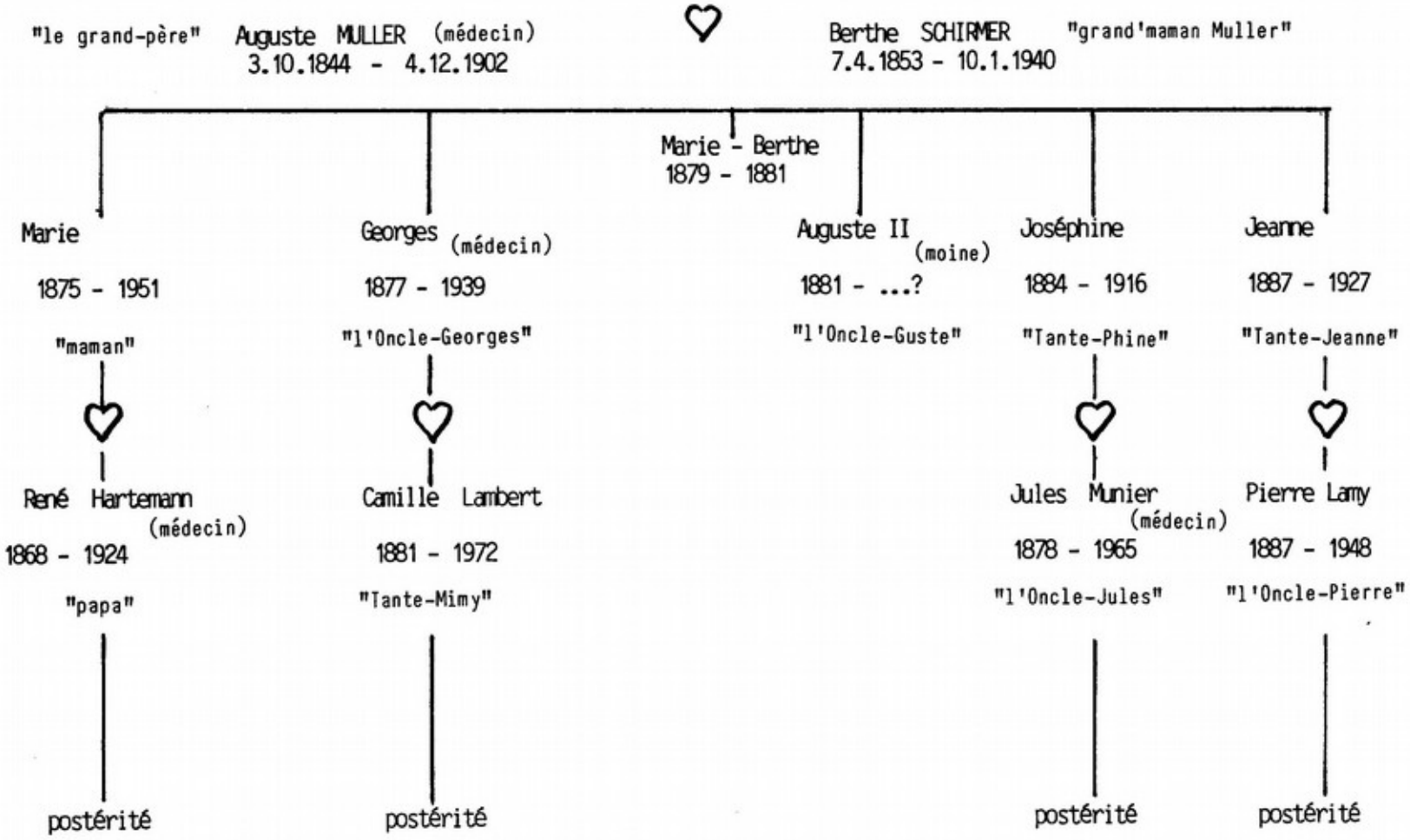
Léon (médecin)
1876 - 1925
"l'Oncle Léon"

♡

A-M. Chauvin
1886 - 1935
la très belle "Tante Anne-Marie"

postérité

COLLATERAUX MATERNELS



DE LA MICHOUTE A SON MICHOU

Sur ta vieillesse

Je viens de te donner
- Suis-je assez malheureuse ! -
L'affreux poison
Qui ne dit pas son nom
Mais sans lequel, pauvre drogué,
Tu serais condamné
A ne pouvoir dormir....

A force d'habitude,
Depuis de si longs soirs,
Tu ne peux t'en passer
Sans gémir et pleurer.

Je ne suis pas intelligente,
Me dis-tu, si je te refuse.
Alors, moi qui voudrais t'aider
A garder ton cerveau solide,
Voilà que j'aide à le détruire !

En plus de ça, tu ne vois plus.
En plus encor, bien d'autres choses.
Tu t'es laissé glisser entier
Dans les misères du grand âge
Sans réagir à temps,
Quand tu avais toute vigueur,
Quand tu étais leste et rapide
Et fulgurant d'esprit !

"J'ai bien le temps de me soigner...
Et celà ne va pas si mal....
Et à quoi bon intervenir..."

Or aujourd'hui il est trop tard !
Pauvre chose si douloureuse,
Sensitive comme la feuille,
Vibrante
Comme l'herbe tremblante,
Solitaire en son enfermement.

.....

Mais je suis là et ne laisserai pas
La tristesse te ravager.
J'ai trop tardé déjà, je crois,
A ne m'occuper que de toi.

Il me faut te parler sans cesse,
Etre ta lectrice attentive
Et rire ou bien chanter
Malgrè le coeur qui saigne,
Souvent aussi nous promener.

Mon doux plaisir est le matin
Quand je te rase et que je lave
Ton beau crâne si bien formé,
Que je schampoigne tes cheveux
Neigeux et doux comme une soie,
Enroulant tes boucles anciennes
Dans la brosse pour un "brosching".
Je peux faire aussi tout le reste
Si tu veux.

Tu es si beau toujours
Mon cher, mon cher amour !

.....

Et malgrè tous nos désarrois
Surgit parfois
D'un fond de détresse latente,
La pointe de joyeux propos
Remontant d'un seul coup la pente,
Nous donnant la douce illusion
D'être encor ce que nous étions.

14 Septembre 1981

Sur ta Mémoire

Insensiblement elle s'en est allée
Mais ta lucidité était intacte encore.
Aussi tu as souffert de perdre quelques mots.
Tu fuyais tout le monde,
Ne voulant pas un seul témoin
A ta consciente déchéance.
Tu étais anxieux.
Tu étais malheureux.

Puis tout a craqué brusquement.
Il me fallait t'emmener par la ville
A ma propre recherche.....
Heureusement le souvenir
De ces heures mauvaises
S'estompait avec elles.
Puis cet état se dissipa
Grâce aux médecins vigilants.

Alors, insensiblement,
Tous tes mots sont partis.
Aujourd'hui,
Sauf quelques courtes phrases
Qui presque toujours vont buter
Contre le mot-clé,
Tu vis dans ton propre langage (français-allemand)
Intraduisible !
Je fais semblant de le comprendre.....
- Souvent même je le comprends
Aux intonations que tu prends -
Il y a donc encore une pensée au fond !
Alors tu es heureux.
Tu crois que j'ai suivi ton long raisonnement.

D'autres fois tu adoptes un langage d'emprunt :
Tu nous entends parler, tu répètes le dernier mot
- En l'estropiant souvent -
Ce qui t'amènes à en reformer d'autres
Aux consonnances voisines.
Mais là, pas de pensée ! c'est comme un jeu.

Enfin, quand tu ne sais plus rien,
Doucement tu roucoules,
Comme une tourterelle sa plainte douloureuse.
Pendant des heures.....
"As-tu mal mon chéri ? "
(Et toi sortant d'un rêve) : "Moi, mais non, pas du tout "

Pourtant une tranche de ta mémoire t'est restée presque intacte :
C'est la mémoire musicale !
Et nous chantons cent fois par jour, pour mieux marcher,
Pour nous émouvoir, pour nous amuser... Comme tu chantes juste !

De même, ton affectivité est encore bien vivante.
Et tu sais me dire que tu m'aimes
Et me prouver ta tendresse en réponse à la mienne...
Moments privilégiés !

Tu as retrouvé ton âme d'enfant.
Tu as bouclé la boucle.
Tu m'appelles : "petite maman !"
Parfois aussi : "O mon Dieu ! le bon petit papa ! le bon petit papa !"
Tu te sens protégé.
Tu as dépassé le "toujours"...
Tu vis le présent pur.
En perdant ta lucidité ton anxiété a disparu.

Bénédiction du Ciel !

Tu survis à ton esprit, à ta pauvre mémoire
Qui n'était pas si bête que ça il y a neuf années !

Et quelle chance d'être encor là tous deux, et de pouvoir
- Moi te soigner, te cajoler et t'embrasser !
Toi te laisser bercer !...
Et que tu ne souffres de rien !
Et que nous soyions si affectueusement aidés .....

Enfant de ma vieillesse
Tout emptré dans ta pudeur native !

Après toi je ne pourrai plus
Me blottir dans un creux d'épaule.

O restes-moi longtemps,
Mon amour ! Mon petit !
Avec ton cerveau indigent
Et ta mémoire usée.

Je pleure bien,
Mais je n'en demande pas plus.
J'ai connu le meilleur
Et je t'en remercie !

Nancy, le 18 mars 1984

Anny Hartemann

Mon grand regret est cette réalisation tardive de tes souvenirs, écrits dans la joie - que nous avons illustrés dans la joie !

Je comptais toujours reprendre la suite des dessins, mais n'en ai pas eu le temps. Et le temps nous dévore.

Vite, mettre sur pied ce que nous avons préparé ensemble. Mais te rendras-tu compte de cette réalisation ? Et pourras-tu te réjouir à la vue de ce petit album ? Le verras-tu ?

*

Dessins et mise en page : Anny Hartemenn (Yani)
Impression : Les Impressions DOHR – NANCY -
Reliure : Ateliers OUDARD – NANCY -